MICHEL GEORGES-MICHEL

LES MONTPARNOS

— ROMAN —

illustré par LES MONTPARNOS



30e mille

FASQUELLE ÉDITEURS





[illegible]

1934,

LES MONTPARNOS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Assassinat du Président Roosevelt, roman de bonne humeur *(Editions Pierre Lafitte).*

Les Journées de Biarritz, avec une préface de P. Mac-Orlan et des gravures originales de Valerio *(L'Edition).*

La Rose de Perse, roman londonien, avec des ornementations de Brunelleschi, suivi de **Une Aventure de Napoléon** *(G. Crès).*

La Bohème canaille, roman truculent *(La Renaissance du Livre).*

Dans la Fête de Venise, roman moderne, avec une couverture de Van Dongen *(Arthème Fayard et Cie).*

Les Montparnos, roman nouveau de la bohème cosmopolite, avec une couverture de P. Picasso *(Arthème Fayard et Cie).*

« L'ÉPOQUE TANGO »

I. **Pall Malls Deauville Paris, Riviera** (La Vie mondaine avant la guerre *(L'Édition).*

II. **Le Bonnet rose** (La Vie mondaine pendant la guerre) *(L'Édition).*

III. **Les Têtes coupées** (La Vie mondaine après la guerre) *(En préparation).*

DIVERS

En jardinant avec Bergson, etc..., reportages littéraires *(Ollendorf,* puis *Albin Michel).*

La Vie à Deauville, (Trois Époques) *(Flammarion,* Éditions 1922 et 1924).

Nouveau Deauville, *(Éditions Querelle).*

La Vie sur la Riviera et en Italie, (Trois Époques), avec une couverture de Van Dongen *(Flammarion).*

Nouvelle Riviera (Des Fêtes de Séville aux Fêtes du Lido) *(Éditions Querelle).*

Une Journée de Cécile Sorel, une Nuit de Mistinguett *(Éditions Querelle).*

Folles de Luxe, *(Éditions Querelle) sous presses.*

La Bohème de Minuit (Trois Époques), avec une couverture de Van Dongen *(Flammarion).*

Des Types autour de Montparnasse, sous presse *(Flammarion).*

Ballets Russes (Histoire anecdotique des), avec des dessins de Picasso *(Le Monde Nouveau).*

Le Poème de Shéhérazade, tel qu'il fut représenté aux Ballets Russes *(L'Édition).*

En collaboration avec Albert Savine :

33 volumes de la Collection Illustrée,

17 volumes de traductions de Rudyard Kipling H.-G. Wells, Brete Hart, Conan Doyle, R.-L. Stevenson, Mark Twain, W. W. Jacobs, Frank Norris, etc.

MICHEL GEORGES-MICHEL

LES MONTPARNOS

— ROMAN —

illustré par **LES MONTPARNOS**

MODIGLIANI, PICASSO, FOUJITA, MAN RAY, TOUCHAGUES, A. CORBERY, JUAN GRIS, HÉLÈNE PERDRIAT, ANDREA DI VANNI, COLIN, F. LÉGER, SOUTINE, V. GROSS, G. GALLIBERT, LAGLENNE, SURVAGE, METZINGER, BAKST, LARIONOW, J.-M. SERT, SEVERINI, PICABIA, GONTCHAROVA, LAGAR, LE SCOUËZEC, ZARRAGA, KISLING.

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, 11

—

1929



Picasso.

A CEUX DE DEAUVILLE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires numérotés sur papier du Japon
de la Manufacture impériale.

AVERTISSEMENT

J'ai voulu décrire la vie des peintres de notre génération qui ont tenté, dans un milieu nouveau, un effort nouveau. Et j'ai écrit un roman.

Comme dans la plupart de mes autres livres, il n'y a pas une ligne, pas un mot de ce roman qui ne relate un fait, une parole, qui n'aient été vus ou entendus.

Mais, sauf ceux qui sont cités par leur nom, je n'ai dépeint personne particulièrement.

Pour constituer mes héros, mes héroïnes, j'ai, afin de demeurer dans la réalité, puisé dans la vie des peintres vivants ou disparus.

Mais il ne faut pas conclure, si j'ai pris quelques traits de caractère de Modigliani ou d'Utrillo, par exemple, que j'aie voulu imprimer ici l'histoire de l'un ou de l'autre, ou de leurs compagnes.

« Modrulleau », « Haricot-Rouge », mes divers personnages sont, avec des éléments vrais, pris aux uns et aux autres, des personnages synthétiques si l'on veut, chacun de plusieurs personnages du même milieu, du même esprit, mais fictifs. S'ils représentent, comme je l'espère, quelques peintres de leur temps avec leurs aspirations, leurs combats, leurs misères, ils sont avant tout de purs héros de roman.



I

« ...Montparnasse : la quiétude du boulevard du sud, « sous les acacias, où passent en toilettes claires, avec des « écharpes de créoles, les grandes Américaines, les pâles « Scandinaves, les derniers modèles italiens qui ont gardé « leurs tabliers de couleur et leurs fichus à la façon de « l'école d'Hébert. Les ateliers des petites rues louches, « les restaurants chinois, yankee, aux senteurs de maïs. « Et, surtout, les trois ou quatre petits lunch-rooms anglais « à l'atmosphère encore pré-raphaélite : terrasses encadrées « de fusains, éclairées par les belles nuits bleues de ce « juin profond, de lucioles, discrètes dans la verdure.

« Mais quelle bohème! quel art! cette fois dénoncés par « l'exagération de ce carnaval exotique.

« Regardez — de loin! — cette terrasse violemment « éclairée comme un manège de foire, de foire à Nijni- « Novgorod ou à New-York, sous les boules électriques « dont les roses aiguilles de lumière font d'atroces mé- « langes avec les fards extravagants des « peintresses »

« du lieu. Regardez ces êtres crasseux et colorés comme « en un asile des Tropiques : cow-boys de théâtres pauvres, « en bottes à onze heures du soir, Baudelaires de contre- « bande, Coleridges d'occasion, dandies par simulation « et, sans doute, tous criminels par profession, leurs « femmes ne leur cédant en rien : cheveux coupés à la « Lapon, robes caïques, sandales et pieds nus; lèvres « violettes, noires, vertes; les yeux et les propos vagues : « coco, momo, lolo, toutes les pharmacies défendues, « vagissant autour de cette négresse, attifée comme « une guenon de fête foraine...

« Car il n'y manque rien, à cette terrasse qui défie les « vieux quais de Marseille, les lattes de Singapour et les « plus charmantes plages de l'Amérique du Sud. Voici « un Indien authentique, un Oscar Wilde miteux pour « pédérastes dans le besoin, un faux monnayeur enrichi « et une voleuse à la tire, à la tire-pas-grand-chose, la « pauvre. Voici des photographes, une épileptique, des « modèles à tout faire et même cette petite épicière « qu'on appelle là « Haricot-Rouge », et qui, fatiguée « de laver le parquet de la boutique, fait semblant de « mettre de la couleur sur du carton.

« Car vous ne l'imaginiez pas! tous ces gens-là peignent, « mais oui! à défaut de leurs cheveux, du moins des toiles « et, mieux, ils exposent leurs « œuvres »!... Clignez un « peu des yeux, regardez l'intérieur, dans la fumée, dans « la buée qui monte d'eux, grouillants comme gorets dans « une étable basse, autour des tables ruisselantes, bien « qu'ils soient six ou plus autour d'un bock ou d'un café, « auge commune et sale. Distinguez, regardez! Aux murs « il y a des tableaux : des tableaux ces fleurs rhondécaé- « driques et ces académies en tissus de cravates! Etes- « vous bien surpris s'ils dessinent comme ils s'habillent, « pour l'effarement des commis du voisinage! Mais là

« encore leur exagération les dénonce. Cette extravagance « affectée, si elle ne masquait que l'ignorance ou la pré- « tention, serait à peu près inoffensive. Mais, encore une « fois, attention! Sous ce poison de l' « art », de cette « puanteur qui noie ce quartier serein et s'infiltre dans « Paris... »

Autour des tables, cet article de journal passait de main en main. On le traduisait aux étrangers, on le lisait tout haut pour des groupes. Et les uns et les autres s'interrogeaient :

— Mais quel est ce salaud ?...

— Ghettos, geôles, coco...

— C'est un idiot...

— Mais il ne faut pas laisser passer cela, dit Kisling, le Polonais, qui, à la Légion, ne montait à l'assaut qu'avec un vieux sabre gagné par son père, dans un duel avec un officier russe. Qu'est-ce que ce cochon ?...

— Oublions-le, dit Kharis, l'Hindou, appelé aussi « le Fakir » parce qu'il se prétendait réincarné pour la six centième fois, et, du matin au soir sur la même banquette du café, ne se nourrissait que de petit lait.

— Ah! non, dit Cendrars, le poète qui a laissé un bras dans une tranchée de Champagne. Non, dit-il en secouant le pompon de la chéchia de l'armée d'Orient dont il était encore coiffé. Qu'on nous engueule tant qu'on voudra si on ne nous comprend pas; qu'on nous traite d'aliénés ou de farceurs, c'est notre los puisqu'on crée quelque chose qui n'est pas encore dans l'œil du commun. Il sont de bonne foi ceux qui rigolent. Mais voilà un bougre qui, nous désignant presque nommément, nous dépeint comme des faux monnayeurs, des pédérastes, des...

— Tu as raison... Mais tu connais ce type-là ?...

— Il venait de temps en temps, dit Kiki, le long petit modèle que Kisling s'était amusé à grimer en faune, du

bistre aiguisant l'ovale de ses yeux et la pointe de ses fins sourcils...

— Tu le connais ?

— Il m'a parlé. C'est vraiment un salaud ?

— Comment ! mais lis...

— Eh bien, il est assis en face, au Dôme : ce n'est pas la première fois qu'il vient : il m'a donné rendez-vous.



Cendrars et Kisling se levèrent. Granowsky, le cow-boy, les suivit. Et le groupe des Russes. Et quelques femmes. Et Aischa.

— Celui-là, avec son chapeau de paille et son pantalon à carreaux ?

— Oui.

— C'est pas difficile, fit Kisling, on va aller lui casser la gueule. Et durement...

Il était à peu près cinq heures de l'après-midi. Et le beau soleil de la saison, à ce moment découpé en chevrons par la tour Eiffel, illuminait d'un ton rouge tout le boulevard.

Au *Café du Dôme*, juste en face de la *Rotonde*, l'auteur de l'article scandaleux était attablé à un guéridon et fumait tranquillement une fine cigarette d'Orient. Il semblait heureux et comme chez lui, entre les autres consommateurs.

L'air était doux.

Trois jeunes filles passèrent, en toilettes d'été, évoquant les Florentines, les seins hauts, les yeux rieurs et le front plein de lumière. Il leur fit signe.

Mais son geste s'arrêta : deux hommes le regardaient fixement. L'un, Kisling, était vêtu d'une sorte de salopette bleue, comme en portaient les mécaniciens aviateurs ; sa casquette enfoncée sur les yeux, son foulard rouge, lui donnaient l'aspect d'un garçon boucher devenu apache de mélodrame. Cendrars faisait déjà tourner son unique bras.



Le journaliste regarda autour de lui. A dix pas de Kisling, le cow-boy et quelques autres l'observaient. A droite, c'était un autre groupe.

— Allons, fit-il... en voyant Kisling s'avancer et qui lui demanda :

— Est-ce toi, le salaud ?...

Ce n'était pas un lâche, ce journaliste qu'on avait étiqueté « rosse » dans les rédactions, et qui valait peut-être mieux. Pourtant, devant ce groupe étonnant, il répondit d'abord :



— Non.

Et comme il vit Kisling hésiter, il se reprit :

— ...Mais je suis peut-être son frère...

Et se levant, comme un autre eût préparé ses poings, il

mit son monocle et toisa le peintre, puis les autres, un à un.

Il faisait là de la psychologie. Il savait ce qu'il représentait pour cette horde qu'il croyait misérable : Paris, son boulevard, frivole, mais redoutable. Tant qu'il resterait ce symbole, il resterait vainqueur. C'est lui qui avait écrit qu'en cas de révolution il voudrait descendre dans la rue en chapeau de soie et en redingote, parce que la foule se laissera longtemps encore imposer par ce qui représente pour elle puissance ou dédain. Mais il avait ajouté que sitôt le chapeau touché, la cravate froissée, le symbolique représentant d'une puissance hautaine n'existait plus, et ne devenait qu'un individu quelconque entre les mains d'autres individus.

Et il pensait :

— Ne permets pas qu'on touche à ta cravate!

On ne lui demanda pas la permission. Kisling fit un pas en arrière, un bond en avant et frappa le journaliste au visage, d'un coup de son poing lourd comme la fonte. Cendrars à son tour, manœuvrant son unique bras comme un balancier, frappa le chroniqueur au flanc.

Alors, du café d'en face, tout le monde accourut, en hurlant. La chaussée devint noire des êtres les plus extravagants. Ce fut comme une grossissante vague d'assaut qui vint s'écraser autour des combattants. Le journaliste s'entendit insulter des pires noms. Il perçut deux ou trois fois le cri : « A mort! » poussé par des femmes.

Tout en maintenant ses adversaires, l'assiégé s'était calé contre la glace du café. Et tout en parant, en esquivant, il pensait :

— J'en ai vu d'autres!

Bien entendu. Un matin, notamment, en Chine, où il fut envoyé par le *Journal* au moment de la révolte des

Boxers, il avait été poursuivi par un millier de Chinois et, réfugié, barricadé dans un magasin de porcelaines, armé d'un revolver sans cartouche et dont il ménageait les effets, il sut tenir trois heures jusqu'à ce qu'il fût délivré. Il sourit à ce souvenir, en pensant qu'il était en plein Paris et que le commissariat de police était à quelques mètres de là. Il saisit soudain le siphon qui était sur le guéridon proche, non pour s'en servir, mais pour qu'on ne s'en servît pas. Car s'il avait eu beau jeu pour s'en tirer dans ses diverses aventures en Chine ou en Amérique, il suffisait ici d'un fou ou d'un ivrogne pour lui fendre la tête d'un coup de bouteille.

Il y eut une trêve.

Il goguenarda :

— Vous êtes fatigués ?

Mais les uns et les autres passaient devant lui et l'examinaient comme s'il eût été dans une cage. Le faux-col arraché, une marque saignante là où avait été son monocle, il les regardait aussi, de haut. Tous lui semblèrent effroyablement maigres, avec des yeux très doux ou simplement brûlants de fièvre. Un misérable petit juif murmura :

— Ghetto... ghetto... en France aussi ?... Alors il n'y a pas un coin sur la vaste terre...

Une vieille femme, dont toute l'huile du maigre corps semblait finir de brûler dans la lueur vacillante de son regard, s'arrêta un peu plus longtemps que les autres, et certainement avec plus de curiosité que de haine ou de mépris, l'examinant de la perle de sa cravate, cadeau d'un maharadjah, à ses souliers vernis, dont un seul aurait pu payer une année peut-être de son existence de pauvresse. Celui-là, sans doute, représentait pour elle l'esprit de ce Paris qui l'avait fait pleurer à son seul nom, dont elle avait rêvé tant d'années dans quelles lointaines et noires terres de douleur ?...

Et, devant ces sortes de bêtes qui l'examinaient, il fit le dompteur :



— Allons!... Mais vous êtes d'aussi mauvais boxeurs que mauvais peintres : depuis plus d'un quart d'heure que vous êtes vingt ou trente sur moi, croque-mitaines

de carton, il y a longtemps que je devrais être par terre...

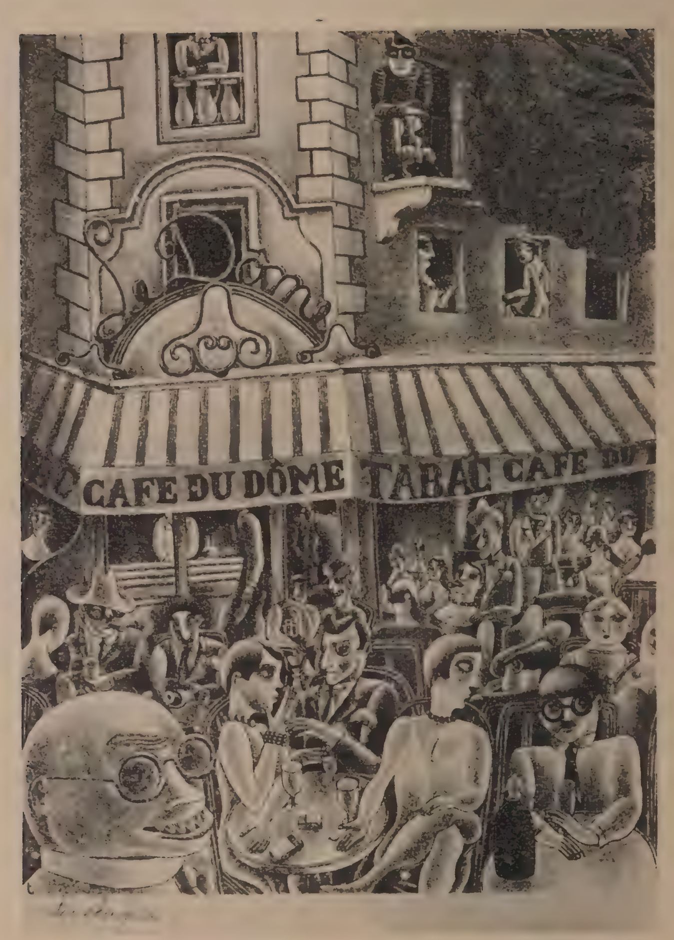
Kisling, quelques autres, s'avancèrent à nouveau, les sourcils joints, quand un nom circula dans la foule :

— Modrulleau... Modrulleau...

Il se fit un mouvement, à l'étonnement du journaliste. La masse des misérables se fendit en deux, et dans une sorte de rue ainsi formée, le chroniqueur vit arriver Modrulleau.

En espadrilles, et la chemise largement échancrée, un jeune homme droit, dont la démarche un peu dansante semblait être celle d'un Indien. Mais dans la figure aux muscles pâles et enveloppée dans une lourde chevelure, sous leurs sourcils tordus par la fureur, les deux yeux éclataient. C'étaient des yeux si décidés, si fixes sur ceux du journaliste que celui-ci sentit son regard fondre.

Il ne vit pas même le journal serré dans le poing de Modrulleau, ni sa poitrine haletante, ni ses flancs palpitant terriblement, de quelle fièvre ?... Il sentit qu'il allait se passer quelque chose à présent, et que c'était là quelqu'un. Il était hypnotisé par ces yeux implacables et de plus en plus menaçants. Il recula. Il recula jusqu'au fond du café, où les autres le suivirent, presque inquiets, car il fallait que Modrulleau, pour s'être mis dans une telle fête, eut une raison bien plus grave que celle qui avait fait traverser le boulevard à ces quelques centaines d'insultés.



Touchagues.

II

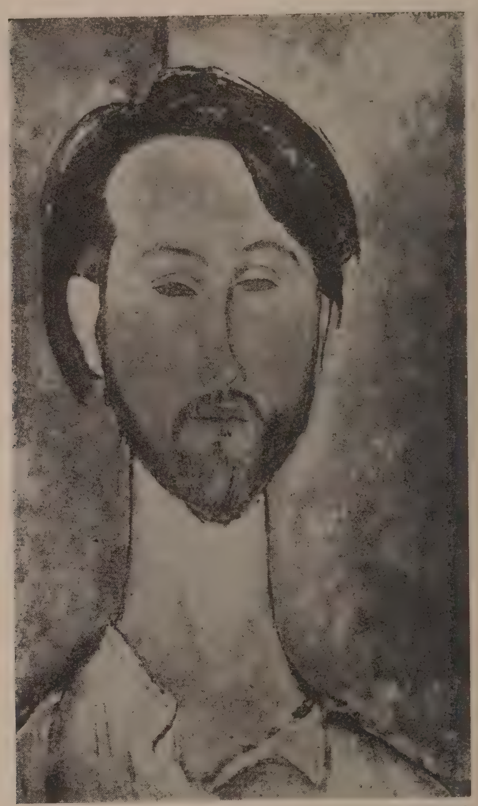
— Manger, je m'en f... Mais faire ce que je veux faire...

Dix heures avant la scène que nous venons de dépeindre, dans une chambre d'hôtel meublé d'un quartier de Montmartre, un jeune homme se levait précautionneusement du lit d'acajou, dans lequel il laissait une forme épaisse, nouait ses espadrilles, passait son pantalon et sa veste, puis, à l'aide d'un canif, dévissait silencieusement la serrure de la porte qui fermait cette chambre. Cela lui prit bien une demi-heure, durant laquelle il se retournait parfois avec frayeur.

La serrure enlevée, la porte ouverte, il était descendu sur la pointe des pieds, et, dès le couloir de l'hôtel, s'était mis à courir. Dans la rue encore il courut, comme dans un cauchemar. Puis, arrivé au boulevard, il respira : il descendit par l'avenue de l'Opéra, traversa le Carrousel en courant encore, puis le pont, et ne sembla enfin tranquille que de l'autre côté de l'eau.

Mais les jambes lui manquèrent et il s'assit sur le granit du parapet. Il regarda Paris qui s'éveillait, le soleil faisant une gloire à Notre-Dame et à toute la Cité, les feuillages du quai tremblottant à l'air frais du matin. Il reprit

courage et s'engagea dans la rue Bonaparte, malgré ses jambes qui ployaient. C'est là qu'il rencontra Zborowski.



ZBOROWSKI, *par Modigliani.*

Zborowski avait l'air bien triste. Pourtant Modrulleau, n'en pouvant plus, se pendit à son épaule et lui demanda :

— Zboro, donne-moi quelques sous, pour prendre un

autobus jusqu'à Montparnasse. Là-bas je trouverai chez Rosalie, ou autre part, de quoi manger. Mais je ne puis plus marcher. Il a fallu que je ne dorme pas de la nuit pour pouvoir m'échapper...

Zborowski le regarda avec ses yeux doux de Musset polonais. Hélas! pour la sixième fois, il était venu lui-même trouver un boulanger allemand de cette rue et qui, six fois déjà, lui avait donné du pain pour lui, sa femme et sa petite fille. Et, cette fois, l'homme venait de refuser définitivement, car il n'y aurait plus eu de raison que cela ne durât toute la vie.

— Enfin, Zboro, lui avait demandé le boulanger, pourquoi ne retournes-tu pas en Pologne, puisque tu y es professeur, puisque tu y as une maison à toi ?... Tu baisses la tête, tu ne veux rien dire ? Tu n'as plus ta maison ?

— Si...

— Tu n'as plus ta place de professeur ?

— Si...

— Alors, tu préfères traîner la misère à Paris, dans ton Montparnasse, plutôt que de retourner là-bas ?

— Oui...

— Eh bien, tant pis, je ne puis pas t'entretenir... Non, n'insiste pas, voilà trop longtemps que ça dure et que tu me dis que c'est la dernière fois...

— Je ne suis pas venu hier...

— Trouve un autre...

Et Zboro était parti. Et il regardait une photographie du Parthénon, à une vitrine, quand Modrulleau se pendit à son épaule...

Le Polonais fut obligé de lui avouer sa propre détresse. Alors le jeune homme trouva la force de se redresser :

— Ça ne fait rien, viens...

Mais Zboro le vit pâlir.

— Attends-moi.

Et le Polonais retourna chez le boulanger.

— Henri, dit-il, moi ça m'est égal. Ma femme, ça m'est égal. Ma fille, ça m'est égal, mais je rencontre à l'instant un ami qui meurt de faim. Et cet ami, c'est un peintre, je ne peux pas t'expliquer à toi ce que c'est que ce peintre, mais, tiens, je te laisse mon chapeau, mais donne-moi pour lui, tiens mon chapeau...

— Il est plein de poux, son chapeau, cria une aigre voix de femme, de l'arrière-boutique... fouti le camp... fouti le camp.

Zboro revint vers Modrulleau.

— Ecoute, dit-il, il faut avoir du courage. Il y a des jours comme ça. On va d'abord boire un peu d'eau. Il y a des forces dans l'eau. Et l'on ira chez Libaude.

— A Auteuil ?

— On suivra la Seine...

— Oui, c'est joli.

— Et, tu sais, il a déjà vingt toiles de toi au moins, et il en a refusé plusieurs centaines de francs à des marchands qui voulaient les lui acheter... Il en voudra encore, et comme il en sait la valeur, il nous avancera de l'argent... Ne te fâche pas, ce ne sera pas un prêt, puisque tu signeras que tu feras des toiles...

— Oui. Tu ne sais pas ce que je veux faire. Cette pâte, presque vitrifiée, et qui, sur la toile semble être de la porcelaine, j'en ferai de l'émail, et après, de la chair, tu entends, Zboro, aucun peintre, aucun, n'est arrivé à la matière que je donne, moi... de la chair, plus belle que celle de Titien... Mais avoir quelque chose dans les mains! J'ai tout laissé là-bas, car mon horrible maîtresse a tout enfermé : les brosses, les toiles, les tubes... Et moi aussi, elle m'enfermait... Si elle m'avait laissé travailler, au moins... Ah! j'aurais tout accepté, ses soulographies, son opium, ses sorties au bal, son amour même... Ah! pourquoi m'as-tu donné à cette femme, Zboro...

— Mais ce n'est pas moi, c'est Craven... Il l'a rencontrée au Crabb-Tree, tu sais, ce club de bohèmes, à Londres, à un septième étage d'une maison derrière le quartier des théâtres, où les peintres se réunissent pour boire avec des modèles qu'ils habillent en matelots ou en congayes... Il lui a dit, à cette énorme Canadienne : « Je connais à Paris,



Alb. Corbery.

un peintre beau comme un archange et qui est tout l'espoir de ceux qui le connaissent; mais il est pauvre, il se perd, il faudrait le sauver. » Comme elle était soûle, elle dit : « Je veux le sauver! » Et elle s'est embarquée pour Paris, et pour ne pas que sa résolution la quittât, elle ne cessa point d'être ivre. Elle vint me voir, elle voulut sur-le-champ que je la mène vers toi. Nous te découvrîmes dans ce petit bal musette où tu dansais. Tu avais pas mal bu. Elle te prit par la taille, te fit danser, te fit boire encore.

Et le lendemain, tu te réveillais dans son hôtel meublé...

— Et elle se faisait pardonner en me disant tout son amour pour la peinture. Elle me séquestrait, mais elle me donnait pour le pain, le vin, la toile et les tubes. Ah! travailler sans devoir hésiter chaque jour entre l'achat d'un fusain ou d'une saucisse... Mais ce fut la honteuse débauche. Ce fut le combat de la géante et de l'ange. Oui, de l'ange. Et l'ange fut vaincu. Et il dut fuir ce matin, en laissant sinon ses ailes, du moins, ses pinceaux... Ah! Zboro, si l'homme que nous allons voir...

— Nous reviendrons avec de l'argent, du pain, des toiles.

— Sais-tu qu'un soir, en colère de n'avoir pu travailler depuis deux jours, j'ai cassé tout, chez la Canadienne : je lui ai crié mon dégoût, ma répugnance pour cette vie, ses cuisses et sa figure. Et elle m'a frappé, et nous nous sommes battus. Et j'avais cru, le lendemain, pouvoir reprendre mes brosses. Et pour me punir elle avait tout caché, et m'enferma en avisant le patron de l'hôtel que je lui devais je ne sais pas quoi... Ah! Zboro, travailler! Dis-moi...

Un pâle sourire éclaira un instant le masque de Modrulleau.

— Quoi ? Parle...

— Vient-elle toujours, au café, la petite...

— Quelle petite ?

— Tu sais, ne fais pas semblant de ne pas comprendre, Zboro....

— Comme tu t'enfièvres... Comment peux-tu, pour une une...

— Je sais ce que tu vas dire... une épicière, une fille d'épicière... Mais tu ne l'as donc pas vue, tu ne l'as donc pas regardée. Elle n'a pas besoin de bouger, dans le coin où elle se tient farouchement, durement, pour être belle, encadrée dans ses deux nattes noires qui font sa figure



Modigliani.

presque rouge où il y a deux points de lumière bleue. Tu n'as donc pas vu cette chair brûlante, et ces lignes rondes, du nez, du cou, des épaules, presque tracées. Et tu n'as pas remarqué ce regard, volontaire et serein, et tel que je n'ose y fondre le mien. Epicière ?... Mais ne suis-je pas fils de paysan ? Tous les grands artistes n'étaient-ils pas enfants de rustres ? Epicière ? Mais il y a dans les yeux de cette fille d'épicière plus de pureté, plus d'idéal, plus de noblesse que dans ceux de toutes celles-là que nous avons connues. Je n'ai pas eu besoin de lui parler pour savoir son âme. Je ne me trompe pas, moi. Et il suffit que je la voie ou que je pense à elle pour que je sente tout mon sang ou tous mes nerfs se sensibiliser davantage... Et j'ai vu, une fois, deux fois, comment elle peint... Ah! c'est rude, c'est primitif : mais c'est juste, c'est courageux, c'est pensé, et pensé haut...

— C'est ici...

Ils étaient arrivés dans la rue d'Auteuil devant un petit hôtel particulier où sonna Zborowski. Un valet vint ouvrir et Zboro assura qu'il devait voir immédiatement M. Libaude.

Le valet les fit entrer dans le hall. Modrulleau vit, entre quelques Utrillo, Ortiz, Soutine, Courbet, Picasso, Friesz, Mortier, une dizaine de ses toiles, et dont chaque cadre avait certainement coûté autant qu'avaient été payées toutes ses œuvres ensemble.

Un petit homme apparut, en robe de chambre, en haut de l'escalier du hall, et qui, d'une voix criarde demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? Pourquoi venez-vous à dix heures du matin.

— Voilà, Monsieur Libaude, fit Zborowski. Il faut nous excuser. Mais nous venons à pied, de Montparnasse, moi et mon ami Modrulleau, de qui vous avez des toiles...

— Oui. Je les ai payées. Alors ? Et ne cherchez pas à m'apitoyer. C'est un système que je connais. Qu'y a-t-il ? On n'a pas idée de venir à dix heures du matin.

— On a faim à toute heure, pensa Zborowski qu'un lourd parfum de chocolat, montant des cuisines, prenait à la tête. Il se contint :

— Encore une fois, excusez-nous, Monsieur Libaude. Et sans chercher à vous apitoyer, si ce n'était pas urgent... Je ne vous ai jamais apporté que de bonnes choses...

— Oui. Enfin, montrez, je n'ai pas déjeuné encore...

— Voilà, Monsieur Libaude. Nous voudrions soixante francs et Modrulleau vous apportera demain deux toiles...

— Taratata... Apportez-moi demain deux toiles de Modrulleau et, certainement, je vous les prendrai...

— Mais nous n'avons pas d'argent pour acheter la toile, et les couleurs, et les pinceaux... Serions-nous les plus grands peintres du monde, nous ne pourrions faire ce miracle. Monsieur Libaude, donnez-nous seulement trente francs, dix francs, quelques sous pour que nous vous apportions...

— Assez ! dit Modrulleau tout à coup d'une voix éclatante. Tu finirais par faire l'aumône à Monsieur...

Et écartant le valet qui avait assisté à toute cette scène, il sortit, suivi de Zborowski.

Ils étaient trop blasés l'un et l'autre sur la dureté des gens riches pour gloser, mais silencieusement ils avalaient leur colère. Et cette colère excitait un peu ce qui leur restait de force. Et ils marchaient.

— Ecoute, dit Zborowski au bout d'un moment. Je n'avais jamais voulu vendre le portrait que tu avais fait de ma petite fille... Je vais essayer de le vendre aujourd'hui.

— Oui, dit Modrulleau. Et j'en ferai cent autres d'elle.

Ils traversèrent le Luxembourg, et arrivèrent à la petite rue Bara, pleine encore de jardinets, et où habitait Zborowski.

— Veux-tu monter dormir ?

— Non. Ma fatigue est à présent passée, et ma surexcitation est trop forte.

Zboro monta chercher le portrait. C'était, sur un fond ocre, un visage de petite fille, aux traits nettement dessinés, à la chair triturée de telle façon qu'elle ressemblait à quelque terre volcanique prête à éclater. Et dans cette chair, il y avait deux grands trous candides, les yeux. Et, dans la chevelure, un ruban d'un bleu extrêmement tendre, délicat, et dont la fragilité contrastait avec la violence de tout le reste de la toile.

Zboro, le cœur serré, allait proposer sa fille aux uns et aux autres. Mais ce n'était pas le moment favorable, et tous ces petits marchands du quartier, intermédiaires entre les peintres et les galeries de Paris, regorgeaient déjà de toiles de tous et même de Modrulleau. Alors, vers quatre heures et demie, après avoir dit : « Il faut manger tout de même », Zboro, au bout de ses deux bras, éleva la toile devant une terrasse de café :

— Allons, dix francs une toile de Modrulleau...

Mais personne ne regarda. Et comme un sergent de ville s'approchait, Zboro fit celui qui avait blagué :

— Pensez-vous, cela vaut cinq ou six cents francs...

En passant devant un petit coiffeur qui regardait la toile, il demande :

— Voulez-vous l'acheter ?

— Mince ! fit un client, quelle trombine, mais elle est en carotte...

— Ça, dit Zboro, c'est d'un peintre qui vaudra plus tard...

— Plus tard!

— C'est pas mal tout de même, dit le client.

— Vrai, demanda le coiffeur. Ca fera rigoler le monde : combien ?

— Dix francs, dit doucement Zborowski.

— Dix francs et le cadre. Ah! je veux un cadre...

— Je n'en ai pas...

— Six francs alors...

— Prenez, fit Zboro.

Le coiffeur alla à sa caisse, compta six francs, prit le tableau du bout des doigts.

— Mince, fit le client. Tu as marché!...

— Enfin... Faut pas le dire à ma femme...

Zborowski courant comme un voleur (1), vint rejoindre Modrulleau :

— Ça y est. Nous avons six francs.

— Bien, fit le peintre. Mais écoute, Zboro, il faut d'abord aller acheter une toile, un pinceau et trois tubes. Sans ça, si on s'installe à la *Rotonde*, on mange tout et...

— Je te jure : pas plus d'un café crème, et après, s'il reste quelque chose sur la toile et le pinceau, nous reviendrons...

Ils étaient devant le café; Modrulleau était si fatigué qu'il accepta. Mais il vit tout le monde courir vers le *Dôme*.

On lui expliqua, et Aischa lui montra l'article de journal. Modrulleau le parcourut. Ce n'était donc pas assez de l'indifférent égoïsme des amateurs et des marchands, de l'ignorance de la foule, il fallait... Tout à coup, il blêmit plus encore, il venait de lire le passage où le chroniqueur parlait de « Haricot-Rouge »...

(1) Ce tableau a été vendu, un an après, onze mille francs à un Américain.

Alors, sa narine palpita. Il serra le journal dans son poing. Il sentit toute la peau de son ventre vide, remonter vers son cœur, et ses flancs se mirent à battre prodigieusement.



Juan Gris.

— Où est-il ?

— Entre les mains de Kisling et de Cendrars.

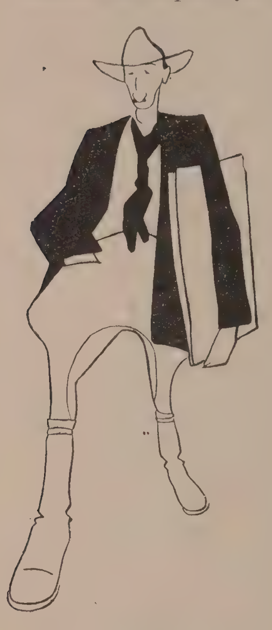
Ecartant la foule de ses amis, il marcha vers le journaliste, qui recula comme nous l'avons dit.

Et quand celui-ci fut acculé au fond du café, Modrulleau

le regarda comme l'avaient regardé les autres, mais en le devinant. Il y eut un silence. On attendit. On vit Modrulleau scruter l'autre jusqu'au fond de l'âme. Et, à l'étonnement de tous, les poings encore serrés, la voix saccadée, Modrulleau dit :

— Monsieur, je vous prie de bien vouloir excuser mes amis de la façon dont ils vous ont reçu. Votre chronique les a peut-être légitimement choqués, mais ils ont eu le tort d'oublier que vous étiez chez eux. Monsieur, j'espère que vous me ferez le plaisir de vous asseoir à cette table et de boire avec nous. Je vais vous présenter, car nous nous reverrons certainement pendant de longs mois. Tous ceux qui ont mis les pieds, ne fût-ce qu'un jour, dans notre café, sont contaminés de ce que les peintres appellent la « vérole Montparnasse », qui n'est pas la syphilis, rassurez-vous, mais pire : une invincible nostalgie de ce lieu qui est, en ce moment, l'endroit le plus intéressant de la Terre. Comment, vous, chroniqueur, ne seriez-vous pas séduit par les milliers de romans de ces milliers d'êtres, tous des intellectuels, qui sont accourus là, de tous les points du globe, de Sibérie ou des Incas, de Suède et du Cap, tous avec des idées à eux ou de leur pays, en politique ou en art, et qui les font fermenter dans ce que vous appelez une buée, buée d'où sont sortis, comme des étoiles d'une cuve féconde, Picasso en peinture, Trotzky aujourd'hui tzar intellectuel de soixante millions d'hommes... Il en est d'autres, qui meurent à demi autour d'un café crème, et qui, demain, seront Michel-Ange ou Troppmann, si vous voulez. Et vous n'aimeriez pas les connaître plutôt que les quelques centaines d'imbéciles plus pourris et mieux habillés qui dansent le tango dans des salons de thé ?... Mais vous deviendrez l'ami de Le Scouezec, l'homme en bottes qui fit vingt et un métiers autour du monde et vit dans une petite chambre avec une

dizaine de femmes qu'il a recueillies et qu'il catéchise à une religion inventée par lui; vous deviendrez le copain de Kisling qui prend la pâte de couleur à pleine main, comme un sculpteur prend la glaise, et en dépit de ses truculences et de ses soirs d'ivresse; mais vous deviendrez le frère de ce petit juif de Bezalel, qui vint à pied de Jérusalem à Paris, pour y sculpter des bandeaux d'ivoire, et dont la pauvre manie est de se croire soudain « en bois », pendant deux jours, trois jours, en punition, croit-il, d'avoir quitté la blanche école où il enseignait les textes sacrés à des jeunes filles vêtues de voiles blancs et agitant des palmes dans le soleil, comme cela est peint sur les missels. Comme eux, nous vous verrons ici en savates et sans faux-col, parce que vous aurez cessé de courir le Monde et parce que la grande pureté mystique qui les embrase tous vous brûlera l'âme, à vous aussi. Et ce ne sera pas une déchéance, croyez-le. Un jour, vous achèterez une brosse et une toile, et vous vous prendrez, avec des doigts tremblants, à dessiner, puis à peindre un cube...



— Un cube?...

— Oui. Parce que la peinture, c'est plus fort que l'amour, que les religions, plus fort que la faim. Ce qui a fait que nous tous qui sommes ici, nous avons osé faire ce que ni les musiciens, ni les poètes, ni les politiciens n'ont jamais tenté : table rase de tout ce qui existait, recom-

mencé l'art, en partant de la forme la plus simple, cube ou sphère, peu importe, pour trouver de nouvelles dimensions, de nouvelles lumières, de nouvelles vérités. Ce que devraient faire les hommes pour tout ce qu'ils ont créé depuis six mille années, puisque depuis six mille années ils ne se sont pas encore entendus sur les questions principales : la femme, la faim, l'art, et qu'ils ne s'organisent et ne s'entendent que pour se détruire les uns les autres... Des farceurs! Bien entendu, il y en a derrière nous, comme derrière Kisling et Cendrars, qui vous malmenèrent justement tout à l'heure, il y eut quelques voyous ou quelques lâches pour vous crier « A mort! »... Des farceurs ? Mais si désintéressés qu'ils ne travaillent même pas pour leur génération. Ils savent qu'en recommençant toute la peinture, ce n'est pas en dix ans, ni même en vingt qu'ils aboutiront. Mais ils préparent la voie, pour QUELQU'UN qui viendra. Oui, comme au moyen âge, tous les primitifs, et Giotto, et Masaccio et Signorelli préparèrent inconsciemment, en brûlant leur vie, cette flamme entre les flammes hautes : Raphaël! nous, consciemment, nous donnons la nôtre pour celui qui, ramassant tous nos efforts en un faisceau divin, en illuminera le monde... C'est pour celui-là, qui sortira sans doute du ventre d'une de ces femmes que vous avez insultées, si nous portons des chemises sans col et si nous marchons, comme moi en ce moment, sur le sang de nos pieds. Car il devra être heureux, l'enfant divin, comme le fut Raphaël, car il mourra jeune comme lui, et il n'aura pas le temps et il ne devra pas s'inquiéter de la vie basse, ni des œuvres basses: c'est à nous, les pourceaux, les maçons du métier, de lui construire sa maison, fût-ce avec notre chair, notre chair...

Il haletait. Mais il regardait devant lui, non plus le boulevardier, mais dans la foule des humbles qui l'entouraient, les yeux avides, celle-là qui, étreignant ses flancs

dans ses deux mains crispées, semblait vouloir faire entrer comme une semence, les paroles de Modrulleau dans ses entrailles, et les en féconder. Elle répétait avec lui, dans un ânonnement des lèvres, comme une prière, avec tous — et c'était comme un bourdonnement dans un temple :

— Celui qui viendra... Celui qui viendra...

— Oui, fit le journaliste, de mauvaise humeur. Sera-t-il fait d'un bloc, comme cet enfant sur cette toile, et d'une seule couleur...

— N'y comprendrez-vous donc jamais rien ? Démonstration désintéressée, réaction de construction, de netteté, de simplicité, de pureté, monsieur, contre le flou, l'embarras gastrique de la peinture, le sujet de pendule, la convention. Réaction contre le nouveau richissisme, la surcharge, qui envahissent la peinture, l'architecture, comme les estomacs. Mouvement de pauvreté, d'ascétisme, de discipline....

— Oui, fit encore le journaliste en se levant : des raisonnements de fin de mois, quoi!... Garçon!...

— Pardon, dit Modrulleau, je crois vous avoir dit que vous étiez chez nous.

— Cinq francs, dit le garçon.

Car l'un d'eux tous, s'était assis à la table et avait bu deux verres de café.

Modrulleau mit les six francs de Zborowski dans la main du garçon, laissa passer le boulevardier et sortit.

Alors, il s'aperçut que quelque chose tenait sa veste. Une main dont la seule couleur chaude le fit frémir. Haricot-Rouge, qui ne lui avait jamais parlé, le tenait comme une enfant tient sa mère par la jupe. Il prit cette main dans la sienne. Il sentit qu'ils ne se quitteraient plus.

— Qu'allons-nous faire, demanda Zborowski.

Un regard de Modrulleau lui désignant la petite arrêta la plainte du Polonais. Mais, habituée à ces sortes de drames, elle devina celui-ci.

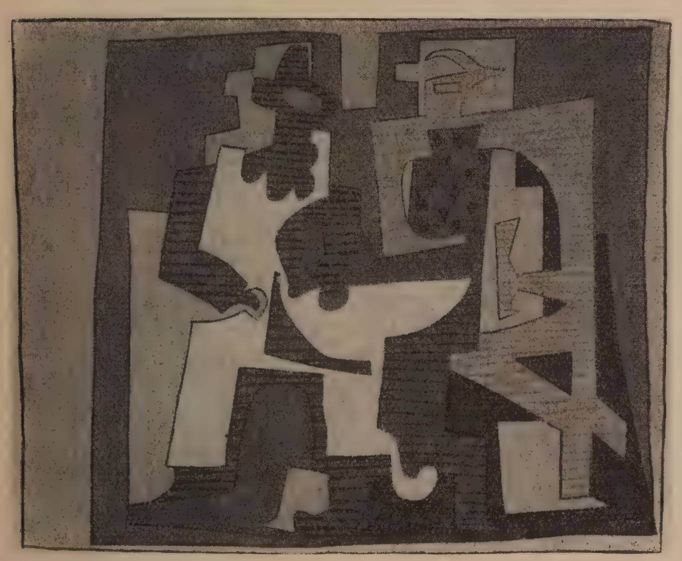
— Attendez-moi, dit-elle.

Elle entra dans le café, parla à la caissière. Celle-ci sourit, se pencha, ramena de sous le comptoir un sac de grosse toile qu'elle remit à la jeune fille.

Les deux hommes savaient ce que contenait ce sac.

— Voulez-vous que nous montions chez moi ? demanda Zboro.

— Allons, fit Modrulleau dont la voix s'éraillait, dont la tête tournait.



Picasso.



Picasso.

III

Ils suivirent le boulevard, le long de la grande épicerie d'abord, aux étalages pleins de fruits exotiques et d'autres tentations. L'heure devenait bleue, avec un restant de ciel rose entre les feuilles des arbres. Ils tournèrent le coin de la rue de Chevreuse, puis traversèrent la silencieuse rue Notre-Dame-des-Champs, pleine de couvents de pierre, et entrèrent dans la courte rue Bara, où demeurait Zboro, dans une étroite maison. La concierge, de sa loge, perchée comme une cage, entre deux paliers, grommela :

— Voilà de nouveau qu'il amène quelqu'un... comme s'ils n'avaient pas de misère assez pour eux seuls.

Ils passèrent. Au troisième, Zboro poussa simplement la porte.

— Le gaz est coupé, dit-il en entrant, mais il y a encore de l'eau.

L'appartement de Zborowski était composé de trois petites pièces basses, se commandant. Dans la première, il y avait tout juste une chaise dépaillée ; dans la seconde, rien ; dans la troisième, un matelas percé, posé à terre, et sur lequel était étendue la femme du Polonais, entortillée

dans des débris de laine, et toute maigre, avec des yeux ardents, car elle brûlait de fièvre.

C'est là qu'ils s'arrêtèrent.



Modigliani.

— J'ai!... J'ai!... dit Zborowski tout de suite, en montrant le sac donné par Haricot-Rouge.

La femme secoua la tête avec contentement. Modrulleau l'embrassa et lui présenta la nouvelle venue qui,

maternellement, commença à arranger le semblant de couverture qui était roulé dans un coin de cette litière. Puis elle demanda :

— Où est la cuisine ?

Il n'y avait pas de cuisine. Il n'y avait pas de casserole, sinon une sorte de marmite, mais dans quoi avait séché de la couleur.

— S'il n'y a pas eu de céruse ni de plomb, ça ne fait rien dit Haricot-Rouge... Ça donnera même de l'huile, essaya-t-elle de plaisanter.

Néanmoins, avec un vieux couteau, elle entreprit de faire sauter la couleur quasi-porcelainisée dans cette étrange casserole. Puis, quand le fond en fut à peu près net, elle prit le sac des mains de Zborowski et en vida une partie du contenu.

C'étaient de gros haricots rouges qui, en roulant, firent un bruit de billes, et que tous les quatre à ce moment contemplèrent comme des chercheurs d'or regarderaient des pépites enfin trouvées après des mois d'aventure.

— Où est l'eau ?

— Je vais aller en chercher...

Zborowski prit la casserole, sortit sur le palier et revint, tandis que Haricot-Rouge avait préparé une sorte de foyer avec deux briques ramassées dans la cheminée.

Il faisait presque nuit, mais à travers la vitre de la fenêtre sans rideau pénétrait le clair de lune ; et ils semblaient, tous quatre, des ombres dans une sorte de poussière grise et verte.

— Du feu ?

La marmite pleine de haricots où l'eau affleurait avait été posée dans la cheminée sur les deux briques. Mais il n'y avait ni charbon ni bois dans la maison.

— Je brûlerais bien une lame du parquet, dit Zboro, mais j'ai déjà pris une barre d'appui des fenêtres, et si on s'en aperçoit, cette fois nous sommes mis dehors.

— Mon jupon, proposa Haricot-Rouge.

— Non, fit Modru.

Zboro se leva, revint avec une toile qu'il commença à déclouer de son châssis, qu'il brisa en petits morceaux. Il disposa ainsi un petit foyer, puis ayant tortillé quelques fibres de bois, il courut dans l'escalier afin de les allumer au bec de gaz commun. Il dut faire trois fois le voyage avant que le feu prit. Puis, en silence, devant la marmite, ils attendirent, regardant les fèves péter dans l'eau, reniflant l'odeur fade qui en sortait peu à peu, une senteur de lessive.

Dans l'escalier, une chanson monta. C'était Kisling qui rentrait, avec quelques filles sans doute. Toute la nuit elles allaient chahuter et danser à l'étage au-dessus. Le Polonais ainsi, sous prétexte de boire avec elles, les soûlait, et quand, agitées, elles dansaient dans son atelier, il prenait son crayon et travaillait.

Avant que l'eau ait commencé de bouillir, le feu s'éteignit. Alors, on retira la marmite, et comme on n'avait pas de couverts d'aucune sorte, sauf une cuiller pour la malade, dès que cette mangeaille fut assez tiède, chacun y puisa comme il put. Ces haricots, insuffisamment cuits, craquaient sous la dent. Mais aucun ne se plaignit, aucun ne parla. Quand il eut mangé sa part, Zboro alla à la prise d'eau et but à même le robinet. Les autres le suivirent. Et quand Haricot-Rouge revint dans la pièce, elle vit Modrulleau allongé sur le carreau et qui dormait.

— Nous allons vous arranger quelque chose dans la chambre à côté, dit Zborowski.

La malade se leva. Ils fendirent un peu plus leur misérable matelas, bourré de chiffons et de papier, partagèrent

cet infâme rembourrage, et quand Zboro et Haricot-Rouge eurent étendu cela dans la chambre vide, ils y traînèrent Modrulleau qui ne se réveilla même pas.

Zboro laissa la jeune fille avec lui et retourna auprès de sa femme.

Modrulleau était alors étendu sur le dos, ses deux bras allongés et les jambes lâches, ses minces vêtements plaqués sur son beau corps musclé dont toute la poitrine haletait dans la large ouverture de la chemise.

Sa tête aux cheveux noirs, un peu gras, mais souples, s'était renversée, de sorte qu'on n'en voyait que le profil, du front bossué au menton volontaire, les traits affinés par la lumière qui venait du ciel pâle. Il dormait terriblement, ses côtes montant et descendant très vite, les muscles des épaules jouant, les narines frémissant, et les sourcils eux-mêmes horriblement contractés, et tout cela violemment vert et noir sous la lune.

— Toi... Toi... disait Haricot-Rouge à genoux devant lui et n'osant pas même essuyer la sueur striant largement le front, les joues et jusqu'à la poitrine de ce peintre qui était son dieu depuis deux ans, parce qu'elle le savait être le plus pur parmi les purs. Elle n'avait jamais osé l'approcher, encore moins lui parler, et quand, plusieurs fois, il l'avait regardée, de ses yeux qui étincelaient, elle n'avait su détacher son regard, mais tout le café, chaque fois, tournait autour d'elle, comme dans un vertige.

C'est qu'elle était aussi une pure, entre les pures, cette petite fille d'épicière qui avait quitté sa famille pour mettre de la peinture sur du carton.

Il y avait deux semaines, elle lavait encore le plancher, dans cette étroite boutique de la rue de la Gaîté, là, tout

près du poste de police, et tremblait quand y entrait un peintre à qui elle servait de la couleur en poudre ou même quelque ustensile de ménage.

Comment le mystère était-il entré en elle ?

Parce qu'elle était d'une nature fruste, ces peintres, dès son enfance, lui étaient apparus tout différents des autres gens. Loin de s'effrayer d'eux, elle s'était sentie plus proche de ces passants que des êtres avec qui elle vivait journellement. Elle n'aurait su démêler pourquoi, une émotion profonde la troublait quand l'un ou l'autre entrait dans la boutique, et non parce qu'ils étaient des hommes, mais parce qu'elle sentait confusément, même à travers leurs plaisanteries, que leur vie devait être plus belle et certainement plus haute que ce qu'elle savait de l'existence.

Malgré de terribles colères paternelles, elle lut, ah ! elle lut, en grandissant dans les plus prosaïques contingences, la vie des peintres, de Michel-Ange et de Cézanne, au hasard de ses trouvailles, tandis qu'elle tenait la caisse, entre la vente des plus basses commodités ménagères et son tour de nettoyage au savon minéral, des carreaux ou des cuisines. Car elle économisait la fatigue de la mère et la dépense d'un commis dans cette toute petite boutique d'où elle s'échappait une heure, deux heures, au prix de raclées sans merci et de privations des repas.

Et le grand désir naquit un jour qu'elle entra dans le Louvre, avec la crainte et l'émerveillement d'un petit païen à qui un évangéliste, depuis des ans, aurait secrètement parlé de l'Eglise et qui, pour la première fois, franchirait le seuil d'une cathédrale. Une émotion plus forte que son être dilatait ses yeux et serrait son cœur. Elle voyait tout ce dont elle avait lu des pages et des pages à travers les siècles. Et elle s'approchait. Et elle touchait même les toiles, et devant chacune elle répétait :



Modigliani.

— Ce sont pourtant des hommes qui ont fait cela, avec de la toile, de la couleur et des brosses.

Et un jour, tout à coup, elle vit, ici et là, de petites filles qui copiaient, juchées sur des tabourets, une palette à la main. Et elle était devenue toute rouge, et elle avait serré les poings.

Comprenez-vous cela ? Cette petite rustaude, cette petite torchonnière qui jamais une fois n'avait jalousé même les cocottes en falbalas qui, devant sa boutique, passaient en riant, heureuses d'aller au bal, cette gamine aux gros doigts, soudain, envia ces filles de bourgeoises qui peignaient dans ce temple, copiant, celle-ci un Fragonard, celle-là une vierge en manteau bleu, celle-ci des oignons de Chardin.

Et elle pleura devant ces filles de son âge, elle pleura en s'en retournant, traînant ses gros souliers sur le parquet du musée. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle résolut d'en être! à quelque prix que ce fût. Ah! avec quelle joie elle recevrait les beignes du père Grouard qui l'appellerait une fois de plus « coureuse », fille à voyous, honte du trottoir. Bien entendu, elle laisserait cent fois entendre qu'elle avait « quelqu'un », comme naguère sa sœur, enlevée par un placier en balais, et cela plutôt que de livrer son merveilleux secret.

Et, grâce à cette suspicion, elle put s'évader le soir, et courir au boulevard Montparnasse, là où dans une école on enseigne le dessin à de bénévoles élèves.

Elle avait entendu, une nuit, la mère dire au père : « Puisque c'est fait, rien ne se raccommodera, alors, si on ne lui laisse pas voir son type, elle fera comme Jeanne, elle fichera son camp. Alors, il faudra un commis ou une bonne, qui nous voleront. Tant qu'elle ne nous rentrera pas enceinte, laissons-là... »

Elle n'avait compris qu'à demi. Mais on la laissait

libre, tout était là. On ne la battait même plus. Sans qu'elle eût jamais eu le moindre émoi d'amour, sans même qu'un jeune homme eût levé les yeux sur elle, éperdûment pure et travailleuse, elle s'acharnait sur son papier. Elle était d'ailleurs vêtue de noir, d'un corsage ravaudé en trois ou quatre endroits, et portait aux pieds des souliers de charbonnier, de ces souliers bordés de fer et dont les parents avaricieux chaussent leurs écoliers dans les campagnes.

Mais, bientôt, elle rentrait chaque nuit désespérée. Elle n'arrivait point à réaliser ces académies correctes, ces ombres soignées, ces traits délicats des autres élèves. Son trait à elle était lourd, quoi qu'elle tentât, et déformait le modèle... Quand, un soir, elle entra dans ce café où elle apprit qu'il était bien heureux pour elle qu'elle ne sût rien, puisque l'on recommençait tout, que c'était une grâce sans seconde si sa main n'était point encore accoutumée au dessin académique!... Un vieux modèle l'avait amenée là, parce qu'il avait bien fallu un endroit où cacher son carton, le soir où l'école ne les accepta plus en dépôt. Elle avait offert un café à ce vieux modèle, professeur d'Histoire dans son pays, mais qui, lui aussi, comme tant d'autres, préférait la misère ici.

Il l'avait présentée au groupe tenant la table ; il avait sorti les dessins du carton, et tous, qui avaient des toiles accrochées aux murs de ce café, avaient regardé sérieusement, surtout ce grand garçon brun, hautain, à qui l'un ou l'autre avait demandé :

— Veux-tu regarder, Modrulleau ?

Et Modrulleau avait regardé le dessin, soigneusement, puis ses yeux s'étaient arrêtés sur ses yeux à elle, avec une sorte d'émoi. Et il était parti. Et les autres avaient commencé à discuter. Et, les coudes sur la table, elle écoutait. Elle entendait prononcer des noms de peintres inconnus

et que tous semblaient très fiers d'avoir eus pour amis ou pour maîtres : ceux qui, les premiers, avaient décidé de tout reconstruire pour s'évader enfin de l'Ecole, du Conventionnel, du Dérisoire.

Et elle revint là, puiser le réconfort. Elle revint s'asseoir à la table de la veille où on lui fit place aussitôt. Et elle



connut leurs grands desseins et leurs profondes misères, car elle était autant curieuse des gens que des œuvres. Elle s'attablait, un soir, au coin du fakir, qui, éternellement, racontait son histoire aux gens qui ne la connaissaient pas, et aux autres qui la connaissaient, là-bas, tout au fond du café. C'était un long et osseux personnage, si inspiré qu'il ne condescendait pas aux conventions vul-

gaires, et comme certains brahmanes demeurent des jours sans manger ni se remuer, le fakir, réincarné d'un prince suédois, d'une impératrice de Russie et de quelques autres monarques moins importants, par simplicité et par dédain, ne changeait point de linge durant des mois. Il était toujours entouré par quelques petites russes mystiques et par les nouveaux arrivés des Indes, journalistes ou révolutionnaires, qu'il introduisait, d'une voix lente, à effets comptés, à la vie parisienne.

Elle s'asseyait près des Anglaises aux yeux de fleurs, aux robes vertes ou à ramages, celle-ci ravaudant, lavant toute la journée, l'autre vivant en rêve, des ordures plein sa chambre, de la crasse plein ses bas.



Ou à côté de cette juive aux grands yeux ovales et dont la lèvre fine, aiguë comme le sourcil, — le même arc, et presque duvetée comme lui, — buvait avec une si subtile volupté le vin. Il n'y avait que de l'ombre, sur sa figure, et pourtant elle était lumineuse : lumineux noirs, ses yeux, éclatants sur sa peau grise comme le jais ou le laque éclate plus que son écrin de crème.

Le lendemain, elle écoutait les histoires de Le Scouezec, l'homme en bottes qui avait onze fois bouclé le tour du monde pour gagner de quoi vivre en faisant de la peinture, et qui, à présent, rêvait d'organiser un phalanstère de peintres au centre du Mexique.

Ou bien, les doléances de l'une ou de l'autre. Celle-ci, qui, dans un réduit, avait retrouvé un point jusqu'alors perdu de tapisserie ancienne et recomposait des toiles cubistes en soie ou en laine. Elle se privait de manger pour acheter ses matériaux et rêvait d'un métier qui coûterait

trop cher, si cher que deux cents ans de sa vie ne suffiraient point à le payer. Cette Russe qui traduisait des romans pour tel écrivain qui, lui-même, attendait d'être payé pour rémunérer sa collaboratrice. Cette Anglaise, nu-pieds dans ses bottines et qui vivait avec deux Américaines dans une chambre de bonne, et donnait des leçons pour payer ses tubes et ses toiles. Et ces centaines d'hommes ou de femmes qui, de l'atelier à l'hôpital, et de la misère à la gloire, n'avaient que ce café pour reposoir entre de plus heureux : ces Suédoises aux boucles d'oreilles d'émeraudes, ces Américaines qui buvaient du champagne en mangeant les moules ou la soupe à l'oignon que l'on servait à l'intérieur ; ces modèles même à qui parfois l'on payait la pose, et qui, loin des peintresses, sirotaient des liqueurs. Jamais l'une ne demandait rien à l'autre.

Pourtant, la première fois que la petite Grouard entrevit une misère, une faim, elle revint de chez elle les poches gonflées de haricots rouges, dont elle avait puisé à même un sac, dans l'arrière-boutique. Et chaque fois que l'une ou l'autre avait faim, elle donnait de ces haricots, car c'était tout ce qu'elle avait et tout ce qu'elle pouvait donner. Et c'est pour cela qu'on l'avait surnommée ici Haricot-Rouge, oh! sans malice, au contraire, presque en reconnaissance. Et l'on disait Haricot-Rouge, bien plus gentiment que l'on appelait Queue-de-Singe, l'ancienne femme de Manonggat, qui avait coupé l'oreille de son mari avec ses dents, cela parce que Le Scouezec avait raconté que les singes se dévoraient mutuellement la queue, ou sans la blague qui accompagnait toujours l'appellation des Sœurs Citron ou de Lanterne-Japonaise.

Depuis des semaines, elle vivait ainsi, dans ce café, soudain troublée lorsque y passait, comme un seigneur parmi les siens, le Modrulleau superbe dont on disait qu'il était

le plus grand d'entre eux tous. Elle savait toutes les histoires qui couraient sur sa vie, ses colères, ses batailles, ses terribles mots ; elle avait vu chez l'un ou chez l'autre, de ses toiles incompréhensibles, mais dont la peinture avait l'éclat d'une terre vitrifiée.

Ce soir, où elle lui avait apporté, à lui aussi, ce qu'elle avait, elle s'endormit, comme elle était, à genoux près de Modrulleau, sa tête inclinée, les deux nattes pendantes, et ses deux mains croisées.



Foujita.

IV

Quand elle se réveilla, le clair soleil jouait sur la petite terrasse où de maigres verdures poussaient entre les pierres. Mais elle eut soin de ne pas bouger.

Modrulleau était debout. Il avait ramassé par terre quelques tisons du foyer et, sur la porte blanche de la chambre, il avait commencé son portrait à elle, non plus en figures géométriques, mais en belles lignes courbes et simples, comme si elles avaient été tracées au compas. Il faisait vite, dessinant de la main droite, ombrant en écrasant le trait sous son index gauche. Et quand il eut terminé, il chercha de la couleur et n'en trouva point.

Il frappa du talon, selon un des gestes rageurs dont il était coutumier. Le carreau s'écrasa sous son pied. Alors, il se baissa, prit de cette poudre de brique et l'étendit sur le dessin, délicatement d'abord, puis avec une joie presque enivrée, quand il vit que, aux joues, puis aux lèvres, il arrivait à donner plus de couleur.

— Regarde! regarde! s'écria-t-il. Avec trois tons!...

Elle se leva. Alors, il la prit aux épaules et plongea son regard dans celui de la petite. Il n'eut pas à l'interroger autrement.

— Vous le savez bien, dit-elle.

— Alors tu seras ma femme, ma vraie femme, toi et pas une autre, pour toute la vie.

Elle n'avait pas pensé si loin. Elle sentit une fois de plus tout vaciller autour d'elle.

— Zboro!... cria Modrulleau.

Zborowski, à demi-vêtu entr'ouvrit la porte.

— Viens, descendons.

— Une minute...

— Non, tout de suite.

Le Polonais eut tout juste le temps d'attraper sa veste, qu'il enfila dans l'escalier.

— Zboro, fit Modrulleau, mène-moi où tu veux, où tu m'as déjà proposé : je veux travailler, je ferai ce qu'il faudra. Mais je peux travailler, pour elle, et pour la garder. Et je ne veux pas qu'elle fasse rien d'autre que peindre, tu entends, même pas la cuisine chez toi. Elle ne sera pas une servante, ni une femme de boxon comme la plupart de celles qu'ils ont épousées, les autres, elle sera ma femme à moi...

Ils traversaient le Luxembourg, luxuriant de feuillages dans le soleil, et il marchait fièrement, ses boucles de cheveux secouées sur ses tempes, et Zborowski le suivant :

— Oui. Allons rue de La Boétie, dit le Polonais. Paul Guillaume, ne l'oublie pas, fut ton premier marchand. Sa vie est loin de la nôtre à présent. Mais il peut comprendre, lui, et comprenant, nous aider... Peut-être s'assurera-t-il de toute ta production contre une somme par semaine...

— Je n'aime pas ce quartier, je n'aime point ces passants. Mais allons... Après, c'est toi qui porteras mes toiles afin que je n'aie plus rien à demander, moi. Regarde, déjà toute cette foule d'esclaves que nous croisons se retourne sur nous parce que nous marchons autrement qu'eux, sans entraves aux pieds, ni joug sur l'épaule.



PAUL GUILLAUME, *par Modigliani.*

Zboro entra le premier dans le magasin du jeune marchand. Paul Guillaume n'était point là.

— Allons dans la boutique à côté...

Ils entrèrent chez Blosson. Un personnage se leva, le nez impertinent, et Modrulleau fronça les sourcils.

— Je suis le secrétaire de M. Blosson et directeur de sa maison.

Ah! il était donc là, et pour combien de temps, cet individu que les deux jeunes gens connaissaient bien, comme tous, de la rive gauche aux pentes de Montmartre.

Salmon l'avait coté dans plus d'un de ses romans, et l'un ou l'autre, botté dans tous les coins de leurs appartements, quand il avait brûlé un rôt ou chapardé des confitures.

Etrange type. Un jour barbu, le lendemain rasé, huit jours après, moustaches en brosse ou à la Charlot, favoris de Hongrois miteux, sans cesse camouflé non par peur de la police, mais toujours honteux du métier qu'il faisait la semaine passée ; ayant été le parasite et le laquais à tout faire, cuisinier ou déchargeur de charbon, garçon de courses, de tous les peintres, de tous les écrivains de cette génération; et s'anoblissant du titre de secrétaire, bien qu'il ne sût pas son orthographe, se maintenant grâce à ces intrigues auxquelles sont, malgré eux, sensibles les artistes, mouchard de l'un, rabatteur de l'autre, donnant un compliment contre un vieux pantalon, et si insolent dans les cafés, envers les inconnus, qu'on l'avait surnommé Lord Jarrout. Il en garda l'accent anglais. Il portait aux pieds des souliers de femme, aucun de ses maîtres n'ayant

un pied assez petit pour lui léguer de vieilles bottines. Ce qui ne l'empêchait pas de faire des grâces aux nobles dames qui s'étaient prises à son titre, s'invitant à dîner chez elles, y arrivant avec une rosette de la Légion d'honneur et des gants empruntés. Et si un de ses cuirs ne l'avait point dénoncé, il parvenait jusqu'au dîner où il racontait les scènes intimes chez les artistes où il servit, jusqu'à ce que l'un d'eux, arrêtant la comédie, lui enjoignit de filer, ce à quoi se résignait le sire, en prétextant soudain un rendez-vous urgent, revenant taper la maîtresse de la maison de vingt sous pour son métro, et préférant sortir par la cuisine, afin de ne pas être tout à fait privé de dessert et de café.

— Vous désirez ? demanda-t-il donc de ce ton à la fois ennuyé et insolent des commerçants flairant des solliciteurs.

— Que vous fermiez la porte, fit Modrulleau menaçant.

L'individu alla se rasseoir en haussant les épaules.

— Et voir M. Blosson, ajouta Zborowski.

— Non, fit Modrulleau en tirant Zboro vers la rue. Il ne faut pas qu'un tel personnage sache notre misère. Allons ailleurs. Puisque je veux bien faire ce *qu'ils* me demanderont, nous trouverons où nous voudrons.

Ils entrèrent chez le brave père Chéron qu'ils attendirent une demi-heure, puis chez Léonce Rosemberg, rue de La Baume, qui ne devait rentrer que dans l'après-midi, puis chez Bernheim qui leur demanda de revenir.

— Non, dit encore Modrulleau, n'importe où, mais tout de suite.

Ils arrivèrent devant chez Afthalien.

C'était un petit Roumain, qui, à son arrivée à Paris, avait vendu des bas de soie dans les cafés, et notamment à la *Rotonde*, aux modèles, aux curieuses, aux caissières. Il avait été d'abord surpris de ce qu'il y eût des peintres dans la vie, puis étonné de ce que la peinture se vendît. Il en acheta, y gagna quelques sous et lâcha ses bas. Au lieu de monter par les escaliers de service pour proposer sa bonneterie dans les offices, il prit par les beaux ascenseurs, dans les quartiers riches, et proposa de la peinture.

On lui acheta d'abord plutôt que de lui donner une aumône, puis par spéculation.

Afthalien avait mis sur ses cheveux graisseux un chapeau melon acheté au rabais, entortillé sur sa chemise sale une cravate en ficelle et dont la doublure pendait. Et, méprisant les peintres chez les personnes qui le recevaient, il disait négligemment :

— Ce n'est pas comme nous autres, gens du monde...

Il fallait entendre ce lourd homme graisseux parler du sentiment virgilien, du rythme d'une forêt, de la tendresse de la chair, des différences entre la sensualité de tel peintre et la sensibilité de tel autre, de l'esprit de la lumière, de la volupté de la couleur, et toutes les bribes du jargon des peintres saisies chez les uns et chez les autres.

Psychologue intuitif, il avait vite compris que si amateur marchait pour la moindre des toiles modernes, il était foutu, engrené, gangrené, vérolé. La peinture moderne, c'est comme la cocaïne, quand on a commencé à en prendre une pincée, pour y goûter, on ne peut plus s'arrêter. Tel amateur qui, naguère, trouvait Guillaumin trop avancé,

l'avait déjà relégué dans un coin et achetait les Russes les plus pourris, la toile de la veille ne tenant plus devant la suivante.

Et Afthalien savait si bien expliquer « la peinture moderne ».

— Le cubisme, monsieur, n'est pas une rigolade. C'est un mouvement logique qui vient à son heure et qu'on ne comprend pas plus qu'on n'a compris aucun mouvement dès qu'il était nouveau et, par conséquent, dès qu'il bouleversait les habitudes. Dans quelque pays que vous alliez, la jeunesse se voue au cubisme. Vous ne voulez pas admettre, n'est-ce pas, que dans le monde entier toute une génération se trompe... Après le romantisme et ses fracas est venu, en peinture comme en musique et en littérature, l'impressionnisme qui, au lieu de chercher l'effet dans le tonnerre, l'a cherché dans les plus subtiles nuances : Debussy, Mallarmé, Claude Monet. Mais l'impressionnisme a vite dégénéré en guimauve, et la génération qui a suivi a éprouvé jusqu'à la violence le besoin de réagir. Et à l'impressionnisme qui ne construisait plus, ils ont fait succéder une période de construction pure. Bien entendu, comme tous ceux qui réagissent contre quoi que ce soit, les « constructeurs » ont exagéré le mouvement. Du simple cube, ils sont allés vers la peinture géométrique, algébrique, logarithmique. Ah! il faut les entendre parler de section d'or, de projections orthogonales conjuguées, de la « suite de Fibonacci », de restitution spaciale, d'instinct géométral et de simplicité surtout. Ils veulent des tons francs, en réaction contre le virtuosisme, et même des tons pauvres, des sujets pauvres, en réaction contre le nouveau richissime.

— Mais pourquoi le peintre a-t-il collé des bouts de journaux, du bois, et même celui-ci du verre et de la brique sur sa toile ?

— Une des découvertes de l'impressionnisme avait été ceci : les objets n'ont pas une nuance propre, mais une infinité de nuances selon l'éclairage et surtout l'atmosphère. Les purs cubistes, ennemis de l'impressionnisme, ont justement collé du bois, du papier, toutes sortes de surfaces vraies sur leur œuvre, afin de démontrer que les impressionnistes avaient tort, et que la couleur exacte des objets s'accorde parfaitement avec les valeurs mises en peinture. Ça ne pourra pas durer, évidemment. Il va sortir de là une merveilleuse renaissance plastique : mais justement cette époque de transition, en art comme en politique, *la charnière*, restera la plus rare, car elle sera la plus courte, la plus curieuse, et elle aura plus tard une valeur inestimable. Ainsi cette toile signée du nom d'un peintre solide, qui s'est appliqué à démontrer cela et que je vous cède pour quelques centaines de francs, — ne parlons pas encore de prix, voulez-vous, — vaudra dans dix ans, dans cinq ans même, ach!...

Et il savait si bien intéresser aux peintres qu'il voulait vendre, en racontant dix histoires sur chacun, sans vergogne, ouvrant leur vie privée, leur misère, l'exagérant souvent :

— Ce Soutine, le peintre le plus vigoureux de notre époque, et qui ne s'en doute pas, le malheureux. Ne l'avez-vous jamais vu rôder devant la *Rotonde* où il n'ose même pas entrer ? Il arrive du fond de sa Russie, heureux de se trouver en France, un pays où il a le droit, lui, de s'asseoir sur un banc sans que les sergents de ville le battent. Je lui ai acheté un veston, un jour. Il voulait n'importe lequel. Un veston, pour lui qui n'avait jamais porté que la blouse! Mais pourquoi choisir ? Par exemple il n'a jamais osé porter un chapeau. Ça non, pas plus que vous ne voudriez vous habiller en tzar tous les jours. Regardez-moi cette toile. Savez-vous comment il peint ? Il s'en va à la



SOUTINE, *par Modigliani.*

campagne où il vit comme un misérable, dans une sorte d'étable à cochons. Il se lève à trois heures du matin, fait vingt kilomètres à pied et chargé, pour trouver un site qui lui plaise, et revient se coucher en oubliant de manger. Mais il décloue sa toile et l'ayant étendue sur celle de la veille, il s'endort à côté. Monsieur, je lui payais une mensualité depuis deux ans sans qu'il m'eut rien livré quand j'allai enfin le relancer : je trouvai trois cents toiles peintes, empilées les unes sur les autres dans sa chambre, dont il n'avait pas ouvert les fenêtres depuis ces deux ans afin que les toiles ne s'abîment pas. Tandis que j'allai lui chercher à manger, il y mit le feu, sous prétexte qu'elles ne lui plaisaient plus. J'en ai pourtant sauvé quelques-unes, après m'être férocement battu avec lui. Celles-ci, voyez-vous, ces viandes, car il faut vous dire, il peint surtout bien la viande, et quand il a faim. Vous ne l'avez pas vu avec ses mâchoires terribles. Eh bien, il achète un morceau de viande crue : il jeûne deux jours devant elle. Et il commence à la peindre. Regardez, n'y a-t-il pas tout son désir cannibalesque, dans ce rouge. Regardez, même dans les couverts, la table de bois blanc, dans tout ce qui sert à manger, tout ce qu'il n'a jamais eu, lui qui dévore dans le papier, sur ses genoux, en arrachant avec ses dents, et boit à la bouteille. Regardez comme sont peints avec concupiscence ce couteau, cette fourchette. Regardez, sur cette toile, cette viande, trop pourrie pour qu'il ait pu la manger après douze jours de travail. Rembrandt est-il arrivé à cela ? Je veux bien vous la laisser, mais je devrais la garder pour moi... Cher, deux mille francs ! Mais si ce n'était pas un Russe si plein de vermine que lorsqu'il vient chez moi je lui défends de passer un petit ruisseau que j'ai construit avec de la terre glaise, un Russe qui ne sait pas ce que c'est qu'un sou ou que mille francs, mais il

me vendrait lui-même une toile comme celle-là dix mille ou quinze mille francs...

Et comme il savait parler avec négligence, même des grands peintres dont il n'avait point de toiles :

— Picasso : ce petit farceur de génie.

Avec prudence, de ceux qu'il redoutait :

— Derain, monsieur, je ne veux plus même dire un mot. Derain, quand je vous montre ceci !...

Il avait à présent une boutique, mais — justice des paradoxes — il s'était pris lui-même à son boniment et entassait dans le petit appartement qu'il avait conservé aux Gobelins pour lui, sa femme et ses cinq gosses, des toiles dont il ne pouvait se défaire, par spéculation assurait-il à sa femme, mais à la vérité parce que telle qualité de couleur emplissait ses yeux d'aise, comme lorsqu'il était marchand de bas il gardait parfois pour lui, dans sa poche, un échantillon dont le beau toucher lui donnait du bien-être.



Bien entendu, il savait encore mieux acheter que vendre pouvant attendre le jour où tel peintre était aux abois, ou bien assurant à l'un ou à l'autre une petite mensualité contre toute sa production. Il cherchait les oiseaux rares, parfois se trompant lourdement, entretenant grassement celui-ci qu'il lâchait soudain, puis reprenait. Il sentait confusément, malgré ses dires, que la plupart des cubistes, surtout les siens, n'aboutiraient pas, et il attendait avec impatience celui qui ferait une peinture « un peu moins rébarbative » et

qu'il lancerait comme une bombe au milieu de tous ces imbéciles.

Et son cœur de vieux marchand bondit quand il vit entrer chez lui Modrulleau et Zborowski.

Le Polonais parla.

— Je connais, je connais! dit Afthalien, la peinture de Monsieur. Belle qualité, beau graphique. Mais, hélas, peinture qui ne se vendra que dans bien des années, ah! très cher, plus cher que toutes les autres. Mais, pour l'instant, j'ai mon loyer à payer, les mensualités auxquelles je me suis engagé.

— Non, fit Modrulleau, je ne vous ferai pas une peinture que vous ne vendrez pas. Je veux travailler, sans signer s'il le faut. Vous me donnerez ce que vous voudrez et pas d'avance, sinon une toile, un seul pinceau et seulement trois tubes : un noir, un ocre et du blanc. Et vous verrez, j'ai mon modèle : imaginez une de ces vierges qu'on voit à Sienne, de Simone Martini, de Sano di Pietro, ou plutôt d'Andrea Vanni, dans San Dominico, une de ces vierges à la chair pleine, faite de terre brûlée, mais aux traits si purs, si tracés, se continuant les uns dans les autres, comme si tout le corps n'était qu'une ligne qui se marie sans cesse avec elle-même... dans une logique et une force sans cesse croissant...

— Je veux bien essayer... Je vous donnerai dix francs chaque jour si la toile de chaque jour me plaît...

— Ça va...

— Mais voilà... Je ne suspecte pas une seconde votre honnêteté, mais votre fantaisie. Il faut être sérieux dans la vie. J'aimerais mieux que vous travailliez ici.

— Ici ?

— Venez voir.

Ils descendirent dans le sous-sol où le marchand prenait ses repas de midi. Il y avait des reliefs sur une petite

table, et qui étaient là depuis la veille. Aux murs, de vieilles hardes accrochées. Dans un coin, un balai, des plumeaux.

Le Polonais lui-même se révolta :

— Vous voulez le faire travailler ici ?

— J'aime autant, fit Modrulleau. Au moins je ne verrai pas cette sale rue. Le jour qui tombe du vasistas me suffit. Allez ! je commence tout de suite, dit le misérable en enlevant sa veste.

Anthalien lui apporta une toile de quinze, deux brosses et quelques tubes, et Zboro ne reçut même pas de réponse à son « Au revoir » dès que Modrulleau eut entre les mains ces matériaux qu'il manipula avec une joie enthousiaste, lui qui, le matin, pour peindre la nouvelle figure qu'il aimait, n'avait eu que des braises et de la brique pilée.

La peinture sortait, grasse, des tubes, et il avait envie de l'écraser sur la belle toile sans même dessiner au fusain. Mais il se rappela les maîtres de Sienne qu'il avait évoqués tout à l'heure. Et il rêva. Dans cette immonde cave, une tache de soleil avivant un bout de mur, il fit naître la vieille cité d'Ombrie à la terre d'or brûlée, à l'air volcanique, à la lumière atteignant un paroxysme d'énergie : toute la ville rouge, rouge s'élevant rouge, rouge, en toits, en petites tours carrées rouges, en créneaux rouges, rouge jusqu'à la grande cathédrale, blanche, blanche, s'étendant comme un large manteau blanc sur une blessure rouge, dans un ciel qui était un aveuglement et où, toute en éblouissement, se dessinait, s'auréolait, s'éclaboussait de scintillement la rude figure d'une

vierge qu'il voyait là et devant laquelle il tendait ses pinceaux, ses bras, son cœur battant d'enthousiasme.

— Allons, bon, voilà déjà que tu flemmes.

Afthalien posait une bouteille débouchée et un verre sur le coin de la table, et remontait dans sa boutique.

Modrulleau s'approcha, avec crainte. C'était de la fine, de la très bonne fine, trois étoiles. Et c'était, cette bouteille, la première trahison d'un ami.

Modru, la prit, jongla un instant avec elle, hésita, puis tout à coup, d'un geste furieux, la fracassa contre le mur.

Et il rit, il hurla, il sauta, dansa, heureux comme d'une grande victoire.



Andrea di Vanni

V

Afthalien lui retint, en trois jours, le prix de la bouteille. Mais il prenait toutes les toiles de Modru, qui, inlassablement, répétait la figure de Haricot-Rouge, avec ses nattes, ses yeux droits, et cette chair qu'il faisait de plus en plus enluminée, brillante, vivante.

Zboro venait le chercher, le soir, touchait les dix francs des pattes d'Afthalien et ramenait Modru à la maison où l'attendait la petite.

Alors, après un repas de bêtes, vite avalé, et de l'eau pour boisson, Modru sortait avec Haricot-Rouge, quand il n'avait pas dîné seul avec elle, chez Rosalie, dans la petite cantine de la rue Campagne-Première, où chacun avait peint à même le mur, l'un un tigre, l'autre une fleur, une femme isocaédrique ou un chemin de fer humain. Ils s'étaient assis entre un modèle et le médecin pauvre qui dépensait tout son faible gain pour son laboratoire installé dans sa cuisine, et mangeait chez cette Italienne, comme eux, quelques sous de pâtes et une tarte à la confiture.

Puis ils descendaient le paisible boulevard et entraient dans les profonds jardins de la belle avenue de l'Obser-

vatoire. Ils marchaient en regardant le sombre ciel de juin scintillant entre les dômes des lourds marronniers, ou le tapis vert d'où s'élancent de sveltes colonnes de marbre, du palais Médicis au monument Carpeaux, derrière lequel montent comme des dômes d'Italie les coupoles de l'Observatoire, grises et nettes dans le bleu du ciel nocturne.

— C'est beau la France, disait Modrulleau, parce qu'il y a la mesure. Mais je trouve tout beau, depuis que tu es avec moi. Ce bec de gaz est beau, ce caillou est beau. Qu'est-ce que la beauté ? Houtro a raison. Qui donc a préjugé que telle chose est belle et celle-ci laide. Si l'on nous avait éduqués, dès notre enfance, à aimer telle chose dite laide aujourd'hui, nous la jugerions belle, comme nous ne pourrions sentir le parfum des roses si notre éducation nous en avait détourné au profit d'autres senteurs. Eh bien, il faut renverser tous ces préjugés.

— Oui. Il faut apprendre à aimer, et à faire aimer ce que jusqu'ici nous croyions laid. Tu as peint cette casserole de cuivre, ce matin, avant de partir, avec un tel amour!...

Mais Modrulleau doutait de ce qu'il disait même :

— Gloses. C'est la richesse de sa couleur, que j'ai peinte avec amour, et non la pauvreté de l'objet. Vois-tu, un mot de ce journaliste me hante quand je veux me persuader que la pauvreté est la grande, la pure source de l'art : « raisonnement de fin de mois... »

Ils revenaient presque toujours par une de ces charmantes petites rues qui se jettent dans le boulevard, et où ils entrevoyaient, au fond de beaux jardins, des ateliers illuminés, où brillaient des cuivres enguirlandés de feuillages, des cadres d'or. Ils regardaient sans rien dire, sans même oser rêver à cet espoir trop loin d'eux. Ils retombaient à la *Rotonde*, où ils entraient malgré eux, parce que la terrasse était lumineuse et pleine de gens.

C'était la belle époque. Les Américains et les Américaines, les Anglais et les Suédois y pullulaient, heureux de cette vie en liberté, les hommes sans faux-cols et les



femmes sans chapeaux. Ces terrasses sont inconnues dans leurs pays, et cette liberté morale, et ce vice des vices : voisiner avec des Indiens ou des Arabes. C'était, à la vérité, un tohu-bohu sans autre lien que la banquette et les garçons

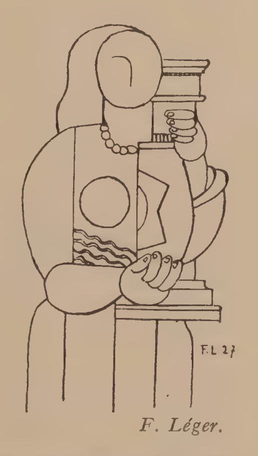
qui servaient : ici des Walkyries blondes, bras nus, en robes colorées comme des sucres d'orge, à côté de cette Jeanne d'Arc aux cheveux courts et de cette Anglaise en chandail sale, aux bas à carreaux saumon. Cette Américaine, chaque jour de la semaine, portait un autre châle espagnol et des boucles d'oreille qui, puisées au hasard de ses coffres, ne s'appariaient jamais. De petites Juives russes à l'air grave ou malin. Deux Japonais qui, par dessus les épaules d'une femme commune, se disséquaient du regard, mais n'en viendraient pas aux mains, parce qu'en pays étranger. Le coin des modèles, que l'un avait arrangée, maquillée, comme un Manet, cheveux à la chien et les yeux de chatte, tandis que l'autre avait fait de la sienne une énorme poupée chinoise ou une chahuteuse, Valty 1889. Mais entre elles, elles parlaient de leurs gosses et de leurs couturières commes les filles de tous les mondes.



Des originaux passaient : le grand Sauveur qui marche pieds nus et porte un monocle sans verre; celui qui vient de Châtillon en pyjama à jours; l'homme vêtu en rideaux de cuisine, car une fois le carnaval commencé, il n'y avait plus de raison de s'arrêter; c'était comme lorsque l'amateur s'était engrené. On ne comptait plus là les chemises à fleurs peintes, les bonnets Rembrandt, les gilets de papier. Cela les amusait, chacun était connu là, avec toutes ses aventures et tous ses talents.

Mais on se mêlait peu. Ces excentriques restaient entre eux; entre eux les Russes; entre eux les modèles, entre eux les cubistes d'occasion; entre eux les vrais artistes, Modrulleau, Léger, Metzinger, Lagar, Léopold Lévy, Chériane, Wassileff, Ortiz et ses amis, noirs Espagnols, dont trois seulement essayaient de retrouver les secrets de Greco.

On allait les uns chez les autres, par groupes : dans l'atelier de Brancusi, le sculpteur qui ramenait tous les volumes à la forme primitive de l'œuf, et qui, inconsciemment, en était arrivé à ne plus faire que d'admirables ovoïdes; chez Castro, le peintre des guitares, qui aux murs de son atelier avait attaché plus de cent instruments et sur une seule toile en confondait plus de vingt, présentés sur toutes les surfaces, dans tous les raccourcis, selon diverses perspectives, car le peintre ne doit pas se contenter de représenter un objet tel qu'il apparaît, mais tel qu'on le sait exister sur toutes ses faces : guitare, cube ou figure; chez Zadkine, dont les vierges de bois qui semblaient grossièrement taillées cherchaient une grâce nouvelle, autre que celles des ballerines aux bras arrondis en anses de paniers, aux doigts « élégamment disposés », comme Léger tentait d'assimiler l'apparence humaine à celle des machines, en ce siècle tout mécanique, et, en vingt ans d'efforts, était parvenu à modeler les êtres et les choses dans le pur ton local et dans le gros volume sans aucune concession, dépassant les « arrangements de goût » et ce



F. Léger.

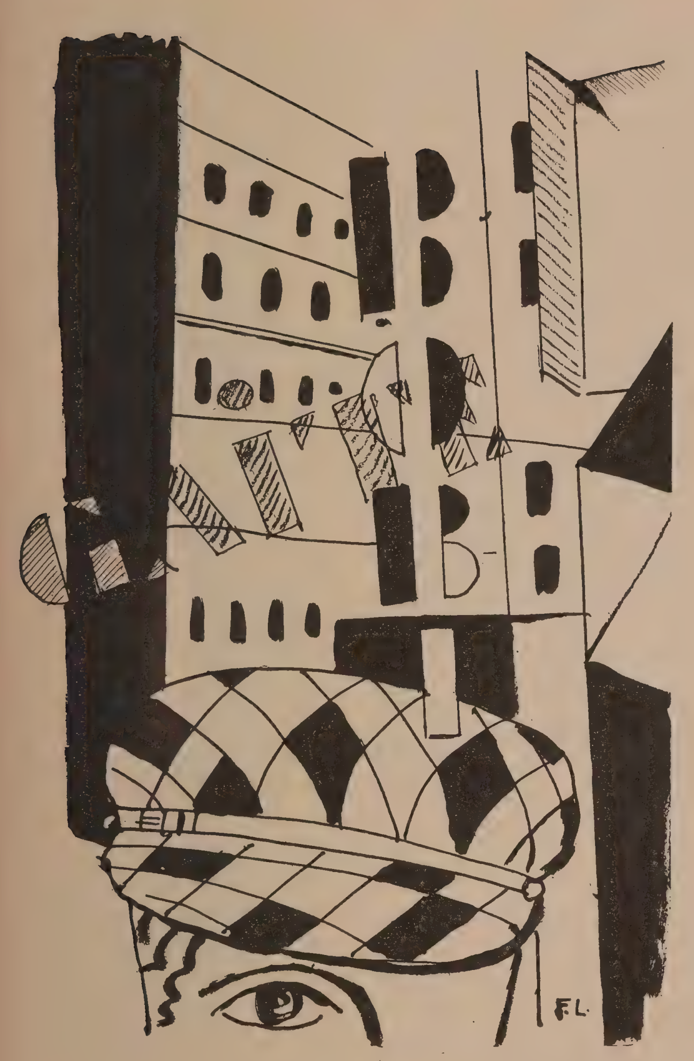
qu'il appelait le « style connu ». Son atelier était encombré de moteurs, de pièces de métal qu'il soignait comme des ivoires. Et ce peintre semblait rude et exact comme Carpaccio dans cette renaissance d'aujourd'hui, qui, pour lui, était encore décadence.

Parfois on allait au spectacle. Non, pas au théâtre. En quoi les fades et conventionnelles petites histoires d'amour de ces messieurs du boulevard, clamées par quelques idiots prétentieux comme des cravates, dans des décors datant d'une autre ère, auraient-elles pu remuer ces êtres solides comme des blocs, préparant le siècle qui vient, largement.

Mais on se risquait dans un des cinés de la rue de la Gaîté, parce que le ciné apporte une cadence plus vive, donc multiplie la vie, oh! pas par les stupides histoires qu'il présente, non. Il est bizarre que cette invention moderne serve à reprendre toutes les fadaises que le théâtre lui-même a mis un demi-siècle à éliminer : la sentimentalité bébête, la poésie moyennageuse, etc..., etc... Mais soudain apparaissaient sur l'écran des blancs, comme aucun tableau jamais n'en avait laissé soupçonner : la projection *montrait* des êtres, des choses ou des parties qu'on n'avait jamais vu que *passer*.

— Avez-vous pigé ce pied sous la table, s'écriait Léger. C'est la première fois que l'on *voit* ainsi un pied. Le voici de nouveau : quelle importance, quelle forme, et surtout quelle déformation. Mais un peintre présenterait un pied dessiné ainsi, on le traiterait de fou! Et ce n'est pas la projection qui l'a ainsi déformé : non, l'objectif le donne tel qu'il l'a vu. Notre œil voit trop à travers les dessins conventionnels. Ah! un être qui peindrait sans avoir jamais vu aucun dessin de sa vie, hein! Nous en apprendrait-il des choses ?...

Haricot-Rouge écoutait avidement. Modru écoutait



Fernand Léger.

avec indolence. Parfois, il se tournait vers la petite, la regardait au fond des yeux. Elle serrait un peu plus son bras. Et ils rentraient chez Zboro, à travers les rues, avec leur groupe, Léger en chandail et chapeau melon, Zboro sa femme au bras ; Houtro s'arrêtant chez deux ou trois marchands de vins et buvant un, deux, trois verres à la file.

Haricot-Rouge passait devant l'épicerie fermée, et racontait sa rue de la Gaîté à Modrù :

— Cette rue est, au matin, la plus passagère de Paris : tout Montrouge, tout Vanves, tout Malakoff qui se déversent dans l'avenue du Maine sont inévitablement conduits dans cette voie, car l'avenue, barrée par le cimetière, n'a que ce débouchoir sur l'éventail qui, au bout de la rue, mène dans Paris. Aussi quelle fête, de six heures à huit heures du matin! Le soleil lui-même prend la rue en enfilade, des arbres de l'avenue du Maine aux arbres du boulevard Edgar-Quinet, et c'est une procession comme aucun faubourg n'en voit. Le soir, ce n'est pas la même chose, les gens s'en reviennent plus lentement, mais les marchands de crêpes frites, les troquets, les bars donnent encore là un air de kermesse. Regarde, presque toutes les fenêtres de cette rue de la Joie sont encore en arcade, comme en Italie. Et aucune rue de Paris, n'a de si jolis titres d'enseigne : rien que ces trois bars : *A la Belle Polonaise, Aux Iles Marquises, Café Javanais*... Quant à la nuit, ce que tu vois n'est rien. Il aurait fallu venir, quand j'étais petite, avant les cinés. Alors, il y avait trois bals, et Gangloff, avec son orgue colossal, et les cafés-concerts : Bobino, qui, dans ce temps-là avait presque sa parade sur la rue et le concert dans ses jardins, et Jamin, la Gaîté-Montparnasse où descendait tout le Paris littéraire et peintre. Lautrec y venait souvent et c'est cette scène-là que Seurat a prise pour sa fameuse toile. Tu sais, il y a

un grand café, derrière, et qui donne sur l'avenue du Maine. Dans ce café, il y a des panneaux représentant les grands chanteurs d'aujourd'hui ? J'ai entendu dire que sous ces toiles marouflées il en est d'autres, de Lautrec, Seurat et Chéret. Et les patrons du café, en 1900, les ont fait recouvrir pour l'Exposition, en dépit des protestations de Goncourt et de quelques autres. Ah! je me rappelle une belle histoire : Jean Lorrain venait là très souvent, avec Liane de Pougy, dans une victoria à deux chevaux, et un laquais sur le siège. Elle était toujours en blanc, avec des robes bouffantes et de ces chapeaux à grandes ailes comme on en portait à cette époque. On les attendait toutes les semaines : ils prenaient l'avant-scène de droite. Lui, était plus maquillé qu'elle, un gros toupet de cheveux auburn trimballant sur ses gros yeux encapotés dans leurs paupières plombées. Et on les sifflait, on les sifflait! Lui, il adorait ça. Et il saluait, comme Carnot, racontait mon père. Mais un soir, ils eurent l'idée de jeter des sous dans la salle et d'offrir un saladier de vin chaud aux *Mille-Colonnes*... Alors... Cela t'ennuie ce que je te raconte ?



Modigliani.

— Non. J'écoute ta voix.

— Regarde cette petite boutique de bonneterie. Regarde dedans ces quatre personnes accroupies sous un seul bec de gaz baissé au dernier cran : le vieux a plus de quatre-vingts ans ; il a fait les campagnes d'Italie : eh bien, ces gens ne sortent jamais, jamais, de leur boutique ; depuis plus de cinquante ans, ils n'ont pas traversé la rue. Et quand un jour ma sœur leur a proposé de venir avec elle au concert, ils ont poussé des cris en la traitant de folle. Vois, les étiquettes sont écrites à la main. Comme le vieux ne sait pas compter, sais-tu comment il fait, pour s'y reconnaître ? Il met dans les poches des tabliers, ou dans les bas à vendre, autant de cailloux qu'ils ont coûté, compte sur ses doigts et en réclame un peu plus à l'acheteuse.

— Tu es heureuse ?

Elle le regardait. Une larme arrivait à sa paupière. Alors il fronçait le sourcil et ils riaient tous les deux, et couraient pour rattraper le groupe de leurs amis.

Et, après un dernier tour à la *Rotonde*, encore pleine de gens dans la fumée, piano en haut, piano en bas, les Américains chantant, les Polonais dormant sur leurs jeux d'échecs, les filles passant entre les tables en picorant des cacahuétes, après une dizaine de poignées de mains, ils rentraient chez Zborowski, où, tandis que Modru peignait chez Afthalien, Haricot-Rouge avait tout mis en ordre parfait, de la cuisine aux litières. On n'avait pas encore de draps, pas même de serviettes, et le matin on secouait ses mains au soleil pour les faire sécher. Mais il y avait des couverts de métal et une théière.

Modru et Haricot-Rouge dormaient chaque nuit l'un à côté de l'autre, sans qu'une seule fois eût passé le moindre désir sexuel dans leur esprit ou dans leur ventre.

VI

Juin passa ainsi. Zborowski s'était employé dans une agence, où il copiait des adresses, trois francs les cinq cents dans sa journée.

Modrulleau était furieux :

— Laisse ça. Ce n'est pas un travail pour un poète...

Zborowski était poète. Il faisait partie du groupe du Quarante et unième degré, né à l'Académie de Tiflis, et qui, à travers toute la Russie et l'Europe, avait une ramification en France.

C'était une école de poésie, toute constructive et qui comptait, comme le cubisme en peinture, ses extrémistes et quels!

Kroutchenick, le plus important des poètes russes contemporains, avait inventé la poésie zaoumienne, c'est-à-dire de l'esprit pur : une poésie qui ne doit point avoir de sens et ne chanter que pour chanter : on l'appelait aussi la poésie des sons.

Kliebnikoff avait composé le *Traité de la Suprême Inconvenance*, imprimé à Moscou par ordre du gouvernement des Soviets et qui sapait la « morale bourgeoise ». Les cinq premiers chants de ce traité étaient rétrospectifs

et bâtis sur ce thème : « Toute la Russie n'était jusqu'aujourd'hui construite qu'avec de la fiente ».

Sovour avait, au contraire, écrit et publié une ironique *Bourgeoise poétique*, selon le goût artistique des « bas concierges ».

Zborowski, lui, était leur rossignol. Tout en combattant la vieille poésie de la vieille Russie, chacun de ses poèmes l'évoquait comme un regret. Il démolissait les villes, mais comme un orfèvre démonte une couronne, en en faisant tourner longuement et chatoyer chaque pierre, apparue plus dorée dans la plus lointaine neige. Mais tous, vite, se reprenaient, au fond de ce café, et maudissaient une fois de plus les siècles passés durant lesquels des centaines de millions d'hommes en Russie et dans le monde entier avaient froid et faim pour la jouissance d'une infime minorité, comme aujourd'hui encore, ils étaient contraints, ces poètes, pour leur pain et la loque qui les recouvrait, l'un de nettoyer les lampes à huile du chemin de fer, sous les tunnels, l'autre de porter un ridicule panneau de publicité, sur les boulevards; le plus heureux, de broyer des mélanges chimiques, et Zboro de copier des adresses à la lueur d'une ampoule électrique, tandis que l'été chantait au dehors.

— Je ne veux plus que tu fasses cela! disait Modru, coléreux : je gagne assez pour vous faire vivre tous, et en travaillant, moi, de mon métier. Nous mangeons bien, pour cinq francs, à quatre, et, avec les autres cent sous, nous pouvons encore acheter des matériaux ou payer notre café, à la *Rotonde*.

— Mais, Modru, reprenait doucement Zborowski, il faudra tout de même payer un jour le loyer, ou bien l'on nous chassera. Je puis, si tu préfères, aller vendre de tes toiles...

— Non. Je me suis engagé avec Afthalien.

— Mais sais-tu qu'il t'exploite!

— Je ne suis qu'un ouvrier. Il me paie comme un ouvrier. Le reste, le rêve, je me le paie à moi-même.

Cependant, depuis quelques jours, Afhtalien lui donnait de plus grandes toiles à peindre. Il lui avait même dit :

— Tu sais, tu fais toujours la même chose, et j'ai déjà pas mal de toiles. A présent, je ne veux plus que des chefs-d'œuvre...

Des chefs-d'œuvre... Il se rappelait sa visite, à l'une des noires heures de doutes, à Derain, qui était leur aîné à tous. Secrètement Modru était hérétique et haïssait la religion du cube. Derain, lui, pourtant estimé par toute la jeune école, était passé à côté du mouvement. Il composait des tableaux qui, sans être jamais des copies, s'inspiraient directement des grandes œuvres du passé, mais qu'il traduisait avec sa brutale et claire sensibilité de moderne.

Modru, après bien des hésitations, était monté jusqu'à son atelier de la rue Bonaparte, juste en face la belle cour de l'Ecole. Dans un coin, presque dans l'ombre, posait une femme brune à qui ne manquait qu'un brin de myrte ou de laurier pâle dans sa chevelure noire, pour être la plus pure des figures de Corot.

Derain peignait, son large torse, son puissant cou entortillés dans un chandail de laine gris. Et sur sa tête était posé, jeté, un vieux béret de matelot.

Aux interrogations timides de Modru, Derain, d'abord, ne répondit rien. Puis, désignant de son doigt l'inscription qui courait sur le ruban du béret, il grommela :

— Défense de parler au pilote.

Modru s'était redressé, et après un coup d'œil sur les toiles disposées en ordre sur des chaises, autour de l'atelier il s'était vengé en jetant au peintre :

— Fabricant de chefs-d'œuvre!

Afthalien voulait donc faire de lui aussi, Modru, cinq ans après ce souvenir, un fabricant de chefs-d'œuvre!



André Derain, *par Picasso.*

Il en aurait.

Modru retroussa ses manches, tendit son poing en avant et, sur la grande toile, se prit à dessiner en premier plan, comme au ciné, ce poing fermé qui bientôt devint étrange-

ment vivant au milieu du panneau où il semblait, non pas une pièce anatomique, comme lorsqu'on copie un modèle de profession, mais irradiant de la force, de l'énergie. Et, le lendemain, il copia ainsi son bras, puis sa jambe, puis son genou, son pied, toutes les admirables pièces de cette semaine que se disputent aujourd'hui les marchands et qui mirent Afthalien dans une telle colère :

— Cochon! de la peinture à huit francs le tube et que tu ne prends même plus la peine de mettre sur ta brosse puisque ce n'est pas toi qui la paye : regarde, quelles épaisseurs! Quand tu seras Segonzac et que tu auras des rentes, tu te permettras de faire de la richesse de matière, de faire couler la graisse du tube à même sur la toile comme de la lave, qu'ils disent! Pour l'instant...

Modru avait frappé Afthalien à la figure. Le marchand avait riposté. Ils s'étaient battus dans le sous-sol, sous la table qui se renversa, et jusqu'à ce que Modru, élevant le corps gigotant d'Afthalien, l'eût remonté par le petit escalier en spirale et jeté pantelant dans sa boutique.

Le marchand n'avait rien dit. Mais une haine sourde l'envahissait. Il retint à Modru un vieux vase cassé et ne lui paya pas sa dernière toile, un pouce immense écrasant un tube, le pouce peint, et le tube collé à même sur la toile, et ne resplendissant pas plus que la couleur.



Soutine, *par lui-m ême.*

VII

Ce soir-là, Modrulleau rentra sans argent ; chez Zboro, personne n'en avait : achat d'une casserole et de potions. On réunit en tout de quoi prendre un café crème à la *Rotonde*.

On y était installés depuis peu de temps, avec Léger, Houtrot, et quelques autres, quand Kisling s'amena, les mains dans les poches, et :

— Debout tout le monde, je vous emmène.

— Où ?

— Une surprise...

— Non, dit Modrulleau.

Il connaissait ces histoires. Une nuit, telle marquise blonde raccolait tous les modèles du lieu, et même les autres, et les entraînait dans son hôtel de l'Avenue pour les y soûler jusqu'au matin. Ou bien on se rendait chez quelque misérable, derrière Vaugirard, chacun avec son litron, et l'on discutait à perte de voix jusqu'au matin, à la lueur d'une bougie. Ou, pire, chez un de ces poètes anglais de la rue Jacob, le col ceint d'une triple cravate verte, héros de Wilde à bon marché ou caricature de Beardsley, fantôme dans une maison fantôme, atelier à

véranda, encore éclairé au gaz, tulipes ou papillons de tulle beige ou gris, époque Whistler à l'usage de commis débauchés.

Mais Kisling insista, et sans doute avait-il prévenu Haricot-Rouge qui, les yeux radieux, suppliait Modrulleau de tout son regard. Il céda.

Ils s'entassèrent dans un taxi appelé par Kisling, et qui les emmena à travers Paris jusqu'à l'avenue de Messine, devant le parc Monceau.

— Est-ce assez Napoléon III, ce quartier ? Un petit tour en arrière, ce n'est pas si désagréable.

L'hôtel particulier où les faisait entrer Kisling était tout en pierre blanche, avec de très larges escaliers se rejoignant à l'entresol, où les attendaient trois laquais en livrée, qui, imperturbablement, prirent la casquette de Kis' et les chapeaux graisseux des autres.

Une enfilade de hautes pièces éclairées rouge ou bleu ou ocre les conduisit jusqu'à une immense salle plus sombre encore, les lumières étant disposées par terre, sur un tapis noir, dans des cubes de papier de toutes les couleurs. Au fond de cet oblong sépulcre vacillaient les frêles flammes d'or de cierges ou de flambeaux. Une vague d'encens à faire pâmer les mystiques ou éternuer les impies les enveloppa dès le seuil. Les yeux alors commencèrent à distinguer, comme dans des limbes colorées, d'imprécises draperies amollissant les murs, et, sur une estrade, des fauteuils, des divans, des chaises. Non, ce n'était pas une chapelle maçonnique, ni même un studio pour films américains, puisque, sur les divans étaient étendues des formes, entre lesquelles brillaient des lueurs de cigarettes, des jais, des bijoux.

Une des formes s'avançait comme une vapeur, prenait corps sous l'espèce d'une femme nue dans une mousseline amarante, et à qui, gravement, Kisling, présenta ses amis :

— Ma chère Isadora, voici Modrulleau...

— Monsieur, comme vous me faites plaisir en m'honorant de votre visite; j'ai depuis ce matin une toile de vous.

Elle lui désigna une des figures de Haricot-Rouge, qu'il avait peintes dans le sous-sol d'Afthalien et qui était encadrée dans une lourde orfèvrerie. Modru présenta Haricot-Rouge :

— Voici ma toile vivante.

Si la danseuse avait souri largement au peintre, bien qu'il fût débraillé, sans gilet, ni col, ni cravate, la femme ne put que s'efforcer, visiblement, de saluer la petite à la figure rougeaude et habillée comme une campagnarde. Elle entraîna le groupe vers les divans où étaient étendus pêle-mêle des journalistes, des directeurs de théâtre, des acteurs, des critiques tous en smoking et en chemises impeccables et qui les regardèrent sans se déranger. Modrulleau mit les mains dans ses poches. Ses camarades en firent autant. Ils arrivèrent devant le groupe des femmes, toutes décolletées, et d'en haut, où s'avantageaient des bustes blanchis au fard, et d'en bas, où les fines chevilles dans des bas de toutes les couleurs se prolongeaient presque imperceptiblement dans de plus fins souliers semés d'argent ou d'or, ou de fines pierres. L'une d'elles, et qui était assise dans une sorte de cathèdre, les regarda du haut de son face-à-main. Elle avait sur le front une émeraude, sur la tête une immense plume d'autruche; son nez était pointu, ses yeux provocants, et tout son petit corps trapu, entortillé d'étoffes précieuses mais hurlantes, semblait être le piédestal de son râtelier.

— Curieux! dit cette personne en examinant les peintres un à un.

— C'est la Cavalla, de la Comédie, crut devoir l'excuser Isadora.

Modru allait lancer quelque terrible regard à cette superbe imbécile, quand son hôte, le prenant par la main :

— Madame la princesse de Laurence.

C'était une longue personne dont les cheveux, de trois blonds différents tordus ensemble, évoquaient une belle flamme de lumière sur son front dégagé. Ses yeux étaient clairs, son nez fin et très dessiné, sa bouche petite quoique gourmande. Tout son corps était étonnamment souple, et son bras lui-même, nu et bien plein hors du fourreau très simple de sa robe, sembla onduler lorsqu'il se tendit vers Modrulleau.



Modigliani.

— Monsieur, dit-elle, je suis très fière de serrer la main qui a peint le seul tableau que j'aie vu d'elle, et de qui j'en verrai encore, je l'espère.

Sa voix modulait, comme ondulait son corps. Et la main qu'elle laissa tout naturellement dans la main de Modru, tandis qu'elle parlait, l'émut comme il le fut lorsque, enfant, pour la première fois, il emprisonna un oiseau dans sa paume. Et lorsqu'elle la retira, il eut une étrange impression de vide.

Elle avait parlé, non de haut, comme la fille de comédie; elle l'avait regardé, non avec ce sentiment de familiarité exagéré dont les bonnes âmes s'honorent en parlant à des êtres malheureux : non, pas une seconde le regard de cette femme ne s'était abaissé sur ses vêtements, mais, au contraire, n'avait point quitté ses yeux. Et elle avait gardé toute sa fierté d'accent, consciemment, sachant qu'elle n'avait point besoin de descendre pour que l'artiste fût son égal, au contraire.

Les autres avaient retrouvé, dans un coin, des copains de la *Rotonde*, entassés sur un énorme divan. L'obscurité se fit, complète. Modru se tint debout. Il s'était promis de bien regarder les mouvements de cette danseuse qui, sans doute, aimait son art comme les peintres la peinture, puisqu'elle avait dit : « La danse est le plus noble des arts, puisqu'elle les contient tous. Et tout ce qui est noble est de la danse : un beau poème, c'est de la danse ; une fleur qui pousse, c'est de la danse; les chevaux de la frise du Parthénon, c'est de la danse... »

Deux projections rouges se centralisèrent sur un point du tapis noir où surgit tout à coup une forme, une forme indistincte faisant flotter des voiles gris dans le poudroiement de la lumière rutilante. De temps à autre, dans cette fumée apparaissait, comme de feu, l'éclat d'un sourire ou la grâce d'une main. Puis, avec un charmant accent, cette nuée lumineuse parla, expliqua des théories, comme certains peintres avant de peindre. Puis, elle présenta trois petites filles qui, en dépit de leur âme grecque et de leurs splendides corps helvètes, allaient représenter de fluides créatures botticelliennes. Tout à l'heure, elles s'avanceront comme les Trois-Grâces du « Printemps », les bras enlacés et les voiles mêlés.

— Et la musique de leurs formes fera oublier même celle de Shumann...

Et Isadora désignait le long piano, noir sous ses trois cierges, et devant lequel était assis un virtuose esthète.

— Vous allez voir danser des petites filles. Elles ont des jambes et des bras, mais elles dansent seulement avec ceci :

La tête inclinée sur son épaule droite, la danseuse souleva un coin de son voile gauche. Un peu de chair apparut qui palpitait, désignée chastement du même doigt que le Baptiste du Vinci montre la Croix :

— Mon cœur déjà danse...

Et de l'ombre surgirent les quatre juvéniles élèves. L'une avait la tête petite, les épaules étroites et le bassin épanoui comme un vase généreux. L'autre, des yeux graves sous des sourcils sauvages, et l'on ne voyait d'elle que cela. La troisième était vapeur, suavité, charme, et même lorsqu'elle approchait, on ne pouvait distinguer ses lignes.

Sur les épaules de la dernière et jusqu'à ses reins presquement cambrés, le modelé du dos, où courait une mince toison, rejetait brutalement la lumière qui tentait de la caresser. Et quand même son pied était atteint par le ruissellement de la projection, celle-ci rejaillissait comme le cristal d'une chute d'eau sur un roc pur.

Mais, dès les premiers gestes, elles se fondirent l'une dans l'autre. Et chaque pas devint celui que les yeux attendaient; chaque pose, celle que l'esthétisme habituel, éduqué par mille semblables visions, imaginait. Et sur leur large estrade, les spectateurs, pour apprécier, ne trouvaient que les mots, eux aussi, attendus : « Idéal, sublime, divin ».

— Cela n'apporte rien, grommela Houtro. C'est du flou, de la photo pour anglaises malades, du pré-raphaélitisme. Ah! je comprends pourquoi cette bande d'imbéciles sifflait la danseuse du *Sacre du Printemps*, aux Ballets

russes : mais parce qu'elle apportait des rythmes et des gestes, et une esthétique auxquels leurs yeux d'ânes n'étaient point habitués... Regardez, ces sujets de pendule en guimauve, ce flou artistique pour photographes... Et elle met des cubes dans son antichambre pour nous com-



promettre!... Vite Picasso et ses tons plats, vite Léger et ses volumes à couleurs franches pour nettoyer tout cela. Vite Zadkine pour nous apprendre des grâces nouvelles...

Cependant que la vieille demoiselle de comédie secouait son panache et décrétait :

— J'ai l'âme toute bouleversée : c'est « artistique » au possible...




J. Gallibert

Modru, dans son coin, regardait, écoutait.

Mais sans cesse le beau corps fin et souple de la princesse de tout à l'heure ondulait devant lui et se substituait aux danseuses. Il mit sa tête dans ses mains. Quand sa paume toucha son front, il sentit sa peau dure, lui à qui toutes les femmes avaient dit que sa peau était si douce. La musique de danse était grossière auprès de la jolie modulation de cette voix qu'il avait si peu de temps, mais si profondément entendue. Et les yeux si nets, fiers, admiratifs sans mensonge étaient devant ses yeux à lui, qu'il les fermât ou qu'il regardât la danse. Et les lignes souples, ah! les voilà les lignes que Siméon Martini avait peintes sur les murs d'or brûlé de Sienne. Et il ramenait à une discussion intérieure sur la peinture toutes ses sensations :

— Léger a raison aujourd'hui. Mais demain sa peinture à lui sera peut-être aussi désuète que l'esthétique impressionniste d'Isadora. Les prophètes se sont toujours trompés. Et entre Léger et Isadora, n'y a-t-il pas la vie de maintenant dans laquelle il faut mordre à pleines dents, comme dans les fruits d'un arbre merveilleux où l'on vivrait; à chacun son los : l'un aimerait la branche, la terre, l'autre le fruit sucré, coloré, parfumé, la fleur, la richesse de l'été...

Elle passait, et il la regardait comme si elle n'eût pas posé ses légers pieds sur le tapis. Elle les posait si peu...

— Eh! Modru...

La séance était terminée. On entrait dans une vaste salle où sur quatre basses tables de marbre noir, s'élevaient des tours de fruits, de friandises, de viandes, chacune haute comme plusieurs hommes. Huit nègres portaient des torchères, malgré les immenses cubes de cristal se balaçant au plancher.

Isadora, assise sur un lit à la romaine, versait du champagne, d'une immense amphore de jade, à tous ceux

qui tendaient leurs coupes. Elle avait dénoué ses cheveux, dégrafé ses voiles et demandait à tous de l'imiter :

— Il est aussi indécent d'être habillé, lorsque la compagnie est nue que d'être à jeun si tout le monde est ivre, n'est-ce pas lord Jarrout ?...

L'individu — un pantalon trop court, un smoking trop large, et d'étoffes différentes — avait couronné sa tête de fleurs, et tenait une coupe dans chaque main. Il avait distribué des bouteilles aux types de la *Rotonde* qu'il avait pu entraîner.

— Modrulleau, Modrulleau... une coupe ? Avec les artistes ! offrit la danseuse.

— Merci, madame, si ceux-là sont des artistes, permettez-nous de ne nous considérer, nous, que tels des ouvriers, et de marquer une différence. Adieu...

Mais déjà elle avait tourné la tête vers un diplomate ou un acteur qui lui tendait un jambon décoré de petites huîtres confites dans du foie gras.

Modrulleau entraîna les siens tandis qu'un jazz-band éclatait.

— T'as eu raison, Modru, dit Kisling quand ils furent dehors. Mais, vois-tu, ce sont les voyous que les journalistes prennent pour des cubistes qui vont souper de chaudes viandes. Ça ne fait rien, on est contents. Et j'ai huit francs, car j'ai reçu vingt-cinq mille roubles de Pologne ; je paie un vin blanc, une tête de cochon et des sardines chez le premier bistro du coin : entre nous ! Sans danseuse ni princesse...

Modru prit Haricot-Rouge par le bras et le serra fortement sous le sien.



Modigliani.

VIII

Il dormit tout d'un somme. Mais il ne se décidait point à poser son fusain sur la toile, le lendemain, chez Afthalien.

Deux figures s'opposaient sans cesse dans son esprit, bien qu'il raisonnât.

Cette femme, dont la forme souple se promenait dans son cerveau, dont il sentait encore dans sa main le tiède contact, dont il respirait ce matin le parfum qu'il n'avait pas même soupçonné, quand elle était près de lui : cette femme, il savait bien qu'une seconde après son compliment de dame bien élevée, mieux, intelligente, elle n'avait plus songé à lui.

Des histoires de l'Histoire, les grandes dames qui s'amourachent des peintres.

Elles préféraient, et elles avaient bien raison, pour l'acte animal, des animaux sans crasse et qu'elles pussent sortir comme des chiens bien habillés.

Mais était-il question de cela.

Où l'esprit de Modrulleau s'en allait-il. Au fond de son esprit, oui, cette femme l'habitait.

Parbleu, c'eût été trop extraordinaire qu'un tel être eût été visité par une forme et une âme si distinguées, si nou-

velles pour lui dans leur perfection de raffinement, sans qu'il en eût été ébranlé, secoué, lui dont les nerfs étaient si sensibles que parfois tout son organisme était encore vibrant d'une émotion quand sa mémoire l'avait depuis longtemps classée. Mais au plus profond de sa conscience, aucun émoi d'amour ni de désir n'avait fait frissonner l'onde la plus subtile sur ses reins ou dans son cœur. Le peintre seul, avait été ému, pénétré, envahi. Certes, il aurait jeté cette femme à l'égoût plutôt que de peiner d'un regard sa femme à lui. Mais comme tout à l'heure ce fut la figure de Haricot-Rouge qui se dessina sous sa main, quand il tenta de faire revivre la vision de la veille, c'est la figure de la princesse qu'il trouva sur sa toile quand il eut décidé de faire une fois de plus la rude figure habituelle.

— Soit! Je ferai un homme.

Il plaça devant lui un miroir fendu qui traînait dans le coin aux plumeaux.

Comme il faisait très chaud, ce mois de juillet, dans ce sous-sol, Modrulleau peignait en manches de chemise. Souvent même, il enlevait sa chemise mouillée de sueur et travaillait comme les chauffeurs, le torse nu. Il s'arrangea ainsi et commença de peindre son torse, puis descendit. Il était seul. Il se mit nu, comme n'importe quel modèle dans n'importe quelle académie.

Il était véritablement splendide, le corps maigre, mais les membres pleins, ni le coude ni les genoux ne dépassant la ligne du bras ou de la jambe. Sa peau était fine, comme celle des bruns d'Italie que le soleil n'a pas rôtie. Chaque muscle jouait librement, mais sans saillir, haut placé, ce qui lui allongeait le cou, le ventre, les avant-bras et les chevilles. Ses mains étaient presque trop fines pour un homme. Et il avait les beaux pieds à la ligne droite et molle que laissait deviner sa démarche souple.

Il peignait depuis une heure, après avoir réalisé un dessin aux lignes vivantes et aux volumes qui eussent choqué les amateurs d'académies. Il allumait les chairs de cette lumière un peu rouge qu'il animait chaque fois un peu plus, et il chantait, dans cette cave, heureux de ce qu'il faisait naître, quand il sentit une présence dans son dos.

Il n'eut pas le temps de se retourner. Des cris éclataient. La partie la plus charmante d'un corps féminin remontait par le petit escalier en spirale tandis que la voix d'Afthalien marmonnait des excuses. Et bientôt le marchand redescendait :

— Cochon! cochon! Elle va chez le commissaire. Une grande dame à qui je voulais te montrer...

— Comme une bête curieuse ?

— Te faire voir nu! Tu l'as fait exprès quand tu l'as entendue descendre, mais cela te coûtera cher. Une cliente qui m'achetait des Lipchitz, des Braque, des Utrillo même. Ah! tu veux m'embêter... Hors d'ici. Fous-moi le camp, voyou, propre à rien, escroc...

Modrulleau se rhabillait lentement. Quand il eut terminé, sans dire un mot, il mit la toile sous son bras.

— Quoi ? tu veux emporter la toile maintenant ? N'est-ce pas moi qui l'ai payée! une toile de soixante. Et au moins quarante francs de couleur!

Modrulleau reposa la toile contre le mur, passa près d'Afthalien en le regardant de telle sorte que celui-ci ne reprit ses injures qu'une fois le peintre en haut de l'escalier.

— Mais je t'enverrai la police. A moi, ton bienfaiteur, qui depuis un mois te fais vivre! Pourriture, voyou...

Il faisait encore clair, de ce bleu léger des soirs d'été.

Au lieu de descendre par les rives de la Seine, Modru prit par les boulevards, frôlant les passants comme s'ils eussent été des ombres.

Quand il arriva un peu avant la rue de la Paix, les grands arcs roses des candélabres électriques s'allumèrent tout à coup et il se trouva dans une sorte de féerie qu'il voyait presque pour la première fois, l'Opéra auréolé comme un château magique, la ligne en dos d'âne des points roses des arcs dessinant le boulevard et jetant dans les feuillages des arbres des lueurs nouvelles pour lui.

De la rue de la Paix au coin de laquelle il se trouvait, des centaines de femmes et de jeunes filles, toutes en robes légères et de tons extraordinairement frais, passaient à côté de lui, comme une pluie de pétales voleterait autour d'une statue.

La fragilité des chevilles, la qualité de la peau, la suavité de la soie, des cheveux, des rubans, les gorges nues dans des collerettes ouvertes et fraîches, fraîches, fraîches ; les sourires, les rires ; les yeux allumés comme de volants insectes étincelants, les bouches peintes de tels rouges qu'il les trouvait très belles en dépit de l'artifice de ces rouges ; et les autos qui passaient, vernis, luisants, des êtres de luxe dans des éclairs de glace ; et les tailles souples qui se courbaient le long des murs de pierre blanche, et les seins roses dans les linons blancs, et les gorges, creuses ou rondes, ou gonflées ou duvetées, et les nuques, et les cheveux encore, en torsades, crépus, lissés, tous soignés, si bien inventés de forme et de parfums. Il courut tout à coup, dans l'avenue, traversa la Seine, regagna la rue Bara, embrassa Haricot-Rouge et raconta la scène d'Afthalien à Zborowski. Mais Zboro lui demanda :

— Ce n'est pas cela qui t'inquiète. Il y a autre chose.

Quoi! la pensée de cette femme serait sur sa figure, alors même qu'il n'y penserait plus.

Ils dînèrent en silence comme presque tous les soirs, après que Haricot-Rouge eut montré ses dessins de la journée.

— Quand tu gagneras beaucoup d'argent, Modru, au lieu de travailler ici, ou au lieu de copier au Louvre, j'irai le matin, tu sais, dans une de ces petites académies de la rue Chevreuse. C'est beau. Je m'y suis glissée ce matin. C'est au fond d'un jardinet où il y a de vieilles statues cassées et pleines de mousse, dans un grand atelier où l'on dessine sans rien dire, chacune sur son carnet, un modèle qui pose là. Il y a des étrangères de toutes sortes... Mais quinze sous l'entrée chaque fois! Tu penses! plaisir de riches! quinze sous : de quoi faire un repas pour nous tous.

Modrulleau s'enfonça les ongles dans la chair. La première chose que lui demandait Haricot-Rouge, il ne pourrait la lui donner, quitte à ne manger, lui, qu'un jour sur trois puisqu'il ne travaillerait plus chez Afthalien.

Madame Zborowski débarrassait la table des quatre assiettes dans lesquelles on avait mangé ce soir des pâtes à l'italienne, et Zboro demanda mollement :

— Nous allons tous à la *Rotonde ?*

Modru les suivit.

Là, grande animation. Les Américains avaient quitté le piano de la salle du haut, d'où ils ne décollaient guère, y tapant des chansons nègres ou essayant les scies d'aujourd'hui.

Ils avaient allumé de petites bougies de couleur et couraient à la queue-leu autour des tables. Arrivés près de Modrulleau et de son groupe, un grand gaillard aux cheveux roux et en chandail vert et qui était le poète de la revue américaine *Gargoyle*, arrêta la procession :

— Oh ! vous, venez avec nous, chez de nouvelles arrivées de New-York et qui nous offrent un bal. Tous les Américains de Montparnasse vont là ce soir et nous vous invitons parce que vous avez la figure triste, monsieur Modrulleau, comme s'il n'y avait pas assez de whisky à la *Rotonde*. Souriez... décorativement, et dites yes !

A l'étonnement de tous, Modru se leva :

— Allons-y, dit-il. Et il prit le bras de Haricot-Rouge.



IX

Cette colonie américaine de Montparnasse comportait une vingtaine de peintres et de peintresses de familles pauvres. Ils vivaient probablement à New-York dans une de ces cours-casernes comme on en voit sur les ciné-Charlot lorsque, dans un de ses films, on représente le quartier des peintres à New-York.

Ils retrouvaient à peu près cette caserne dans le bâtiment de la rue Campagne-Première, qu'habitèrent pourtant Burnes-Jones, et James Tissot, puis la plus idyllique poésie dans cette espèce de petit cloître protestant de la rue de Chevreuse, où une pension-hôtel s'étageait à l'ombre d'un temple-joujou et semblable aux constructions de bazar que l'on donne aux enfants.

Mais ce qui les séduisait, c'était cette vie de café, de terrasse, cette liberté de mœurs qu'ils ne connaissaient ni à Londres, ni dans aucune ville de la libre et austère Amérique; c'était cette kermesse internationale de la Rotonde, du Dôme, du Parnasse, où l'on pouvait indistinctement et quelle que fût l'heure, travailler, boire, jouer du piano, même le dimanche, et danser même avec des filles que l'on ne connaissait pas, et qui venaient

volontiers faire connaissance, pour le plaisir de voir de près des Américains artistes, car il n'y avait point de filles vénales dans cet endroit, ou si peu vénales : du lait quand elles avaient faim, deux gouttes d'alcool quand elles s'ennuient...

Les chefs de bande étaient ce grand roux, poète, l'auteur de *We have no black monkey faces*, de *Yo, yo, one thousand miles* et *The hair in the eye*; Hopfer, un immense dessinateur blond, Levi, aux grosses moustaches et compositeur de musique pour jazz-bands; puis des femmes : cette grande fille brune et souple, maigre, hirsute, qui portait sur son mince cou un pompon crépu de cheveux noirs, comme une houpette à poudre de charbon et qui était la directrice de *Gargoyle* avec son mari, un petit bonhomme agréable mais qui ne parlait qu'en faisant le simulacre de boxer; Nina Hamnett, dessinatrice, une sorte de Gibson-girl de faubourg, qui travaillait habillée en homme, pantalon de velours de charpentier et chemise bleue; et une infinité de petites filles aux cheveux courts, brunes ou blondes et que ces Américains appellent des « flappers », « young girls that flirts about and flirt, but will not go to bed with one. »

Ils vivaient dans les grands studios démeublés, une cuvette sur une caisse, les vêtements à des clous, quelquefois l'un huit ou dix jours aux crochets de tous quand il lui arrivait d'être « broke », c'est-à-dire sans argent jusqu'à son chèque d'Amérique. Ce n'était pas très grave. On lui collait un matelas et une serviette, et il partageait à midi l'assiettée de petits pois ou le déjeuner de fruits.

Les femmes lavaient le linge en robes du soir, et en chantant, cherchaient en bas la boîte au lait qu'elles portaient à travers la rue, dans leurs mains impeccablement gantées de blanc. Et ils étaient heureux de la vie.

Toute cette bande monta à pied jusqu'au boulevard des Batignolles, jusqu'à la maison où se trouvait l'atelier des deux nouvelles arrivées. Mais ils s'essaimèrent un peu. Et Modru, Haricot-Rouge, Kisling, furent des premiers, vers dix heures et demie dans l'escalier, où il fallut s'éclairer à la lueur d'allumettes, de leur sixième les deux femmes criant :

— Hallo! Here!... Hou! hou!...

Elles reçurent les visiteurs en leur tapotant les joues, les épaules, les mains et parlaient en remuant les lèvres comme si celles-ci avaient été enduites de gomme.

Une de ces femmes était brune comme un petit singe, et l'autre paraissait maladive, dans une sorte de chemise à larges fleurs.

— Come in, dears...

Et, tout de suite, les yeux sympathiques, accrocheurs et brillants, de toutes les Américaines.

L'atelier ressemblait à tous les ateliers de ces sortes d'Américains à Paris : les murs n'avaient pas été touchés et pas un meuble n'était posé sur le parquet poussiéreux, sinon trois matelas sur quoi s'entremêlaient des couvertures de cheval; une caisse dans un coin où se tenait une vieille lampe; un miroir de chambre de bonne au mur; et, à chaque angle, une ficelle tendue sur quoi reposaient des robes de soirée, des bas, des fourrures, du linge, des manteaux. Un piano, oui. Et une immense échelle posée contre la verrière.

Deux ou trois Américains étaient déjà là qu'on présenta. Puis, debout, en rond, on attendit les autres. Ils montèrent en chantant, chacun avec des bouteilles sous les bras.

— Hallo! Hallo! that's not for negros... Hallo Mrs Silvers!

— Where are the others?

— Down...

Ils se mirent sur le balcon. En bas, sur le trottoir, un groupe était assis par terre, devant la porte d'entrée, et battait la mesure en chantant. Opfer, sur le balcon, prit une de ses bouteilles, la tendit au bout de son bras et la laissa choir des six étages en criant :

— Montmertre!...

— Hulla! répondit-on d'en bas.

Et le reste de la bande monta, ce qui prit bien une demi-heure.

On fit les présentations, et l'on remit à chacun une tasse. Et ce ne fut pas long. En silence, d'abord, on se soûla méthodiquement, avec du vin pour commencer. Toutes les femmes avaient débouché les bouteilles et servaient à la ronde. Et ces gens goûtaient ce vin dans les tasses, comme là-bas, quand ce fut défendu et pour faire croire que l'on prenait le thé. Et avant les alcools, on commença les danses.

Levi, au piano, jouait en hurlant comme un nègre. Le petit bonhomme boxeur s'accrocha à la grande Florence, qui ployait sa taille et riait comme une créole. Les autres s'accouplèrent au hasard et tournèrent en ne s'arrêtant que pour vider, presque à la volée, les tasses disposées comme des abreuvoirs à même le plancher et dans lesquelles avaient été versés sans dictinction cherry, whisky, fine champagne, kummel et grenadine, une erreur!

Modrulleau aimait danser. Il avait doucement pris Haricot-Rouge par la taille et lui enseignait les pas qu'il n'avait jamais appris et qu'il faisait dans un rythme inné de la cadence. Et elle s'appliquait gauchement, et s'efforçait de rire.

Comme les autres, quand ils avaient chaud, ils prenaient une tasse au hasard, et y trempaient leurs lèvres, puis la

replaçaient sans imiter ceux-là qui jetaient le reste de la liqueur sur le mur ou la vidaient dans d'autres tasses.

Comme les autres, Modru s'était mis en manches de chemises, ces Américains ne dansant pas en veston, et ayant eu cette étrange pudeur de se retirer dans un cabinet pour enlever leurs bretelles ou les ficelles qui en tenaient lieu.

Bientôt l'une ou l'autre tanguait. Une des petites flappers sortait sur le balcon, la tête soutenue par une compagne, s'étendait à l'air quelques minutes et revenait danser, tourner, licher aux tasses jusqu'à ce qu'il lui fallut une nouvelle sortie. Pas de conversation. Une main tendue pour une danse ou pour une tasse.

De nouveaux venus entraient à chaque minute. Vers une heure du matin, tous étaient ivres, sans fantaisie, mais en s'efforçant de garder leur gaîté lugubre.

Ces grands gaillards tombaient d'un coup sans lâcher leur sourire ni leur bouteille, puis s'enroulaient dans un tapis, une couverture, en chantant, bave aux lèvres.

La grande Américaine dansait toujours, de plus en plus souple. Et Modru et Haricot-Rouge parfois la regardaient. Elle était si dégingandée qu'aucune partie de son corps ne semblait appartenir à l'autre, et à chaque pas de danse, la tête, d'où partait un grand ruban orange, le cou, la poitrine, le ventre, les hanches, les cuisses s'en allaient dans une direction opposée, « en caressant l'air comme d'un effluve de gulf-stream » avait écrit le poète américain. Dans le fait, elle évoquait toute la poésie des pays chauds américains. Floride, Texas, bananes, cotonniers. Deux ou trois fois elle avait invité Modrulleau en tendant vers lui ses beaux bras dorés et nus. En vain.

— Tu es gentil, lui dit Haricot-Rouge, tu ne danses qu'avec moi...





Geneviève Gallibert.

— Je ne veux plus m'habituer aux autres corps. Et je n'aime que toi.

Mais sa voix s'étranglait dans sa gorge. Il venait d'apercevoir, abominablement ivre, la Canadienne, son ancienne maîtresse, celle de chez qui il s'était enfui, et qui, dans les bras du petit boxeur, sautait en faisant au peintre de pâteux gestes d'amitié.

Il ne put partir, les yeux de l'énorme femme ne le quittant point. Il attendit.

Un des hommes ivres, monté sur l'échelle, contrefaisait l'orateur américain en jetant avec force, son poing en avant. Et l'échelle remuait terriblement. Un autre s'amusait à démolir les ampoules électriques à coup de tasses jetées à la volée :

— Souriez... décorativement! Bing!...

Et les maîtresses de la maison figeaient des bougies allumées sur le plancher afin que les uns et les autres se grillassent les mollets, ce qui était le dernier amusement d'over-the-sea.

— Viens danser.

— Non.

Le lourd bras de la Canadienne décrivit un tour et vint frapper à pleine lourde main, le visage de Modrulleau. Elle redit :

— Viens danser.

— Non.

Mais ce fut Haricot-Rouge qui, cette fois, s'étant mise devant lui, reçut la gifle.

— Tu oses toucher à Modrulleau... Tu as osé...

La petite avait sauté à la figure de la brute et s'était accrochée à ses oreilles. La Canadienne se secoua, mais attachée comme un dogue à une tigresse, Haricot-Rouge ne lâcha pas. La robe de la Canadienne s'était dégrafée. Elle s'y entortilla. Toutes deux tombèrent.

Autour d'elles, la sale orgie menait un train épouvantable, l'homme à l'échelle avait fini par dégringoler, avec quelques vitres et celui aux ampoules avait tout démoli.



Les ivrognes chantaient, vagissaient, les « flappers » dégueulaient sur le balcon. Des femmes étendues à terre trempaient tour à tour leurs doigts et leur nez, dans les tasses encore demi-pleines.

La Canadienne s'était redressée, presque nue, arc-boutée sur ses deux énormes cuisses rouges où tremblait sa chemise avec les halètements de son ventre. Un idiot qui chantait avait saisi Haricot-Rouge à ses deux nattes. Elle reçut une tasse ébréchée sur la figure, et le sang l'aveugla.

Modrulleau semblait être galvanisé, debout.

Alors, comme la Canadienne la prenait à ses jeunes seins et tâchait d'y enfoncer ses ongles noirs, Haricot-Rouge, rageant, poussa son ennemie jusqu'à un angle du mur, malgré la douleur de ses nattes toujours tirées par le soulot, et tenant toujours l'atroce tête par les oreilles, elle la frappa ainsi sur l'angle du mur, de toutes ses forces, vingt et une fois, jusqu'à ce qu'elle tombât et que ses seins fussent délivrés.



Et elle prit Modrulleau par la manche, alla chercher sa veste et l'entraîna par l'escalier noir, où ils culbutèrent sur des corps d'ivrognes chantant des chansons nègres.

Dans la rue, elle dit à Modru :

— Essuie-moi le sang, en cas que l'on rencontre des agents.

— Tu l'as tuée ?... Tu l'as tuée ?...

— Je ne sais pas.

— Alors, elle reviendra.

— Non. Les femmes connaissent les femmes. Elles n'ont pas peur des hommes, mais elles ont peur des

femmes, parce qu'elles savent que nous nous connaissons entre nous, et qu'elles ne peuvent abuser de ce qu'elles sont femmes, comme avec vous autres. Non, elle ne reviendra pas. Elle aura peur de moi.

Ils descendirent dans Paris, les jambes ployantes, lui frissonnant un peu dans sa chemise mouillée, elle, la figure brûlée par sa blessure.

Au boulevard, ils s'assirent, pour un instant, sur un banc, côte à côte.

Il y dormirent jusqu'au matin.



Fernand Léger.



X

— Ce n'est pas possible!... Ce n'est pas possible!!...

Zboro entrait dans la chambre de Modrulleau. Il lisait une lettre et secouait la tête.

Modru le regarda sombrement.

— Ah! ce n'est pas un malheur, dit Zboro, au contraire, un grand bonheur.

Modru se rembrunit davantage. Zborowski lui tendit le papier.

— Lis : tu vas à Rome!

— Tu deviens fou ?

— Non, à Rome, regarde!

C'était une lettre de Picasso, voyageant en Italie, avec les Ballets Russes pour qui il faisait des décors. Il demandait quelquesunes de ses toiles pour une exposition qu'organisait Diaghilew, le directeur de cette célèbre compagnie et qui révélait chaque année, dans toute l'Europe, bien plus de

nouveaux musiciens ou peintres que des danseurs. Picasso ne savait à qui confier la mission d'aller prendre quatre de ses toiles dans son petit hôtel de Montrouge, sinon à celui qu'il connaissait comme le plus droit entre tous ses amis. La clé allait suivre dans la journée, par lettre recommandée, et si Modrulleau acceptait, il devait aller chercher cinq cents francs que lui remettrait Muelle, le costumier des Ballets, rue de la Victoire. Et Diaghilew demandait à Modrulleau le service personnel de prendre avec lui, comme bagages, deux paniers de tutus que le costumier ferait porter à la gare.

— A Rome!

— Oui, mais Picasso te demande de partir ce soir même : il a joint deux lettres du consul d'Italie pour que tu aies tes passeports tout de suite. Mais c'est moi qui m'occuperai de cela, et des paniers...

— Non, dit Modru...

— Tu ne veux pas partir. Est-ce pour Haricot-Rouge ?

— Oui.

— Mais vous pouvez partir tous les deux, en troisième classe, avec cinq cents francs! Vous allez voir Rome ensemble...

Les yeux de Haricot-Rouge chaviraient.

— Tu es sûr ?

— Je ferai soigneusement les comptes tout à l'heure. Pour l'instant, allons chercher l'argent.

— Va. Moi, je vais aller avec Haricot-Rouge chercher les toiles à Montrouge.

Mme Zborowski apporta la soupe de semoule qu'elle leur faisait le matin, quand cela était possible. Ils mangèrent en ne parlant plus que du voyage.

— Te rappelles-tu, Modru, quand tu m'as rencontré, rue Bonaparte. Je regardais une photo de Rome, la villa Pamphili, je crois, d'où l'on voit, d'une terrasse, entre des



Picasso.

cyprès, le dôme de Saint-Pierre dans le ciel matinal. Je m'imaginais être dans ce jardin, sur cette terrasse. J'avais oublié que deux minutes avant, le boulanger m'avait refusé... Modru tu vas voir cela...

— Oui.

— Et le Vatican, dit Haricot-Rouge, et la Chapelle.

— Et Raphaël.

Le soleil jouait dans le ciel bleu avec de jolis nuages blancs qui passaient, ronds, brillants. La clé arriva. Modru s'en saisit.

— Vite!

Ils descendirent en courant, comme des écoliers, l'avenue d'Orléans. Ils arrivèrent rue Victor-Hugo, devant un pavillon aux volets fermés.

— On va nous prendre pour des cambrioleurs...

En bas, en haut, dans chaque pièce à peu près vide, il y avait des dizaines de toiles posées par terre, debout les unes derrière les autres et contre les murs. Sur des planches, des statues de bois nègres...

— Quelles toiles prendre ? Il n'a rien dit...

Ils regardèrent, sans même ouvrir les volets, derrière les fenêtres fermées.

Modru s'arrêtait sur les anciennes toiles qui représentaient des paysans naïvement dessinés et peints dans le ton local, d'une fraîcheur et d'une solidité de couleur qui ne faisait point prévoir ce qu'il appelait la décadence de Picasso, l'époque dite Lautrec, ou rouge ou mauve, ni sa « reprise » quand peut-être le premier il sapa les perspectives connues pour en chercher et en trouver d'autres.

Haricot-Rouge, elle, regardait avec entêtement les toiles où le peintre avait mis toute sa fantaisie inventive, les Arlequins découpés, réajustés, chaque partie du corps figurée non par cette partie elle-même, mais par un volume ou une surface équivalente.

— Prends-ça, prends-ça...

— Non, disait Modrulleau. C'est la première fois que les Italiens verront des Picasso, il faut choisir quatre toiles qui indiquent son évolution. Pourquoi n'a-t-il rien dit ?

Ils choisirent une toile ancienne, une toile « bleue » et deux autres, un Arlequin composé de papier de verre et d'étoffes collées en bandes entre des raies de peinture, et une guitare posée arbitrairement sur une table dont l'équilibre était péremptoire bien qu'incompréhensible.

Et ils revinrent vers la rue Bara. En traversant la place du Lion-de-Belfort, Modru dit à Haricot-Rouge.

— Si nous nous mariions, à Rome ?

— Pourquoi nous marier, demanda Haricot-Rouge. Ne m'aimes-tu pas ainsi ?

— Pour que tu sois ma femme, ma vraie femme. Vois-tu, je suis peintre, et en peinture je veux bien être bafoué, ridiculisé, brûlé par ceux qui ne comprendront pas ce que je veux réaliser, bouleverser, rebâtir. Mais là doit s'arrêter ma révolte. Nous avons le devoir, nous peintres, de lutter contre tous les préjugés en peinture. Mais individus dans la société, nous ne pouvons, nous ne devons pas, à nous deux, lutter contre trois ou quatre mille ans de préjugés sociaux. Ce n'est plus notre affaire. Pensons ce que nous voulons du mariage. Mais marions-nous afin que nous ne soyons pas objectivement malheureux de tout ce que la foule amasserait contre nous. C'est si simple : accordons-leur cela si dans notre art nous ne faiblissons pas d'une ligne. Et pense...

Elle le regarda.

— Pense si nous avons un fils conçu sous le beau ciel de Rome, après que nous serons tout exaltés de ce que nous aurons vu, du ciel éternel aux éternels chefs-d'œuvre...

— Et celui qui viendrait serait peut-être, ô Modru, celui dont tu parlais le soir où je t'ai suivi, et pour cela... Mais, invincible rêveur, nous marier à Rome, crois-tu qu'on pourra ainsi, en un jour ?... A moins que nous demandions une union plus belle...

— Plus belle ?

— Oui. Puisque nous allons voir celui qui, aujourd'hui, est le premier des peintres vivants, puisqu'il est l'homme qu'entre tous nous admirons le plus, bien mieux que n'importe quel prêtre qui parlerait au nom d'un Dieu que nous ne connaissons pas, dis, s'il voulait, lui...

Zboro venait au devant d'eux. Il tira de sa poche quatre billets de cent francs.

— Garde-les jusqu'au chemin de fer, dit Modru.

— Ma femme est à l'ambassade. Les paniers, car il y en a deux, sont déjà à la gare. Mais comme il fait chaud !...

— Dis, Modru, je ne te ferai pas honte ?

Le corsage noir de Haricot-Rouge, déjà bien ravaudé, avait été déchiré pendant la bataille chez les Américaines et recousu grossièrement. Elle avait une énorme égratignure rouge sur la joue et le nez. Sa toque de fausse loutre était blanche par places.

Il ne répondit pas. Mais elle l'examinait :

— Il n'est pas midi. Avant de déjeuner je laverai ta chemise qui sèchera bien vite, au soleil.

— Mais nous allons t'acheter des souliers, dit Zboro.

— Avec quoi ?

Zboro mit timidement la main à sa poche.

— Cet argent n'est pas à nous. Veux-tu donc qu'on le dépense avant de partir.

— Une partie est pour toi... Mais il est vrai que des souliers, c'est très cher. Je vais te faire une proposition, Modru. Tu prendras les miens et moi, je m'achèterai des

espadrilles neuves, ça va ?... Ne te fâche pas : je te les prête seulement...

Modrulleau accepta. Ils entrèrent rue de la Gaîté, au bazar où se fit l'échange après que Zboro eut acheté des chaussons et même une paire de chaussettes de cachou.

Alors Modru dit :

— Je veux, moi, m'offrir une coquetterie que je guigne depuis longtemps.

Ils suivirent Modru dans une chemiserie où il acheta une paire de manchettes blanches qu'il voulut mettre tout de suite, avec les boutons d'os dont lui fit cadeau le marchand. Il était heureux. Il faisait jouer les doigts de sa main fine, au soleil, comme une étrange fleur rose qui sortirait d'un pot de porcelaine éclatante.

— Tu vois, et je fermerai mon veston, et l'on pourra imaginer que j'ai un gilet chamarré d'or...

Tandis qu'ils déjeunaient, Kisling frappa et entra. On voulut l'inviter. Mais le pauvre garçon montrait un télégramme. On l'appelait auprès de sa mère mourante, en Pologne.

— N'avez-vous pas d'argent ?... demanda-t-il. Comment aller là-bas ?

Modru devint pâle, pâle tout le long de son torse nu, pâle bien plus que sa chemise qui séchait, traversée des rais de soleil.

— Tu en as ? demanda Kisling en le regardant avec fièvre.

— Non, fit Modru, plus pâle encore. Ah ! il se fut bien passé d'aller à Rome pour permettre à Kisling d'aller « là-bas ». Mais cet argent lui appartenait-il ? Et dût-il renoncer à son bienheureux voyage, n'aurait-il point dû, dans ce cas, renvoyer les cinq cents francs à Picasso.

— Non, dit-il encore.

Kisling s'en alla.

— Ecoute, dit Haricot-Rouge, à Modru, quand ils eurent terminé leur repas. Je voudrais que tu m'achètes quelque chose à moi. Oh! ce n'est pas une coquetterie...

Modru remit sa chemise roidie par la chaleur et descendit avec Haricot-Rouge qui s'arrêta devant la vitrine de Castellucho.

— Ça, dit-elle en désignant une petite boîte d'aquarelle, oh! grande comme la main, et qui devait ne pas coûter cinq francs.

Modru la lui acheta, avec un petit bloc de poche et deux pinceaux de martre.

— Comme ça je rapporterai Rome, Rome comme je l'aurai vu...

En remontant, ils rencontrèrent Kisling qui leur dit :

— J'ai l'argent. Libion m'en a prêté.

Libion était le patron de la Rotonde. Il connaissait son monde et savait oublier de compter un croissant avec le café quand il sentait que l'un ou l'autre n'avait peut-être pas de quoi payer. Les riches Américaines et même les Suédois n'étaient-ils pas là ? Encore était-ce une excuse que Libion se donnait à lui-même, car il prêtait à ceux-ci encore. Pendant la guerre son coffre-fort était rempli de passe-ports donnés en gage, contre des prêts. Et il n'avait presque jamais rien perdu.

Mais c'était plusieurs centaines de francs que lui avait demandé cette fois Kisling, et il avait refusé, jusqu'à ce qu'il eut vu le peintre s'en aller. Alors, il le rappela, selon sa coutume :

— Allez, viens ici, mon cochon. Est-ce que tu crois que je vais te laisser avoir mauvaise opinion de moi ? Tiens, passe à la caisse, vite avant que la patronne descende. Et ne va pas boire ailleurs avec ça.

— Quand pars-tu ? demanda Modrulleau.

— Dès que j'aurai mes passeports.

— Ecoute, monte, dit-il à Haricot-Rouge, je veux parler à Kisling.

Il prit son ami par le bras.

— Ecoute...

A ce moment, un peintre leur fit signe « bonjour ».

— Laisse-le, dit Kisling. Il fait une exposition, ce poltron qui ne peint qu'en nuances, et des fleurs! En nuances. Comme si la peinture ce n'était pas un drame, la bataille des couleurs tout le temps... En nuances!!...

— Ecoute, poursuivit Modrulleau, tu vas voir ta mère mourante. Eh bien ne lui parle pas de peinture. Nous, nous comprenons. Eux, pas. Si je te dis cela, je vais t'expliquer. Un soir, il y a déjà assez longtemps, je fus appelé près de mon père, dans un froid village du Jura. Il était ouvrier, un ouvrier qui avait quitté les champs. Il m'aimait, comme aucun être ne m'aimera jamais, parce qu'un père... Eh bien il m'accueillit en me tendant les bras :

« — Mon cher fils, mon cher fils... Ce n'est pas trop tard.

« Sa voix était déjà voilée. Il me prit sur sa poitrine et me respira comme une bête respire l'odeur de son petit.

« — Mon cher fils, es-tu heureux ?... Que j'ai de soucis pour ton avenir...

« — Mais oui, père...

« — Ta peinture...

Et là commença une discussion, d'abord pour le convaincre, fut-ce en mentant, que mon avenir était déjà prêt et couvert, afin qu'il mourût tranquillisé. Puis, comme il émit un doute et arriva jusqu'à me dire qu'il aurait préféré même me voir devenir prêtre, je m'emportai un peu, puis j'essayai de lui expliquer ce qu'était la peinture pour nous, cette plus-que-religion qui nous donnait tout de suite le ciel, mais tel que nous le faisions et le refaisions. Je me retournai vers lui, prêt à le secouer : il

était mort. Il était mort, je ne sais plus sur quelle parole. Je l'enterrai le lendemain, avec quelques inconnus. Je me rappelle, on le porta au petit cimetière dans un char-à-bancs qu'on avait garni de verdure, comme une tonnelle. Alors, si ta mère nie, dis-lui... mens-lui...



XI

Et les voilà tous deux installés dans le train, et regardant les paysages afin d'en tirer des conclusions, dès la banlieue.

Zborowski leur avait entortillé deux ou trois repas dans un papier; du riz, roulé en boule, du pain et du jambon, et, luxe pour une fois, des pommes. C'était tout leur bagage, puisqu'ils ne devaient demeurer que trois jours là-bas. Mais pour l'instant, ils ne s'en souciaient guère. Ils discutaient sur la toile mouvante, plongeante, filante qui vivait dans le cadre de bois de la portière.

— Tu vois, disait Haricot-Rouge, comme nous avons raison. Regarde les mâts du télégraphe, cette cabane, cette borne : nous voyons d'un seul coup trois faces d'un objet, comme nous les superposons sur la toile...

— On ne vit pas toujours en chemin de fer...

— C'est vrai : la pensée va plus vite : il faudrait arriver à peindre les quatre côtés, les six côtés du cube et sa matière intérieure...

— Voici le crépuscule; il n'y a plus de volumes. Tout s'estompe en surfaces.

— Oui, mais nous savons que...

— Que voyons-nous? Une chromo, ce soir, ces peupliers au frottis et ces masses dans l'ombre.

— Mais non, on les voit ainsi parce que les chromos nous ont habitués à les voir ainsi... Mais quand nos peintures auront fait les yeux autrement, on ne verra plus les paysages et les êtres qu'à travers nos peintures.

— Alors, ce seront nos peintures qui représenteront le rococo, et la vérité, dans vingt ans, ne sera que la façon dont les nouveaux verront...

— Qu'as-tu, Modru ?

— C'est terrible de s'abandonner soi-même, de se sacrifier à ce point. Je voudrais peindre de belles formes, de belles lignes, de belles couleurs. Et je demeure écrasé par le cube que je construis toujours plus lourd.

— Mais c'est lui, le beau volume, la belle forme, Modru.

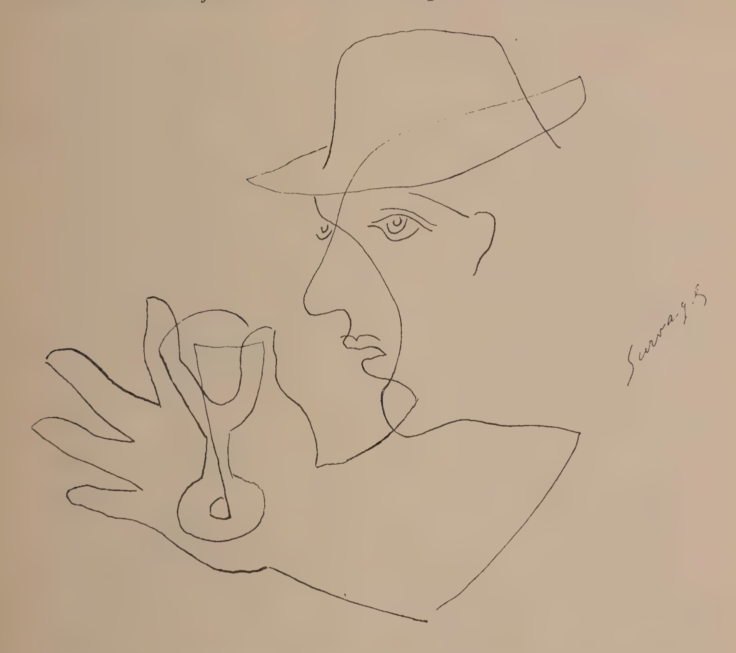
— Mon esprit l'admet. Mon tempérament s'en éloigne, voudrait s'en échapper...

— Que dis-tu ? Les forts ne doivent s'émouvoir que des grâces nouvelles, de celles qu'ils créent. Rejette la grâce à laquelle t'a habitué le regard de ton enfance. Toi-même, tu comparais les peintres qui ne renouvellent rien aux vieux spectateurs de l'Opéra qui n'aimaient entendre que les « airs connus ». Alors, on n'en ferait jamais d'autres ?... Modru, tu es à la tête, aujourd'hui, de tous ceux de notre génération qui cherchons une beauté inédite, avec la foi de la trouver pour celui qui, réunissant le faisceau de nos flammes, en éclairera le monde. Etouffons les pâmoisons anciennes. Créons, comme ce train avance, et si nous ne pouvons être la fulgurante machine, plaçons les rails, montons les remblais, amassons le charbon... Donne le livre.

— Être soi-même « celui qui viendra... » Même s'il fallait mourir jeune... Mais tu as raison : nous tâtonnons encore. Tiens, voici le livre...

Il faisait nuit, à présent. Les voisins s'en étaient allés au wagon-restaurant ou bien fumaient dans le couloir. Seul, un vieux et mince petit prêtre somnolait sur la banquette.

Haricot-Rouge lut à Modru le livre, le seul que Zborowski n'eut jamais vendu et qu'il avait empaqueté



avec les provisons : *Des grands classiques aux grands cubistes.*

Et elle lisait les froides gloses de Severini, Gleizes, Metzinger ; les encouragements paradoxaux ou enflammés d'Apollinaire ou de Salmon :

« — De Paolo Ucello, Masaccio, Domenico Veneziano, « Signorelli jusqu'à Léonard et Durer, c'est une émulation

« constante, une ascension rapide, quoiqu'elle eût duré « environ trois siècles, vers un point culminant, après « lequel la descente recommence jusqu'à l'abîme d'aujour- « d'hui. A nous de remonter, mais du fond, en ne nous « servant surtout pas des marches par lesquelles sont « montés nos aïeux, mais par l'escalier que nous creuserons « avec nos genoux et notre front...

« ... L'Art consiste dans la réalisation d'une dimension « idéale qui prend pour base, non plus le corps humain, « comme on l'a fait depuis les Grecs, mais l'univers « entier et toutes ses formes, entre la réalité de connais- « sance ou conception, et la réalité de vision...

« ... Les dimensions déjà comparées sont fausses comme « paraîtront fausses les dimensions que nous jugerons « vraies si nous représentons les objets tels que nous les « savons être et non tels qu'ils apparaissent aux yeux...

« ... Il est d'une inexcusable naïveté de tracer par « exemple deux lignes parallèles parce que dans la réalité « nous les savons telles et sous prétexte de vouloir faire « le vrai...

« ... Une couleur, orange, peut dominer dans l'œil « du spectateur, même si l'orange n'est pas dans le tableau. « Il faut travailler selon ces règles que nous découvrons « petit à petit, dont nous pouvons, dès à présent, com- « poser huit ou dix volumes... En dehors de cela, c'est « l'expédient, l'à peu-près, le bavardage, et non le travail « selon l'esprit, la discipline, la règle... »

Modru l'interrompit :

— La règle, déjà la règle!

— Mais bien entendu, puisque le cubisme est la discipline!

— Qui te dit que la discipline, et même le devoir ce soit l'art?... Ecoute, écoute ceux-ci qui ne peuvent plus prendre un pinceau sans avoir rempli soixante pages

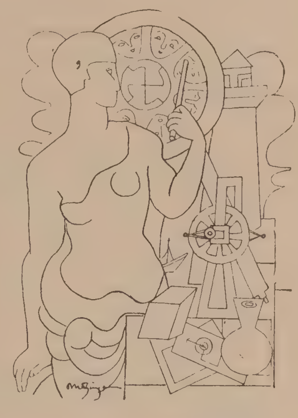
d'algèbre, sans avoir pesé leur couleur, mesuré chacun de leurs angles. Aussi, regarde le résultat : quelle froideur... Ah! je comprends la signification de cette *Melancholia* de Dürer qui laisse choir son compas en regardant avec désespérance l'étoile.

— Mais on n'atteindra à l'étoile que par la mathématique...

— Oui. Et la mathématique combat la grâce, l'envol, le rêve.

— Elle l'exalte, autrement. Elle crée une grâce nouvelle, un rêve plus vaste.

— Mais mesuré. La mesure, la mesure toujours, voilà ce qu'il y a dans les huit cents pages de ce livre de peinture. Où que tu l'ouvres, il te tend un compas plutôt qu'un pinceau. Ah! combien je préfère un peu d'instinct à tant de gloses, et de vie à tant de mécanique, fut-ce avec des erreurs.



Metzinger.

— Oserais-tu dire tout cela à Picasso, si tu le vois ?

— Il est le seul qui n'ait pas écrit, et qui ait peint.

— Modru, ne lâche pas. Tu construis, nous construisons le socle, tu le sais. L'œuvre est ingrate et le compas est froid à la main, mais c'est notre œuvre à nous. C'est à Celui qui viendra, de dresser la flamme...

Le mince prêtre très sale, mais dont les yeux étaient deux claires lueurs, avait fini par suivre la discussion avec un étonnement presque respectueux. Il demanda :

— Vous allez à Rome ? Moi, j'y vais et c'est une grande joie pour moi, car j'y serai reçu par Monseigneur Grul-

liard, à Saint-Louis-des-Français. Il me mènera à Saint-Pierre, après quoi je reprendrai le train, car je n'ai pas beaucoup de temps. Mais quelle joie, et pour toute ma vie, d'avoir été reçu par Monseigneur, qui voit Notre-Saint-Père...

— N'irez-vous pas voir les musées, les...

— Cela ne me tente pas. Il en est de jolis, pourtant, m'a-t-on assuré. Vous êtes comédiens ?

— Nous sommes peintres, dit Modru.

— Et c'est sur la peinture que vous discutiez ainsi d'un Messie, avec une foi, permettez-moi, toute païenne. Je n'imaginais pas que tant d'ardeur put être dépensée pour une autre Foi que la grande... Cela dit sans reproche de la part du voisin de compartiment. Et, bien que la curiosité soit un péché, je me demande...

— Mais, pour quoi que ce soit, la foi est grande quand elle est la bataille, la trouvaille, la montée perpétuelle, le doute surtout, car sans le doute, il ne serait point de grande foi...

Et la discussion continua, dans la nuit, inutile et enflammée, entre ce prêtre qui allait à Rome pour voir Monseigneur Grulliard, à Saint-Louis-des-Français, et ces peintres qui apportaient aux Ballets Russes un panier de tutus, mais à un autre peintre leur ferveur immense, et tremblaient en se demandant ce que Rome allait faire de tout ce pour quoi ils se battaient dans la misère et dans l'espoir.

XII

Beppe, le valet florentin de M. de Diaghilew, les attendait à l'arrivée, près des paniers qu'il avait déjà reconnus

Il faisait soleil, et en dépit de la fatigue, les deux jeunes gens étaient joyeux.

Ils s'étaient réveillés dans la neige à Modane, puis avaient passé leur temps à la vitre du wagon, essayant de découvrir, à Turin quelques dômes, puis à Pise la tour, qui leur apparut grise, sur un fond de murs et de cheminées d'usines.

Mais dans une des nombreuses petites gares d'Italie, à l'un des étalages rutilants de fruits et de charcuterie, ils avaient acheté un petit fiasco de chianti, et ce vin rouge, bu à même le goulot, avait enflammé leurs veines.

A présent, ils étaient dans la vieille voiture où les avait fait monter Beppe, sur la place de l'Esedra, devant la gare : une grande place dont un demi-cercle formé par le musée des Thermes était rouge et dont l'autre moitié était de colonnades blanches. Mais, au centre, dans des rocailles, de hauts jets d'eau soufflés par un groupe de bronze, montaient comme une fête dans le soleil qui chauffait les pavés, les promeneurs, les verdures, et le

pauvre cuir de la voiture dans laquelle ils étaient installés comme des pachas, Beppe sur le strapontin.

— Nous prenons par la Via Nazionale : c'est la plus belle de Rome.

Ils regardaient cette grande voie de maisons neuves et brillantes dans le soleil, mais trop blanches, et ils n'étaient pas dupes : ce n'était point cela Rome, du moins celle qu'ils espéraient. Ils arrivèrent à l'énorme tunnel creusé sous les jardins du Quirinal, et tout tapissé de petits carreaux de porcelaine et d'affiches éclairées par des lampes à arc. Des tramways y faisaient tapage à coups de timbres.

— Le Nord-Sud! le Nord-Sud! blagua Haricot-Rouge.

— Mais oui. Et j'aime assez cette Rome vivante, qui est la Rome d'aujourd'hui.

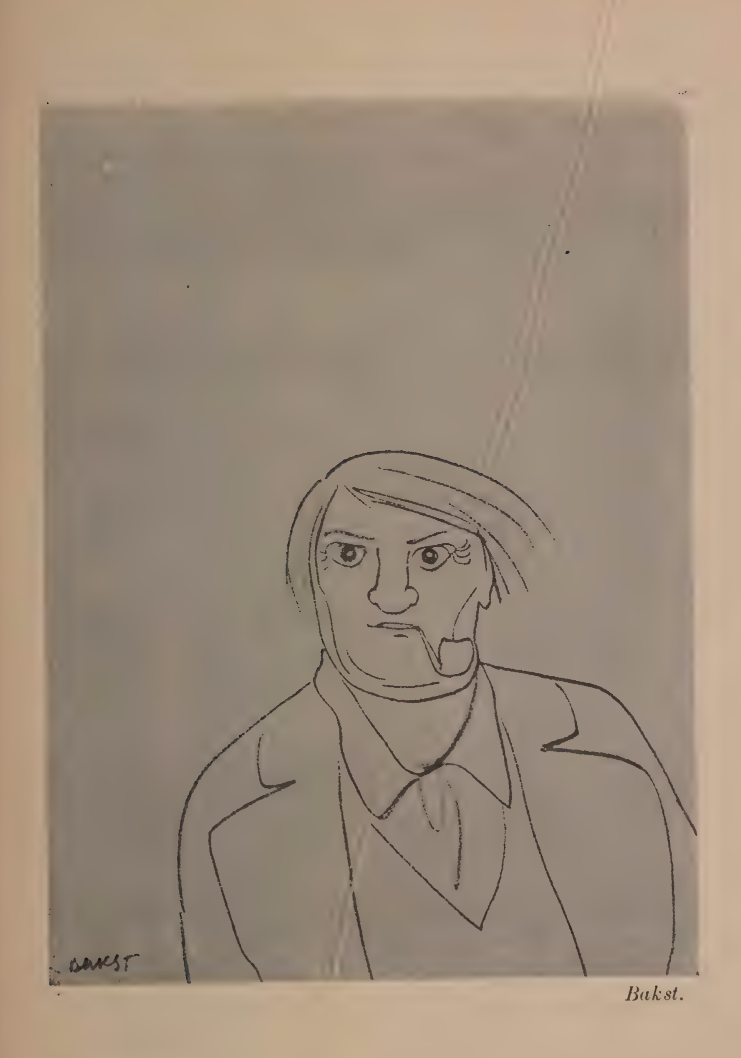
— Ah! nous allons passer par la vieille Rome, dit Beppe, car si vous le permettez nous n'irons pas tout de suite chez M. de Diaghilew, mais chez un peintre qui demeure presque dans la campagne. C'est un futuriste à qui le patron a demandé des décors.

Le fiacre, en effet, prit par une ruelle sinueuse et dont les maisons, cette fois, étaient tout ocres, de la couleur du travertin, la pierre avec quoi fut bâtie l'ancienne ville.

Et Modru exultait. Et Haricot-rouge lui disait :

— Ta couleur, ta couleur Modru, regarde, dans tous les tons, sur tous les murs, et réfléchie par le soleil jusque sur les pavés.

La rue, sans trottoir, tournait et tournait et tournait encore et montait et descendait, et remontait et retournait entre les boutiques de fruits, de charcuterie, de meubles. Mais à chaque tournant il y avait une jolie surprise : une église ouverte de plein-pied sur le pavé, et toute tarabiscotée de guirlandes, de festons, d'urnes, de dieux de pierre rouge; une fontaine dont les tritons crachaient leur eau jusqu'au milieu de la rue; des ruines de colonnades,



Bakst.

entourées d'une petite barrière. Et tout en haut, entre les toits, un ciel d'un bleu comme il ne peut être de bleu qu'à côté de l'ocre.

De temps en temps, dans la voiture, ils se serraient les bras, transportés : « A Rome, eux! Ils étaient à Rome! » Parbleu, ils le méritaient plus que d'autres qui pouvaient s'offrir cela. Mais c'était si inattendu, si beau.

. Ils arrivèrent devant une sorte de masure comme il y en a dans notre banlieue. Beppe, les précédant, entra dans un hangar.

Un gamin croûteux y dormait.

Beppe le réveilla : « — Dove è Despero ? »

Le gamin courut chercher son frère.

Eux deux regardaient.

Du plancher de ce hangar descendaient, tenus par des ficelles, une multitude de disques de carton de toutes les couleurs, de toutes les dimensions : il y en avait bien deux mille.

— C'est un décor que lui a commandé M. de Diaghilew, pour un ballet de M. Satie, expliqua Beppe. Il le lui a commandé sur maquette. Et ce pauvre garçon, qui n'avait pas une culotte à se mettre, devint fou en recevant quelques centaines de lires et en pensant qu'il pourrait exécuter son décor avec si peu d'argent. Il n'a pas osé en redemander et il est à présent tellement en retard qu'on ne pourra jamais se servir de ce qu'il a fait.

Despero arriva, plus débraillé encore que jamais ne le fut Modrulleau. Il accueillit Beppe avec un large sourire. Et aussitôt une discussion commença en italien, au cours de laquelle le pauvre peintre se roula à terre, pleura, s'enfuit comme un insensé, revint, fit appel à l'intelligence du laquais qui lui expliquait qu'il ne pouvait que transmettre les dires de son maître.

Modrulleau comprit que le misérable avait travaillé des

nuits entières, fut-ce dans l'obscurité, qu'il avait été frappé de fièvre, qu'il avait fallu que ses voisins l'emportent afin qu'il ne crevât point sur son labeur, car il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus.

Despero montrait sa peau desséchée à Beppe et en tirait des parties quasi-mortes. Il s'était endetté dans tout Rome pour ce travail. Diaghilew n'allait pas le laisser ainsi. Beppe ripostait en lui demandant pourquoi il n'avait pas exécuté le décor comme cela avait été convenu.

— Il sait bien ce que c'est qu'un peintre : je l'ai conçu ainsi en l'exécutant.

— Mais si cela est matériellement impossible sur le théâtre! Il faut pourtant que les danseurs aient la place de se mouvoir et que la lumière puisse venir où il faut.

— Ça m'est égal : je suis peintre. Et je ne dois obéissance qu'à mon moi peintre...

— Monsieur aussi est peintre, dit Beppe en désignant Modrulleau.

Alors Despero s'accrocha à lui, qui l'écoutait les larmes aux yeux. Il lui développait ses théories. Pour lui, tout devait partir de la sphère et revenir à elle : le monde, l'univers, l'œil humain n'étaient-ils pas des sphères ? La pensée elle-même n'était-elle pas comme toutes les choses abstraites et concrètes, des sphères : la lumière, la force, la joie ?

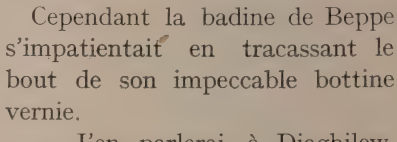
— Regardez, disait-il en désignant les milliers de cartons dont les uns étaient déjà à demi mangés par l'humidité, les autres décolorés ou raccornis par le soleil ou la sécheresse, voici le disque de la joie, voici celui de la lumière, et celui de la danse, et celui de la musique. Et tous les plus petits, selon mon âme, sont tous les sentiments et tous les objets humains : qu'est-il besoin de danseurs devant cela, ou de musique. Un quart d'heure d'exposition dans le profond silence et la foule délire devant ce ballet

plus beau que tous les ballets que l'on dansa dans le monde!

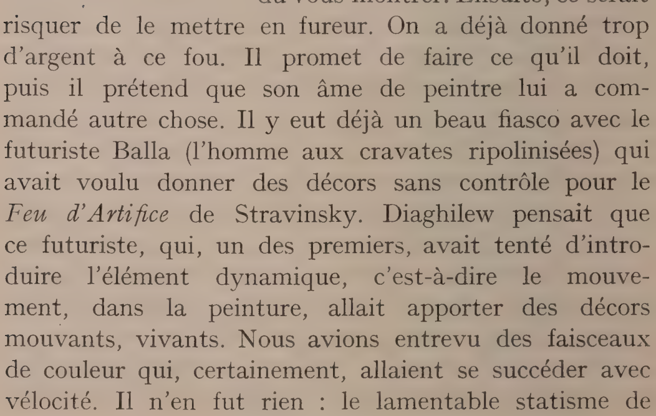
L'homme s'agitait, effroyablement maigre et tremblant, tout son corps soubresautant à chaque mot qu'il disait. Et il prenait la peinture dans ses doigts et renforçait avec amour, comme d'une caresse de la pâte, tel et tel disque dont il parlait.

— Pauvre frère d'Italie, pensa Modrulleau, notre sort, dans le monde entier, est le même, qu'on pense vrai ou faux, si l'on pense sincère.


Larionow.



Cependant la badine de Beppe s'impatientait en tracassant le bout de son impeccable bottine vernie.

— J'en parlerai à Diaghilew, dit Modrulleau comme ils remontaient en voiture.


— N'en faites rien, riposta Beppe. D'abord, ce serait vous mêler de ce que je n'aurais pas dû vous montrer. Ensuite, ce serait risquer de le mettre en fureur. On a déjà donné trop d'argent à ce fou. Il promet de faire ce qu'il doit, puis il prétend que son âme de peintre lui a commandé autre chose. Il y eut déjà un beau fiasco avec le futuriste Balla (l'homme aux cravates ripolinisées) qui avait voulu donner des décors sans contrôle pour le *Feu d'Artifice* de Stravinsky. Diaghilew pensait que ce futuriste, qui, un des premiers, avait tenté d'introduire l'élément dynamique, c'est-à-dire le mouvement, dans la peinture, allait apporter des décors mouvants, vivants. Nous avions entrevu des faisceaux de couleur qui, certainement, allaient se succéder avec vélocité. Il n'en fut rien : le lamentable statisme de

trois pyramides colorées... Voici le Corso, et, là-bas, le lavabo...

Ce que Beppe appelait le lavabo était le nouveau monument de marbre érigé à la gloire de Victor-Emmanuel, mais que Modru ne jugea pas inconvenant dans cette partie de la cité. Le Corso était animé de la foule de midi comme n'importe quelle rue commerçante de n'importe quelle cité. Le vieux fiacre frôlait les placides Romains et menaçait d'entrer dans les terrasses des cafés, avancées jusque sur le milieu de la chaussée, où les consommateurs, journal en main, discutaient sur les événements du jour.

Ils arrivèrent devant une grande maison carrée de marbre blanc, de style Renaissance, où demeurait le directeur de la troupe russe.

— Picasso est-il là ? demanda Modru à Beppe.

— Je pense qu'il viendra déjeuner. Car un jour il vient, un autre, il ne vient pas...

— A quelle heure m'attend-on ?

— Mais pour déjeuner. Nous ne sommes pas en retard.

— Ah! fit Modru, en regardant Haricot-Rouge.

— A tout à l'heure, fit celle-ci.

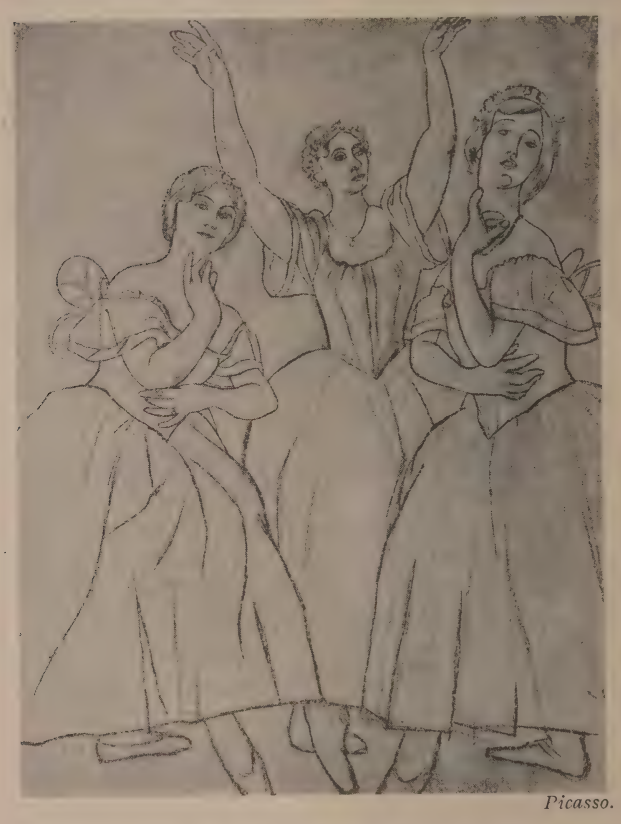
— Vous pouvez déjeuner aussi! dit Beppe... Mais si. Il y a toujours pour dix ou douze personnes et le plus souvent nous ne sommes que cinq ou six.

— Non, non, dit vivement Haricot-Rouge, en considérant tour à tour le palais et sa robe.

— Alors, je reviendrai déjeuner avec toi.

— Non, fit-elle, non. Il faut que tu déjeunes puisque tu es invité, et pour le voir. Tu sais bien que tu m'as amenée par-dessus le marché et que l'on ne doit même pas savoir que je suis là. Va, il le faut, pour nous, parce que tu vas savoir et prendre le réconfort. Et regarde, j'ai encore une boule de riz, et je te promets d'acheter un fruit. Monte, Modru, ou je regretterais d'être venue. Je me promènerai,

cela me fera plaisir, va, dans Rome! Je t'attendrai, assise sur ce banc, au soleil, près de la petite fontaine. Et dans l'après-midi, je te mènerai voir tout ce que j'aurai découvert...



Picasso.

Modru suivit Beppe dans le grand escalier blanc, puis à l'office où une vieille négresse le brossa et lui donna de l'eau. Il se lava avec bonheur dans une grande vasque de porcelaine. Et il sourit d'une catastrophe. Ses man-

chettes, qu'il portait depuis l'avant-veille, s'étaient noircies aux saletés du train. Il les avait retournées quatre fois. Et Haricot-Rouge, en fin de compte, avait eu



Picasso.

l'idée de les colorer de losanges d'aquarelle. Mais ce mélange de couleur et de saleté n'était plus possible. Et Modru abandonna ses manchettes dans un coin de cette salle de toilette quand Beppe vint le chercher.

— Installez-vous dans le salon, je pense que vous n'attendrez pas longtemps.

Il traversa des vestibules hauts, marbrés, décorés, et pénétra dans une vaste pièce carrée, éclairée par quatre hautes et larges fenêtres qui s'ouvraient sur la place Colonna. Le plafond était voûté comme un dôme. Des colonnes accouplées le soutenaient. Aux murs, de hautes et larges tapisseries anciennes montaient superbement. Mais sur tous les fauteuils, sur des tabourets de bois, sur le piano, c'était un pêle-mêle inimaginable d'échantillons d'étoffes, de cartonnages, de paniers, de chaussons de danse, d'esquisses, de cadres, de costumes inachevés, de partitions de musique, de poupées.

Quatre personnages étaient déjà dans ce salon et qui parlaient sans avoir fait attention au nouvel arrivant. Alors, Modru se mit à examiner quelques dessins posés au mur avec de simples pointes. C'étaient des nus, puis des danseuses en tutus, mais aux membres étrangement volumineux, aux doigts boudinés, aux yeux sortis, d'un réalisme effrayant malgré la finesse du trait.

— Quels surprenants Degas, s'écria Modru, étonné.

— Des Degas! dit une voix derrière son dos. Où avez-vous vu des Degas semblables? Sachez que ce pauvre M. Degas ne mérite pas, vous entendez bien, monsieur, ne mérite pas de boutonner les bottines du peintre qui a dessiné cela.

— Mais quel est ce peintre? demanda Modrulleau, effrayé.

— Mais le voici.

Et Modru vit entrer Picasso, Picasso tel qu'il était à la Rotonde, un petit bonhomme souriant, une mèche sur l'œil, une chemise de cellular, et la boucle de sa chaîne de montre dans la boutonnière de son revers de veston.

— Mais oui! A précent, ce décine comme Ingres..., dit avec son accent espagnol le peintre en tendant les mains à Modru qu'il présenta aussitôt :

— Mais tu connais Diaghilew... Modrulleau.

— Ah! très bien, Monsieur. Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas.

Ce Diaghilew était un grand et presque gros homme aux grosses lèvres souriant sous une petite moustache, et un plus petit nez; aux yeux candides et malins sous un front carré d'où s'hérissait une moitié de chevelure blanche et l'autre noire.

— Vous avez fait bon voyage? Comment trouvez-vous Rome?

Mais avant que Modrulleau eut répondu, Diaghilew était accaparé par les autres visiteurs, un impresario avec lequel, tout de suite, il se mit à discuter sur des chiffres et qu'il lâcha pour un singulier personnage qui entrait en semblant suivre son nez pointu que chevauchait un énorme binocle :

— Je crève de faim, Serge, à table.

Les portes furent ouvertes par Beppe. La salle à manger, tout en longueur, ressemblait au salon. Il y avait douze couverts tout prêts, et de la belle faïence italienne sur de la grosse dentelle, des quantités de bouteilles et des quantités de verres de gros cristal. Et, au centre de la table, un immense plat fumant de pâtes au safran autour de quoi vingt œufs encore bouillants faisaient une jolie couronne de petits soleils, tandis que douze menus oiseaux tout arrosés d'une liqueur odorante étaient plantés comme un bocage, leurs petites pattes crispées entortillées de rubans.

— A notre hôte d'abord! dit Diaghilew en faisant servir Modru qui pensa aussitôt à Haricot-Rouge grignottant dans la rue sa sèche boule de riz.

Mais il entendit le nom de l'homme au nez pointu, aux grandes lunettes : Strawinsky.

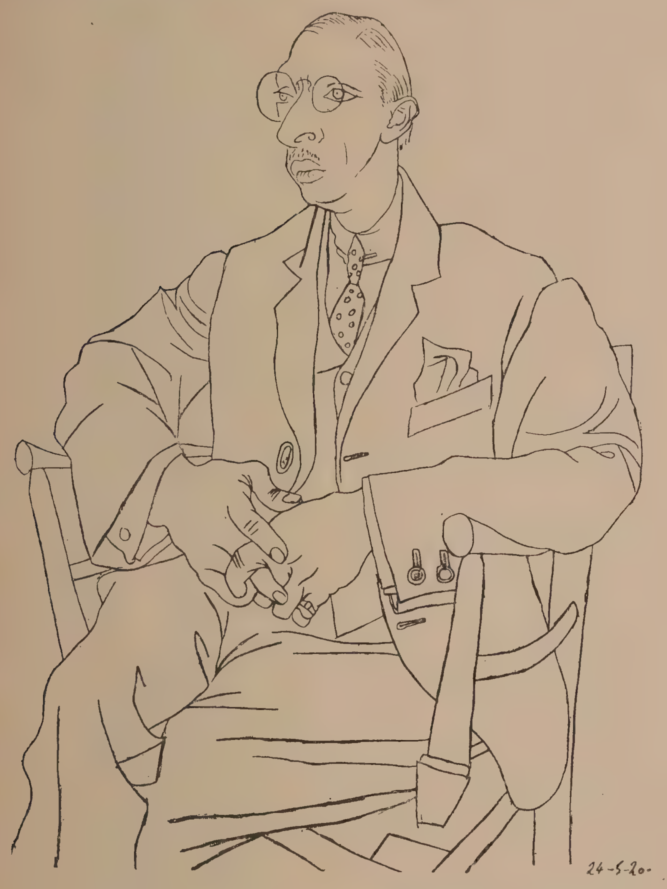
Quoi ! c'était là l'homme qui reconstruisait la musique, le fameux compositeur de l'*Oiseau de feu*, de *Petrouchka* et de ce *Sacre du Printemps*, naguère sifflé comme dans une tempête et que jouaient à présent tous les concerts classiques du monde entier. Picasso présenta Modru.

— C'est la première fois que vous venez à Rome, monsieur ? demanda gravement Strawinsky. Eh bien, êtes-vous allé au bordel ?

Modrulleau sourit. Il savait que bien des hommes de valeur et qui n'œuvraient que dans la plus pure et la plus subtile matière, aimaient, par réaction, et non pour « épater le bourgeois », comme les romantiques, à descendre sur terre, et à bien s'assurer que la terre était là. Il eût préféré autre chose. Il était venu à Rome comme dans une Eglise : il avait la chance de s'asseoir entre les archiprêtres, et voilà que ceux-ci, au lieu de lui servir la messe, le conviaient à s'enivrer de gros vin.

— C'est là qu'il faut aller d'abord, continuait le musicien avec son insistance slave. C'est là qu'est le caractère propre, si j'ose dire, des peuples, bien que le plus souvent vous ne rencontriez au bordel que des femmes étrangères. Mais à Rome, le bordel est dans la rue. Il faut vous promener sur le Corso, tout à l'heure. C'est bien plus instructif que bien des musées. Vous y verrez les grasses filles conduites en voitures par leurs grosses et respectables maquerelles, tandis que les honnêtes gens vont à pied. C'est encore comme sous Napoléon III. N'est-ce point attendrissant. Et le cocher est si docile, qu'il s'arrête dès que vous regarderez dans sa maison roulante. Le plus souvent, c'est le père ou le frère, et c'est très bien... Je ne vous choque pas, je pense, monsieur. Mais pourquoi ne buvez-vous pas de vin. Regardez la couleur de cet alea-

tico mousseux : c'est du champagne rouge, un peu gras comme doit l'être à présent l'art d'aujourd'hui.



STRAWINSKY, *par Picasso.*

Modrulleau ne remplit pas son verre. Il se rappelait Soutine et Cremegne, et tous les pauvres peintres de la

Rotonde, ne buvant que de l'eau, ne touchant pas plus au vin que les Musulmans, non par mysticisme, non par dégoût, mais pour ne pas s'habituer à ce qu'ils ne pouvaient pas avoir tous les jours, afin de ne pas regretter, ensuite, devant leur verre d'eau.

— Ne fais pas le couillon, dit Picasso en remplissant le verre de Modru. A moins que tu n'en aimes pas le goût : bois, c'est Tintoret dans l'estomac!...

— J'ai apporté tes toiles, dit Modru. Elle sont dans le salon. J'ai cru devoir choisir...

— Cela ne fait rien. Si les tutus de Diaghilew sont là, c'est bien plus important...

— Non, non, protesta Diaghilew. Mais vous ne mangez pas. Beppe, sers monsieur Modrulleau. C'est le premier cuisinier de Rome et que j'ai enlevé à la Casati qui prépare cette mousse de veau dans quoi il y a des noisettes, du sorgho, et je ne sais quels poisons de son invention...

— Tu ne connais pas la Casati ? C'est une élégante de Rome et de Venise et de tous les palaces du monde, qui a fait teindre les arbres de son jardin de bleu et ses cheveux de rouge. Si tu viens à la représentation de ce soir, tu la verras. Avec beaucoup plus d'italianisme, elle ressemble à la princesse Laurence, tu sais, qui achète à tour de bras, paraît-il, chez Basler et Atfhalien. Quand pars-tu ?

— Ah! Monsieur, dit Diaghilew, je vais vous faire peut-être un gros chagrin, mais il faut absolument que vous ayez la gentillesse de repartir demain matin pour remettre au comte San-Martino, qui s'en va à Londres après-demain, une toile que Picasso envoie à la comtesse. J'ai donné ma parole...

Il désignait, dans un cadre, une jolie figure, presque académique, rose et brune, et de lignes fines et nettes...

— Ça t'épate ? demanda Picasso.

— Mais le cube ?... balbutia Modru.

— Eh! crois-tu que je peins pour les gens de la Rotonde ? Tu es fou ? Ils en sont encore là. Ils piétinent dans leur crotte ? Maintenant que j'ai des imitateurs, je passe...

— Des imitateurs ?

— Eh! des disciples, si tu veux. Mais les disciples, je m'en fous. Ce n'est pas intéressant. Il n'y a que les maîtres qui comptent, ceux qui créent. Et ceux-là ne se retournent pas quand on pisse sur leurs talons.

— Mais le Raphaël de demain ? Celui que tu prépares, que nous préparons tous...

— Mais il viendra s'il doit venir. Et justement si nous évoluons, si nous ne piétinons pas, si nous peignons avec ce qui sort de notre cœur et non d'après ce qui entre dans notre cerveau.

— Pablo, Pablo, si tu ne blagues pas, tu me délivres...

— Mais Raphaël, c'est Carpaccio délivré... D'un léger coup de talon, il s'est échappé de la géométrie, de l'école, de la douleur dans laquelle l'a enfanté Michel-Ange Il plane dans la pure sérénité...

— On n'a pas de tel exemple en musique, dit Strawinsky. Beethoven ne s'est point échappé de la science Bach. Il reste allemand, sans spontanéité. Nous en sommes encore à élever au-dessus de tous Mozart et les premiers italiens parce qu'ils sont spontanés comme les primitifs en peinture. La spontanéité, voilà la seule vérité de l'art. Et moi, je forge encore et je ne suis spontané que dans l'inconscient.

— Et ce n'est que si tu ne te sens qu'ouvrier et non maître que tu dois forger. Crois-moi, le dieu qui doit venir ne naîtra que d'un maître libre de son instinct et brisant, fût-ce avec sa vie, les chaînes des règles.

— Mais oui, appuya Diaghilew. Est maître celui qui va plus que jusqu'au bout de lui-même. Un mouvement n'est magnifique, quel qu'il soit, que lorsqu'il a été un

peu plus loin qu'il ne fallait. Un caractère aussi. Savoir quand s'arrêter, c'est ce que les Français appellent bêtement le goût. L'impressionnisme n'a été qu'un petit mouvement parce qu'aucun de ses peintres ne fut un grand peintre. Mais qu'il vienne donc un grand peintre de sujet de pendule, et le sujet de pendule sera la cathédrale de demain. Il n'y a pas de théories, il n'y a que des individus. A chacun de se sentir grand. Et s'il est lui, et grand, il fera, non des disciples, mais des maîtres. Ainsi sera celui qui doit venir. Où naîtra-t-il ? Dans quelle « Rotonde » nouvelle ? De quel ventre de servante ou de duchesse...

Modru levait dans sa main tremblante son verre sur lequel se brisait un rayon de soleil, malgré le grand store orange que l'on avait baissé et qui enveloppait toute la table dans une lumière vivante.

Il haletait de ce qu'il entendait. Et il souffrait, d'un coup presque physique qu'il avait reçu au cœur, en entendant le nom de la princesse de Laurence oubliée, et qui était de nouveau surgie devant son esprit, haute, souple et fine comme les lignes qu'il aimait, plus élégante encore que les nouveaux dessins tout graphiques de Picasso, et dans une atmosphère d'or et de parfums, de joie et de richesse, la richesse qu'il entrevoyait permise dans la peinture.

— Messieurs, je dois vous quitter, dit Diaghilew en renversant son sorbet sur son plateau d'argent. Et je suis obligé d'emmener Picasso, qui vous aurait volontiers conduit aux Loges, monsieur Modrulleau, et montré tout Raphaël du bout de sa pipe. Mais il vaut mieux que vous y alliez seul. Voulez-vous me permettre de vous confier cette enveloppe pour le comte de San-Martino ? En vous remerciant encore...

Il sortit.

Les autres convives discutaient entre eux.



Jose-Maria Sert.

XIII

Modrulleau se trouva dans la rue, tout ébloui de soleil. Il chercha des yeux Haricot-Rouge. La pauvre enfant s'était endormie sur son banc de pierre, une main trempant dans l'eau de la petite fontaine qui offrait sa vasque au pied d'un obélisque de pierre.

Modru la considéra, rouge dans la chaleur, les formes presque rondes, cette fois comme sur le premier dessin de Picasso qu'il avait vu dans le salon de Diaghilew, là tout près. Et il s'arrêta, le cœur gros un peu du plaisir qu'il avait pris avec les autres.

— Tu es le moule et le modèle, tu es ma discipline et mon exutoire, l'exutoire de ma fièvre, de ma vie. Tu es telle. Tu es là. Et si les vieilles choses peuvent avoir encore quelque valeur dans leur expression, je te fais le serment de te garder, de t'aimer, quoi qu'il advienne, toi qui es pure et fidèle comme le roc, malgré les sales tempêtes ou les promesses de la lumière.

Elle s'éveilla avec un grand sourire sur ses grosses lèvres, dans ses jeunes yeux. Il la souleva, il l'embrassa, il la porta dans ses bras.

— Tu sais, dit-elle, je n'ai pas bougé, j'ai eu peur de me perdre. Et je ne pouvais te quitter. Mais je sais où passe le tramway qui nous conduira à Saint-Pierre. Il est trois heures, nous avons une heure encore.

Il eut envie de lui crier :

— Je n'ai plus besoin de voir Saint-Pierre, Raphaël, ni la Sixtine. Mais aussi bien je puis les voir et les regarder avec les yeux d'un homme qui sait à présent son chemin. Je suis délivré de ce pavé : le cube. Je suis un artiste. Je serai... Non, pas un maître : ce mot déjà appelle les esclaves. Et je ne voudrais pas faire d'esclaves. C'est trop atroce. Je vais te délivrer toi, peu à peu, mais sans te priver de la joie d'adorer. Viens...

Ils montèrent dans le petit tramway dont les voyageurs avaient baissé les stores, car, à Rome, il est accoutumé de dire que « seuls les chiens et les Anglais s'exposent au soleil ». Au retour, ils auraient tout le temps de flâner le long du fleuve qu'ensanglanterait alors le crépuscule, du château Saint-Ange à l'Ile Tibère.

Le tramway s'arrêta au bout d'une sorte de ruelle pouilleuse, pleine de gniafs, de marchands de volailles, de caisses, d'édredons. Ils en tournèrent le coin. Et à travers la colonnade, Saint-Pierre leur apparut.

Ils s'attendaient à une chose blanche et bien dégagée, de marbre, et solennelle.

Toute l'immense église, et la colonnade circulaire éaient de pierre ocre délavée, comme les autres maisons de Rome qui, petites et grandes, arrivaient jusqu'à elle et la serraient, l'étouffaient, à un mètre près, dans un chaos de toits, de cours, de fenêtres. Ils traversèrent la colonnade, où dormaient des vagabonds, entrèrent dans la cour



Picasso.

aux durs pavés sur lesquels cahotaient des fiacres, où deux gerbes d'eau bruissaient. Ils arrivèrent d'abord sous le portique, puis dans l'immense nef aux colonnades en parallélépipèdes de marbre. Un suaire glacial sembla les envelopper.

— C'est laid, dit Modru.

— C'est laid, dit Haricot-Rouge.

Un gardien les attira vers la Pietà. Modru s'emporta parce qu'on avait surchargé de couronnes et de fleurs de cuivre le marbre de Michel-Ange. Il se laissa conduire jusqu'au cercueil de Saint-Pierre.

— Pour une lire, dit le gardien, on allume une ampoule électrique, et pour deux lire...

— Merde, dit Modru.

— Vous manquez de respect au lieu le plus saint de la terre.

— Moins que votre ampoule, dit Haricot-Rouge.

Le gardien cligna de l'œil, les tira par la manche, jusqu'à un bas-relief de Canova :

— Les deux anges sont nus. Et les Anglaises aiment à passer leur main sur la cuisse de l'ange de gauche parce que...

— Mon ami, demanda Modrulleau, voulez-vous me mener le plus vite possible vers la Sixtine.

— Oh ! c'est dans le Vatican, derrière. Vous avez à peine une demi-heure. Il faut sortir, en mettant la main devant vos yeux, à cause de la réverbération du soleil. Puis, après être passés sous la petite porte, tournez tout autour de l'église, par la sacristie. C'est long !

Le chemin était pavé, et des herbes poussaient entre chaque pierre. Ce fut long, mais une sorte d'enchantement architectural. Ils comptèrent combien d'angles, mais derrière lesquels surgissaient des frontons d'une ligne si fine, dans une couleur si tendre! des arcs, des balustres, des

dômes, des coupoles, des colonnes aux chapiteaux élevés comme des chevelures de pierre, des balcons, toujours dans les ocres les plus divers et découpés sur un bleu de ciel immuable.

Ils arrivèrent ainsi à un chemin tout droit, pavé, montant, à gauche duquel un mur contenait des jardins d'où jaillissait un cyprès ou un cactus, devant toute la longueur de la pinacothèque aux larges vitraux. Ils payèrent en monnaie française leur entrée et comme ils n'avaient guère qu'un quart d'heure pour tout voir, les malheureux traversèrent toutes les salles et tous les jardins au pas de charge.

— Le temps n'est pas, expliqua Modrulleau. C'est l'intensité de notre vision et de notre compréhension qui comptera pour toute notre vie.

Elle le suivait, en sueur, par les escaliers. Ils escamotèrent la cour et la sculpture, bien qu'il se prit à danser comme une bête affamée devant le *Buste* en ahanant : « Regarde, chaque muscle est un volume, et tout le volume n'est qu'un muscle. » Et, en haut, ils arrivèrent aux Loges.

Les Loges... Non, pas les ornementations, trop copiées, même dans les boutiques de coiffeurs, mais toute l'histoire sainte, palpitait comme une allégresse, dans de petits plafonds qui semblaient être de minuscules ciels où une couleur inconnue resplendissait de vigueur.

— Viens... Viens...

Ils suivaient les flèches indiquant la Sixtine, descendirent par le petit escalier en cave, tandis que des touristes y remontaient. Et, soudain, après un semblant de couloir, ils furent écrasés sous cette voûte au plafond de laquelle se tordaient tant de véhémentes chairs nues et colorées, des dentelles d'or tapissant les murs.

— Prego, signore, si chiude... si chiude...

— Laissez-moi voir, laissez-moi voir...

Tout le *Jugement dernier* était masqué par une draperie de velours rouge et or que l'on tendait là pour une fête religieuse. Mais en haut, éternelle conversation de dieux créés par un seul homme, les sybilles, les prophètes, Adam, Eve, Dieu s'immobilisaient dans des gestes surhumains.

— C'est de ce ciel en orage qu'est né le ciel serein de Raphaël. Comme nous sommes secoués ici, tandis que nous planerons devant les Raphaël, Modru, ne me lâche pas. Tout est vertige. Les sybilles qui se penchent hors du plafond, Dieu dans la voûte et les prophètes, et les hommes, et aucun n'étant peint là dans une pose conventionnelle, mais nouvelle, vivante, parlante, géante.

— Si chiude...

— J'ai peur de voir... Je ne vois plus...

Ils étaient poussés avec la foule, les guides parlant, les autres écoutant, nez en l'air, en marchant à reculons. Ils se retrouvèrent dans le petit couloir en cave, gravirent lentement l'escalier et coururent pour arriver à temps aux stanzes, aux Chambres de Raphaël, où ils entrèrent en vacillant, la main dans la main, comme des Allemands, ricana-t-il, mais tout leur fluide passant et repassant d'eux en eux.

— Chiuso...

Il y eut tant de force de supplication dans leur regard que le gardien les laissa pénétrer encore, une minute, leurs lèvres remuantes comme prêtes à formuler quelque chose qu'elles devraient prononcer, leurs yeux chavirant, non d'extase mystique, mais d'une sorte de goinfrerie, de gloutonnement visuel.

Ils regardaient, lui, serrant les poings, elle, se tenant le ventre comme s'il allait crier, *Heliodore*, le *Saint-Sacrement*, les *Neuf Muses*, et surtout cette *Ecole d'Athènes*, où se dressent, blanches au milieu des docteurs, de si équivoques, mais savantes et divines figures.

Et ils répétaient toutes les gloses, comme des enfants émus dans une fête-Dieu balbutient des prières :

— Tout est divin chez Raphaël, le plus petit carré de toile, ce morceau de botte comme cette perspective de palais. Quelle joie dut avoir Raphaël de ne créer que des êtres beaux, comme Racine. Et l'on ne sait d'où vient cette beauté, cette légèreté, cette vie. C'est joyeux, ça part, ça chante, ça va tout seul. Et c'est l'ordre et l'euphorie, et l'allégresse et la couleur. L'homme se voit transfiguré devant cela. Rien que d'être là, il se sent à la fois tout nu et dieu.

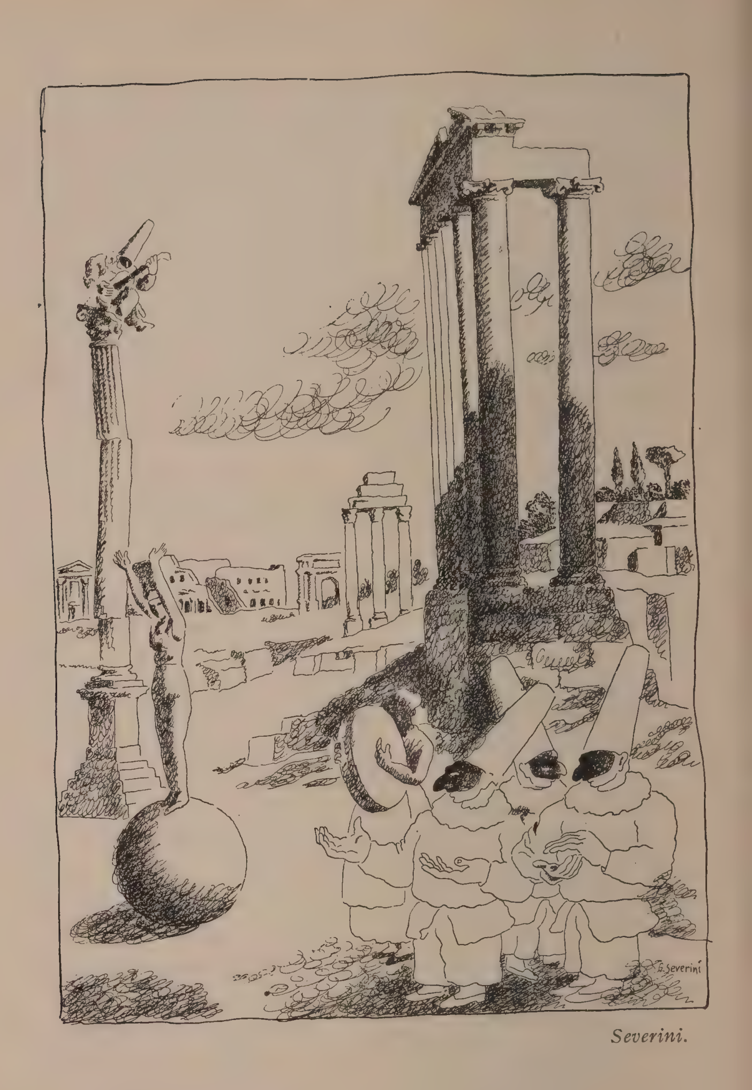
— Michel-Ange, Vinci ?...

— On sent trop la volonté chez Michel-Ange. Michel-Ange c'est la puissance, Raphaël c'est la grâce. Michel-Ange, s'impose, Raphaël sourit et charme. Il croit, et pourtant il est dieu, il est ange. Vinci est trop intelligent pour croire. Il essaye de faire croire. Il joue du mystère dans la lèvre et dans le regard, le mystère dont nous voulons dépouiller l'art. Vois comme Raphaël est franc. Avec lui, on croit dès qu'on le voit. Il ne promet pas le ciel comme Vinci : il le montre, il le donne... D'autres sont gracieux. D'autres essayent d'être célestes : Perugin. Il n'est pas divin. Seul Raphaël est le signe, parce qu'il est le fils de cinq générations. Il est divers comme Picasso aujourd'hui : il est Perugin, Vinci, Bartolomeo. Il est tous ceux-là, mais en les élevant, en les transfigurant, car il a mis en eux l'enchantement de la divinité. Raphaël seul est Dieu.

Ils se retrouvèrent dehors en parlant ainsi. Ils se regardaient, ils pleuraient.

— Quand reverrons-nous ?... Quand reverrons-nous ?...

Ils retraversèrent la grande place ronde, reprirent par une des ruelles pouilleuses, et en longeant le Tibre, Modrulleau raconta les conversations du déjeuner :



Severini.

— Si tu savais ce qu'ils ont dit encore : il n'y a pas d'écoles, mais de grands mouvements de réaction, mais qui se précipitent à ce point que s'il y eut deux siècles de classicisme, il n'y succéda que cinquante ans de romantisme, à quoi ne répondirent que quinze années de réalisme et d'impressionnisme, aussi bien en peinture qu'en musique et en littérature. Et, à présent, les réactions se feront si vite qu'il y en aura plus d'une, même dans la vie d'un seul homme : regarde l'œuvre d'un Strawinsky, d'un Picasso... Je puis évoluer, ou mourir!... Le cube est mort dans mon cerveau comme il était mort dans mon cœur. Haricot-Rouge, vive Modrulleau libéré. Vive Celui qui viendra et qui sera tel que nous ne le pouvons prévoir, sans quoi nous le serions, nous. Crois-tu que si Raphaël revenait aujourd'hui il peindrait comme il a peint?... Regarde, regarde Rome!... Il peindrait ce tramway qui traverse ce pont, aux statues rouges sur l'eau rouge, et il le diviniserait, à la manière d'aujourd'hui en le faisant véritablement fulgurer sur la toile, il l'électriserait!...

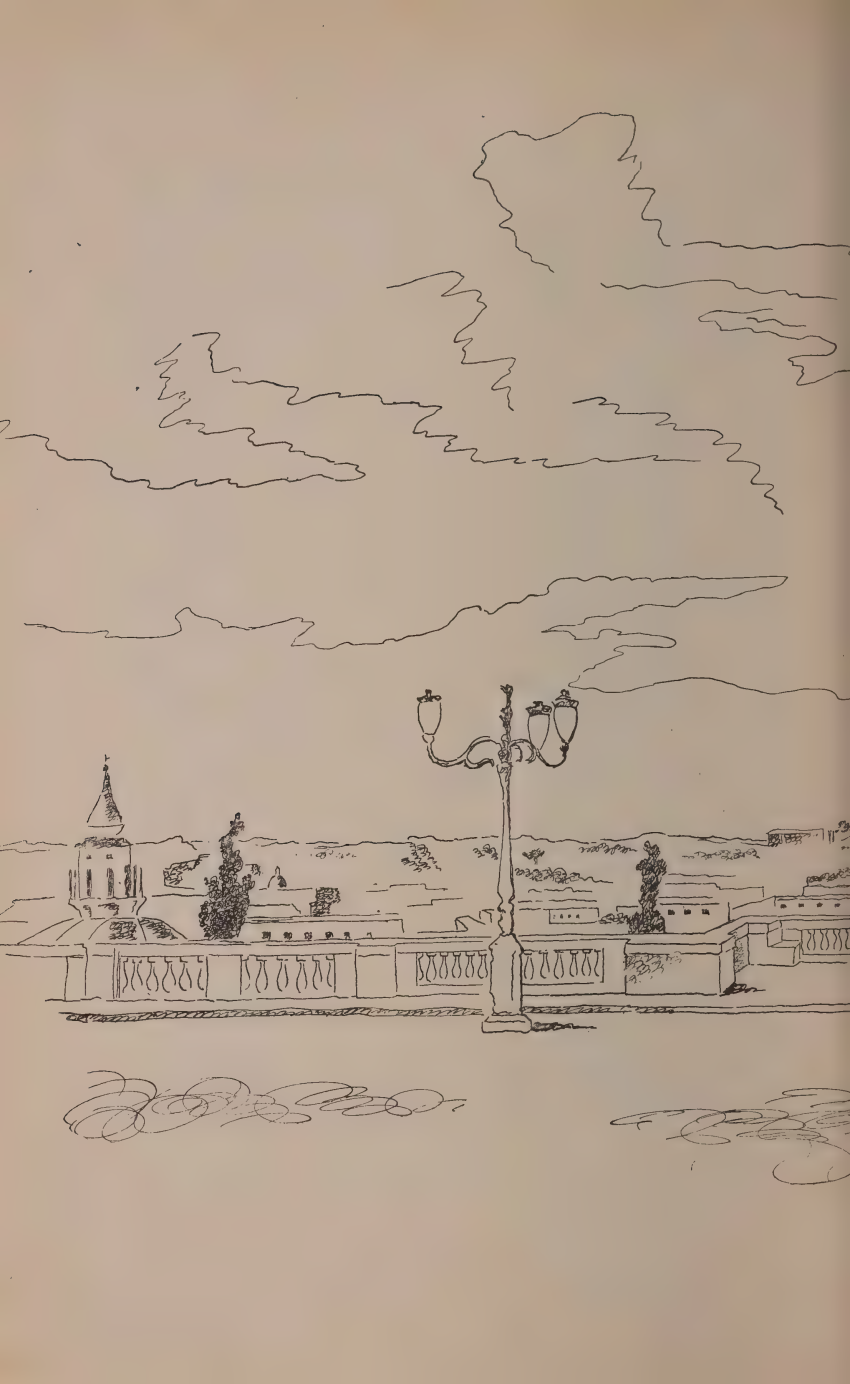
Ils avaient dépassé la petite île rouge, sur le Tibre, qui forme pointe, comme la Cité, et ils se trouvaient devant l'ancien temple de Vesta : de hautes et minces colonnes portant un toit rond, pointu, plissé comme un chapeau grec.

Devant le temple, un homme faisait avec ses bras des gestes ronds. C'était Despero. Il vit les deux jeunes gens et vint à leur rencontre.

— Venez demain, venez à l'atelier...

— Nous partons demain matin. Que devons-nous voir, à Rome, avant que meure le soleil : le Forum ?

— Non. C'est du sentimentalisme à la Hubert-Robert ou de la science d'archéologiste. Une catin m'a éclairé en disant qu'elle préfère le dancing. Elle avait raison. Il




G. Severini

faut appeler la culture si l'on veut être ému par les ruines. Nous sommes les hommes d'aujourd'hui...

Le pauvre homme d'aujourd'hui était nu-pieds. Son pantalon était fait de deux pièces, une jambe noire et une jambe grise. Néanmoins, il discourait :

— L'auto : voilà la vraie poésie parce que l'artiste comme la basse catin en jouissent tous deux : voilà la poésie complète. Venez dans un grand magasin, où sont réunies toutes les commodités de la vie qui en devient plus belle, voilà la poésie d'aujourd'hui.

Il haussa les épaules :

— Mais suivons cette rue, qui va nous mener d'où vous pourrez voir Rome, s'il vous reste à satisfaire un peu d'âme romantique. Ne vous arrêtez pas devant ces boutiques d'antiquailles à quoi nous mettrons le feu, comme aux musées, comme aux mots, afin qu'on en forge d'autres, car ceux qu'on emploie n'ont plus de valeur et sont comme les pièces de monnaie dont l'image est effacée à force de service : que signifient encore les mots amour, patrie, humanité, honneur : comme il faut se remuer le crâne pour leur trouver un sens neuf ou ancien.

— Regarde, je voudrais être riche pour t'acheter cette petite couronne de mariée.

Modrulleau n'écoutait plus le futuriste : il regardait et désignait à sa compagne une couronne de lauriers faites de minces feuilles d'argent gris et blanc alternées.

Ils marchaient un peu grisés dans la foule paresseuse, le soleil se faisant moins lumineux.

— Tenez, fit Despero, en leur désignant une église à deux tours carrées, surélevées sur deux hauts escaliers, voici la Trinità dei Monti, chère à tous les romans de Monsieur d'Annunzio. Gravissez-en les degrés, en haut prenez le chemin qui monte le long de la villa Medicis, et vous arriverez au Pincio presque aussi vite que les voi-



tures des nobles dames, et vous verrez Rome, de la place del Popolo jusqu'à l'Aventin. Mais, auparavant, venez boire un verre de Castelli, ce vin dont les vieillards eux-mêmes ne redoutent point la griserie.

Le soleil tapait droit sur les deux tours ocres de l'église, au bas de laquelle, presque sur chaque marche, des mar-

chandes de fleurs ouvraient et fermaient les parasols rouges qui garantissaient leurs œillets et leurs roses.

Ils s'assirent là, sur la place d'Espagne, et l'Italien apporta des fleurs à la petite. Modru commanda un, puis deux fiascos. Ce vin était sucré comme du miel.

— On peut en boire jusqu'à ce qu'on entende aux oreilles bourdonner les abeilles.

Et Despero commanda deux autres fiascos.

Les fiascos bus, Despero parti, les deux jeunes gens traversèrent la place, légers, la tête heureuse, et escaladèrent les degrés de l'église.

Et l'enchantement commença.

La lumière, sur les deux tours ajourées, ne ricochait plus, elle s'accrochait, rose, et la pierre semblait être, dressée dans le ciel bleu, une chair palpitante, heureuse.

Au premier palier, il y avait, sur la petite terrasse où prennent les deux autres escaliers de pierre ocre, à droite, un palmier doré où montaient mille marguerites blanches ; à gauche, dans un bosquet de lauriers-roses, un eucalyptus où chantait tout un concert d'oiseaux. Ils entendaient une musique grave et douce s'y mêler, d'instruments qu'ils ne devinaient pas encore. Ils montaient dans le rose, en levant la tête vers les tours.

Les ouvertures, les balcons, les arcs donnaient un tel ensemble de bonheur architectural dans le ciel, que Modrulleau marchait hypnotisé, transporté plus encore que devant les Raphaël de l'après-midi, tout enveloppé de ciel devant l'escalier, les tours, les pierres, roses à ce moment d'un rose d'aile, d'émoi, de palpitation, de paradis dans la nue flamboyante.

— Oui. S'il y a un paradis, c'est ici, dit-il.

La musique grave se mêlait toujours au concert de l'eucalyptus, et l'air était caressant, et ils arrivèrent, pas à pas, jusqu'au pied des tours.

De là, comme le leur avait expliqué Despero, partait vers le Pincio une route montante où roulaient de belles voitures, tirées par des chevaux couverts de filets de couleur. De languissantes Italiennes aux belles robes claires, aux grandes ombrelles à franges, leur souriaient, et ils répondaient. A droite, c'était le mur de la villa Medicis, creusé de niches, de fontaines, et tout débordant de chênes-verts. A gauche, en contrebas, au delà du parapet bordant la route, à travers la verdure : Rome, mais dans quel éblouissement de crépuscule, le soleil ayant mille gloires scintillantes jusqu'au zénith, tout le ciel d'une pièce comme un fond d'or de primitif siennois. Et toutes les voitures, toute la route, tous les arbres, baignés, nimbés, auréolés par cet or coruscent.

Ils pressèrent un peu le pas pour arriver au jardin du Pincio dont ils allaient passer la grille. A chaque tournant du parapet, il y avait une vasque reflétant le ciel, ou des amoureux. Sous un chêne-vert, ils virent trois musiciens aveugles : c'étaient ceux dont ils entendaient tout à l'heure le concert lent au rythme grave, profond et léger néanmoins : un violoncelle et une flûte, et un chanteur.

Modrulleau voulut leur donner quelques sous, bien qu'il ne lui en restât guère. A droite, dans les jardins Borghèse, sur des terrasses surmontées de colonnes romaines, dans des verdures, de beaux personnages prenaient le thé, face au crépuscule de Rome. Au fur et à mesure que Haricot-Rouge et Modrulleau montaient, à leur gauche, en contre-bas, toute la ville se découvrait, entre les palmiers, les cyprès : Saint-Pierre, sa coupole et sa lanterne au-dessus des jardins qui cerclaient tout l'horizon ; des tours carrées, d'autres dômes.

Le ciel, au-dessus de l'or, était encore bleu, et de petits nuages roses comme des joues d'ange flottaient dans cette pureté.

Au bout de la montée, la route et le ciel s'élargissaient juste au-dessus de la place del Popolo qui semblait un cirque creusé là, avec son obélisque, ses lions d'eau et ses amphithéâtres de jardins, l'entourant, de la porte Flaminia aux deux églises baroques à coupole et à tourelles ouvrant la voie du Corso, qui allait d'un seul jet jusqu'au Forum, au lavabo et au Colisée. Pour descendre dans ce cirque pavé où tournaient des tramways, il y avait cent petits escaliers pleins de bocages, de balconnets, de fontaines, de grottes, de tritons et de déesses de bronze ruisselants sous des cascades.

L'immense terrasse du Pincio dominait la place, ses balustres parallèles à tout l'horizon de Rome. Il y avait foule sous ses arbres en panaches et jusqu'aux bosquets de la villa Borghèse. Modrulleau et Haricot-Rouge, ne s'inquiétant que du crépuscule merveilleux, allaient, passant entre les voitures arrêtées là, où de grandes dames, s'ils devaient en juger d'après les équipages, leur souriaient toujours, sous leurs légères ombrelles de couleur, car ils paraissaient pauvres et courageux, et toute l'Italie est pleine de tendresse pour les pauvres gens.

Et, malgré lui, chacun de ces regards si ombragés, si doux, de ces femmes si brunes, bouleversait Modrulleau, qui ne put s'empêcher de dire :

— Il semble que toutes ces belles Romaines, graves comme des camées, portent le laurier sur la tempe et l'amour dans les yeux...

Et l'image souple d'une autre grande dame, au regard fier et indulgent, revenait à son esprit. Et, vite, il regardait Haricot-Rouge, rayonnante de joie, splendide et rouge comme un Renoir.

Et il l'entraînait. Au parapet, il y avait plus de monde encore. Des touristes, des jeunes gens de la ville avec leurs charmantes petites amoureuses, les cheveux fous, la nuque brune, ronde et longue, les bras nus et les robes légères, roses, blanches ou mauves serrées juste un peu au dessous de la taille et la jupe ballonnée sur leurs jambes fines.

Tous regardaient l'enchantement. Par delà la place del Popolo, dans l'ombre bleue à présent, il y avait Rome, et toutes ses coupoles, ses tours, ses arcs. Au delà de Rome, les collines sacrées, et par-dessus tout cela, le ciel au crépuscule.

Le Monte-Mario, entre les collines, portait sur sa crète la séculaire dentelle de ses pins-parasols noirs. Le soleil s'y couchait, éblouissant encore, comme une immense boule d'or, laissant derrière soi, dans toute la traversée du ciel, un long sillage d'incendie allumant la ville, ses dômes, ses jardins.

— Regarde.. Regarde, regarde, pas un détail, pas une cheminée ne gêne... Rien que des verdures et des toits rouges et plats qui semblent, comme un large plateau vermeil, offrir au ciel toutes les églises, toutes les coupoles, toutes les cloches, tous les oiseaux, tous les encens... C'est si beau que pas même un des hideux touristes ne parle...

Personne ne songeait à disséquer la ville, à reconnaître tel ou tel monument. On regardait le crépuscule étonnant.

Haricot-Rouge répondit seulement :

— Nous sommes là, nous, loin de là-bas, en plein ciel d'or, à Rome. Et il y a là un cyprès, ici une fontaine et ce ciel, et nous...

Ils étaient sales, terriblement, dans ce spectacle splendide. La sueur avait noirci des déteintes de sa robe tout le corps de Haricot-Rouge. Elle sentait ses pieds chauds, dans ses souliers de charbonnier.

La chemise de Modru, piquée de la suie du chemin de fer, collait à sa peau.

Mais, serrés l'un contre l'autre, enfoncés dans le dur feuillage du cyprès, ils étaient comme deux arbrisseaux qui auraient germé ensemble et qui viendraient d'atteindre un azur improbable.

Elle dit encore, dressée de tous ses muscles, devant cette ville solennelle, devant cet horizon dont la lumière d'or, d'apothéose semblait élargir les yeux, le cœur, donner des ailes à l'esprit de tous ceux qui étaient là :

— Nous sommes payés. Nous avons eu des misères, dis. Mais nous sommes payés, payés pour toute notre vie passée, pour aujourd'hui, pour toute notre vie à venir.

De ses gros doigts noirs, elle tenait la veste poisseuse de Modrulleau, droit, extatique, lui aussi.

— Regarde...

L'or, derrière la dentelle des pins parasols, s'incendiait comme un crépitement, se fendilla en mosaïque incandescente, lutta avec le rouge, le rouge infernal qui, enfin, comme tous les soirs, l'emporta.

Alors, la ville fut noyée dans une immense poussière violette, qui vacilla du fond des rues d'ocre jusqu'à la base de l'échelle des pins parasols.

Tout le ciel palpita comme un sein rose, blessé.

Et un immense apaisement succéda.

Les hirondelles ne crièrent plus. De larges parallèles, ailes ou voiles, tombèrent comme des caresses, vertes, lilas. Une brume mordorée s'accrocha sur l'Aventin dont la colline se piqua de lumières, cependant qu'immuable, le dôme de Saint-Pierre et sa lanterne de plomb, gardait les dernières blancheurs. Le ciel était liliacé au zénith.

Un tambour battit. Les groupes se disloquèrent, s'évanouirent comme des ombres claires. Modru et Haricot-Rouge étaient restés presque seuls, contre leur

cyprès, devant quelques légères taches d'or qui voletaient encore dans le ciel.

— Viens...

Les carabiniers criaient que l'on fermait.

Ils descendirent de quelques pas, dans un des petits escaliers en rocaille, et s'appuyèrent de nouveau contre un autre cyprès, pour attendre là la nuit, devant la façade de la terrasse qui s'étageait comme un château magique, les végétations s'agrandissant, la lance d'une Minerve devenant toute noire entre des cactus, les fontaines chantant plus haut, le ciel se liliaçant comme une gouache et se confondant avec les collines, puis les pins-parasols.

Et, comme les carabiniers passaient tout près, Haricot-Rouge et Modrulleau se jetèrent dans un bocage, derrière un magnolia, dont la senteur leur fit tourner la tête. La lune se leva. Les grilles furent fermées sur eux. Il y avait à leur droite, une vasque dans laquelle un satyre soufflait l'eau d'un cornet à bouquin. Rome grondait en bas. Les cyprès se faisaient de velours et le ciel plus palpitant. Des heures sonnaient, mais comme des délivrances, comme si chacune enlevait un mal. Les magnolias, de plus en plus les entêtaient. Ils se regardaient, leur cœur se gonflant de bonheur ou d'ivresse. Il leur semblait que leur tête chantait. Tout ce qu'il y avait eu de malheur dans leur vie, dans la vie de tous, fondait. Le bonheur le plus extra-terrestre était en eux, en rêve ou en réalité, ils ne savaient plus. Ils goûtaient du ciel que laissaient filtrer sur eux les branches comme une pluie de félicité éternelle. Ils s'endormirent ainsi, dans les bras l'un de l'autre, la poitrine vaste, largement soulevée, une fraîche tiédeur parfumée les enveloppant.

Et Haricot-Rouge fut réveillée dans la chaleur du matin par un être surprenant. Modrulleau était nu devant elle,

tout rouge et ruisselant de l'eau de la vasque dans laquelle il s'était trempé, en compagnie du satyre de bronze. Et, sur les feuilles où elle était étendue, il la prenait, dans la gloire du matin de Rome, avec les cris des premiers oiseaux et l'allégresse des premières cloches.

— Tout le suc de ce jour de bonheur, de ma délivrance d'artiste et de ma joie d'homme, je te le donne. Je veux en créer Celui que nous attendons tous. Aurai-je jamais un jour comme celui-là, et toi-même, l'auras-tu ? C'est ce matin de joie que nous devons, nous seuls le sachant, sur cette terre, sous ce ciel...

Et elle s'ouvrait, douloureuse et désireuse, non de l'œuvre de chair, mais de création, de la création sublime du dieu de demain, elle!

Et elle criait. Et elle disait :

— Pour lui. Au nom de Raphaël, de Jésus et de toi, Modru, féconde ton indigne compagne de celui qui doit être le plus grand des hommes...



Picasso.

XIV

— Ne me dis rien, ne nous dis rien, Zboro, avait crié Modru dès la gare, en voyant à l'agitation du Polonais que celui-ci avait bien des choses à leur dire.

Ils étaient revenus, leurs deux cœurs plus près l'un de l'autre et avaient fait le chemin du retour presque les yeux fermés afin de garder en eux, le plus longtemps, le plus profondément possible, l'impression de splendeur et de bonheur que leur avait si fortement, mais avec tant d'avarice, donné leur misérable destinée. Et ils étaient farouches, de plus en plus, au fur et à mesure que le train approchait, comme si chaque minute qui passait grignottait un peu de leur grand rêve.

Au déjeuner, Modru avait mis sur la table quelques photographies qu'il avait rapportées pour Zborowski. Et il disait seulement :

— Nous étions là, tu vois, et là...

Et ses yeux brillaient de fièvre et de rage. Et le doux Polonais écoutait sans rien dire. Et quand il revint de chez le comte de San-Martino où il porta la toile confiée par Diaghilew, il ne dit pas à Modru que le comte ne partait plus que la semaine suivante, et que les deux pauvres

êtres auraient pu demeurer quatre jours encore dans Rome.

Tous deux cependant s'en allaient dans le Luxembourg, s'accoudaient aux balustres de pierre qui cernent la terrasse devant le bassin, ou s'asseyaient, près d'un églantier. Ils fermaient les yeux. Ils attendaient que criât un oiseau, que chantât un jet d'eau, et Haricot-Rouge, disait à mi-voix :

— En bas, c'est la place del Popolo, avec sa pyramide, ses arcades, sa porte à trois frontons et les deux églises à coupoles qui ouvrent le Corso... Et, au bout, c'est le « lavabo », et découpé finement dans le ciel, l'ange de Sant' Angelo qui tend ses ailes pointues, et la couronne trop plate de Saint-Pierre, et le Tibre... Ne bouge point, que Despero ne nous voie pas... Et dans le ciel qui est une gloire bleue et blanche comme un ciel de Raphaël, et qui se dore comme un Angelico, les pins-parasols s'étendent...

— Tais-toi... Tais-toi... disait Modru.

Et, en rougissant, elle disait :

— Et voici notre petite vasque et notre cyprès au-dessus du magnolia.

— Tais-toi...

Il mettait sa joue en feu contre sa joue fraîche et, toujours fermant les yeux, il se faisait reconduire comme un aveugle, et il ne levait les paupières que chez Zboro devant les photos, mises au mur : toute Rome, ou Saint-Pierre, ou la villa Borghèse, et les deux magnifiques tours, rose d'aile dans le ciel flamboyant.

Puis, il se secoua de tout cela.

— Rentrons dans la vie. Rentrons-y gaiement, puisque j'ai rapporté de là-bas mieux qu'un rêve, mais ma délivrance.

Et de belles formes passaient devant les yeux de cet être d'élite et si délicatement jouisseur : des peintures

claires, heureuses, aux merveilleuses lignes, aux riches couleurs. Et, parfois, il pensait à sa compagne et à leurs épousailles de là-bas.

— Zboro, paies-tu un verre à la Rotonde ?...

— Tu veux ?... dit Zboro, joyeux. Et tu ne me demandes même pas comment je peux ? Tu ne veux pas savoir...

— Après, après... Et moi aussi, je te dirai une chose qui te bouleversera, et qui bouleversera Haricot-Rouge...

— Moi ?...

— Allons, debout !...

On lui obéissait.

Mme Zborowski avait une belle robe verte que ne connaissaient point les deux jeunes gens. Et elle avait roulé et bouclé ses cheveux à l'Empire, ce qui, avec son teint mat, lui donnait un joli air Joséphine...

Ils arrivèrent au café où l'éclairage rose et toute la vie grouillant là réjouit Modru.

Lui qui toujours passait sans baisser les yeux, il salua l'Américaine aux châles, l'Anglaise amoureuse des lutteurs de foire, le capitaine suédois qui, une ou deux fois par an venait passer deux jours dans le café, directement débarqué de la gare et directement y repartant. Et cette Danoise de qui le roman est si touchant. Après un an de Rotonde, à la manière riche, c'est-à-dire en épatant les modèles à qui l'on ne parle pas, en prenant du champagne et en changeant de peigne d'argent ou de boucles d'oreilles de corail chaque semaine, elle était retournée dans son pays où elle épousa quelqu'un de la Cour, car elle était noble. Mais, au bout de trois mois, elle s'était enfuie et avait repris sa place à la terrasse de la Rotonde, cette fois sans le sou, en cheveux et en savates, refusant de rentrer. Et le beau-père, venu à Paris pour la chercher, avait été atteint, lui aussi, par la vérole-Montparnasse et

dormait dans ce coin là-bas, à côté de la petite créole, et entretenu par une ancienne chanteuse italienne. Et il y avait ainsi, dans cet hôpital fantastique, un clown anglais, deux ou trois pasteurs, un groupe d'Espagnols et autant de femmes que l'on voulait ou qu'on ne voulait pas, de tous les pays du monde, de toutes les mentalités mais heureuses ici parce qu'elles s'y étaient fait la plus bizarre et la plus fidèle des familles, et parce que, sorties de là, tout leur paraissait fade et sans but.

Modru, les Zboro et Haricot-Rouge se dirigèrent vers la table des peintres où pérorait Kisling. Sa mère était en parfaite santé, et, au retour, il avait fait la noce à Berlin. Il racontait, son gros nez, ses grosses lèvres, ses oreilles, son front devenant rouges :

— Berlin ! C'est tout en merde et en fleurs artificielles, mes enfants. Mais on y rigole. Ah ! Antoine, donne-moi un solide cognac, il faut bien ça si vous voulez que je raconte... D'abord cette histoire. A mon arrivée, je choisis un hôtel, je fais mon prix, je pose ma valise et je vais me promener, dîner, puis quand je crève de fatigue et que je veux rentrer, je m'aperçois que j'ai oublié le nom de mon hôtel et même de sa rue. Je rigole et je me dis :

« — Il n'y a qu'à aller coucher chez une putain.

« Et il y en avait ! Et qui chialaient toutes ! J'en remarquai une pourtant le long du Tiergaten, qui avait l'air plus fier que les autres : une haute fille en noir avec de fines attaches. Elle me regarde. Je la regarde sans retirer les mains de mes poches. Nous parlons. Je lui demande son prix :

« — Un dollar...

« — Va pour un dollar. Car les poufs de là-bas ne comptent que par dollar, comme dans les bordels de Varsovie. Oh ! là, que de belles poules ! Toutes les boîtes de Rio et de Janeiro rappliquées là. Et ce qu'elles peuvent avoir



Kisling, *par Modigliani.*

d'histoires dans le coco et le cucu, trois francs cinquante, café compris... Bon. Revenons à Berlin. Je me laisse conduire. Une chambre protestante, glaciale. N'importe. Elle se déshabille. Je l'aide, heureux de palper des membres si fins, si hâristocratiques. Tout à coup ma main s'arrête, je crie merde en polonais :

« — Oh! tu es Polonais, me dit-elle.

« — Mais toi... tu es un homme ?

« Alors on cause. Et puisque je suis peintre, donc un copain, elle ou il me propose de me conduire au café, au kaffé. Ça va...

« Dans une maison fermée, on traverse une cour, on monte par un escalier noir, on frappe à une porte. Fumées, lumières, jazz-band, danses, et quand on s'y fait, on entrevoit une longue salle où dansent ou boivent des couples.

« — Bonjour Titi, Lulu, Toto, Lolo... fait ma compagne qui me présente en m'embrassant. Je m'essuie la bouche, mais je regarde. Et je vois que toutes ces minces femmes en noir — toutes en noir — qui dansent — die fraü von Pompadour, die Kleine Linden — sont du sexe de ma compagne, qui s'appelle Sonia...

— Mince, tu t'es envoyé Sonia, interrompt Fels qui, lui aussi, revient d'Allemagne.

— Aïe donc! fait Kisling, qui poursuit. Et je m'assois entre deux couples de gras Allemands de quarante à quarante-cinq ans ceux-là, les classiques buveurs de bière, et qui se baisent tendrement, sur la bouche, à la Russe, comme le couple d'en face d'ailleurs, comme le couple à côté, comme tous les gras couples assis sur les banquettes, et qui recommencent entre chaque gorgée de bière. Devant moi, on a mis un bock et aussi une boîte d'allumettes pour laquelle on me demande un prix qui me semble exorbitant. Comme chacun a devant soi une boîte d'allumettes, je ne dis rien, je paie et j'ouvre ma

boîte d'allumettes. Point d'allumettes, mais une poudre blanche, scintillante. Ah ! bien. Je la mets dans mon gilet. Je pousse un tango avec Sonia et je lui demande de m'amener autre part. Et nous faisons toutes ces boîtes de nuit : le Bayreuth Kaffe, moderne, tout lilas avec des chaises garnies de choux de rubans noirs : artistes de théâtre; là, chante le fils de Chaliapine, basse trop basse, trop grasse; là s'exhibent les deux élégances de Berlin : Franz Mongelas, le Fouquières prussien, chemise noire et des nichons sur les fesses; Asta Nilsen, le type de la Canada d'avant-guerre, longue, blonde, avec son lévrier blanc, en habit, cravate blanche et montre dans le gousset. Cinq minutes de taxi, et le *Bluen Vogel*, l'Oiseau bleu, ma chérie, petites tables, petit spectacle, mur noir, parquet noir, verres noirs apportés par des nains grotesques raccolés dans les foires où ils s'exhibaient comme issus d'amours incestueux et qui racontent leur histoire, apprise ou véridique, larves, phénomènes... Et c'est là que j'ai rencontré, venus en bande du Romanisches Kaffe où la police fréquentait trop, tous les anciens Montparnasse d'avant la guerre : Rudolf Levi, l'ancien massier de chez Matisse, le poète Eisenlhor, qui était collé avec la petite Yvonne, vous savez bien, morte dans la maison de fous; et de Fiori, le sculpteur italien, qui s'est engagé dans l'aviation wurtembourgeoise; Andreieva Gorki, Archipenko, et Artaval, l'astrologue. Et tous de me sauter dessus :

« — Oh! Kis'! Comment va la concierge du 9, et la petite épicière à droite, et André, le garçon à qui je dois encore cent francs, et le Dôme ?... A propos du Dôme, à quel prix sont les café-crème, à présent ? Et est-ce vrai qu'on met de nouveaux arbres ? Et crois-tu qu'on pourra revoir Paris ? Ah! si tu savais, si tu savais ce que représentait pour nous ce petit coin même avec la phar-

macie qu'on voit en face. Permets-nous de te présenter Kroll, l'auteur de *Caligari* et qui prépare une adaptation de l'*Idiot*, de Dostoiewsky... Mais emmène-t-on Kis', ce soir ?

« Il y eut un court conciliabule. On me regarda. J'avais déjà pas mal bu de schniks et je dus inspirer confiance, car trois d'entre eux m'emmenèrent dans une voiture fermée, au « Klub de tous les vices », où il y a les piscines aux parfums érotiques, les salles d'opium, de coco, d'hallucinations et celle où l'on se détériore irrémédiablement aux rayons ultra-violets pour le plaisir de se faire du mal à soi-même.

« Holf me faisait promettre de ne rien me rappeler de ce que j'allais voir, car on devait faire ce soir une chose extraordinaire. En effet, on nous piqua tous à je ne sais quoi qui nous fit de métal, de l'adrénaline sans doute, et mélangée à quoi ? Puis, on nous descendit dans une cave où l'on nous cimenta sur la figure des masques de terre qui avaient à peu près la forme des masques vénitiens au nez camard. Il y avait juste deux petits trous pour les yeux et deux pour respirer. Mais on n'aurait pu nous entendre crier. On nous disposa, debout, galvanisés, en demi-cercle, dans des cages de verre illuminées, de sorte que nous nous voyions tous, les uns les autres. Au centre, un espace vide, noir, mais sur lequel tomba bientôt, verticale, une projection. J'avais souvent entendu parler de ces dissections vivantes, de jeunes hommes que des fils de famille achetaient à de pauvres paysans qui leur vendaient ainsi un garçon de ferme ou leur propre enfant sous prétexte qu'il était idiot. On lui promettait une belle place, et dans la troisième cave, sans autre issue que l'ascenseur électrique, un homme teint de rouge gluant ou masqué de terre, après l'avoir saturé de cocaïne, le tuait en avançant lentement le glaive devant ses yeux

horrifiés si on l'avait insuffisamment drogué, ou sous ses soubresauts hilares quand on l'avait asphyxié de protoxyde d'azote, ou gaz hilarant. Alors, plus il souffrait, plus le patient soubresautait de rire, soit quand le « dentiste » travaillait un nerf facial, ou quand on lui vidait scientifiquement les artères. Mais, ce soir, c'était de l'horreur pire. Car il ne s'agissait pas d'un fils de campagnard, mais d'un de mes trois compagnons, et Holf lui-même, je crois! Il s'était mis à genoux, mais on n'entendait pas ses cris sous son masque et l'on ne voyait pas encore l'expression de sa physionomie. On le traîna. Et je sentis alors de quelle drogue on nous avait aguiché le sang et les nerfs. Ce n'était pas d'un analgésique, mais d'un hyperesthésique au contraire. Toute ma peau semblait être à vif, et d'une sensibilité telle que mes dents s'écrasaient l'une contre l'autre au seul contact du masque de terre. Holf avait été traîné au milieu du petit cercle, sous la projection. Et quand il eut été enfermé dans une sorte de siège d'où ne passait que sa tête, l'opérateur s'approcha en avançant une fraise électrique, de celles que j'avais vues pendant la guerre pour la trépanation. Et — c'était bien Holf qui était là, le sensible Holf — l'homme désigné pour l'opération lui découpait le crâne, en couronne, cependant qu'un courant électrique dont on réglait la résistance, empêchait le malheureux de perdre le sens. Je tressautai au vrombissement de l'appareil. Je voyais l'os sauter en fine poudre ou en petits éclats aigus. J'ai vu la calotte du crâne ouverte comme une boîte à conserves et les yeux de Holf pisser du sang comme un arrosoir. Les méninges furent ôtées avec délicatesse! Et quand le cerveau fut à jour, bien plus rose qu'on ne croirait, ce fut le supplice. L'opérateur augmenta le courant, prit les deux pôles et s'appliqua à chercher, dans la glande pinéale, le centre de la person-

nalité. Et la danse commença alors... Ah! ah! ah!...

Kisling était monté sur la table. Il sautait comme s'il avait eu toute la peau en feu, et ses yeux étaient près de claquer comme des boules de sang. On le descendit.

— J'aurais mieux fait de vous parler de ce qui se passe en peinture, dit Kisling quelques jours après, tandis que Modru était monté pour le voir dans son atelier, son grenier, mais qui était tout tendu d'andrinople, comme une église de la vieille Italie... D'abord, à chaque coin de rues, du mauvais cubisme en affiches, en maisons même : des boutiques de boulangerie qui semblaient une blague. Ce sont les Russes qui ont commencé en adaptant d'ailleurs leur modernisme à l'allemande. Il y a deux cent mille Russes à Berlin, qui ont fait le tour de l'Europe selon la voie courante de cette émigration : Petrograd, Moscou, Constantinople, Italie, Paris, Berlin. La plupart se ruent sur Dantzig, ville libre. Et cela les ramènera sans doute à Petrograd... Des bourgeois surtout, qui ont accaparé tout l'ouest de Berlin. Il y a des rues entières comme Metzstrasse qui semblent n'être que russes.

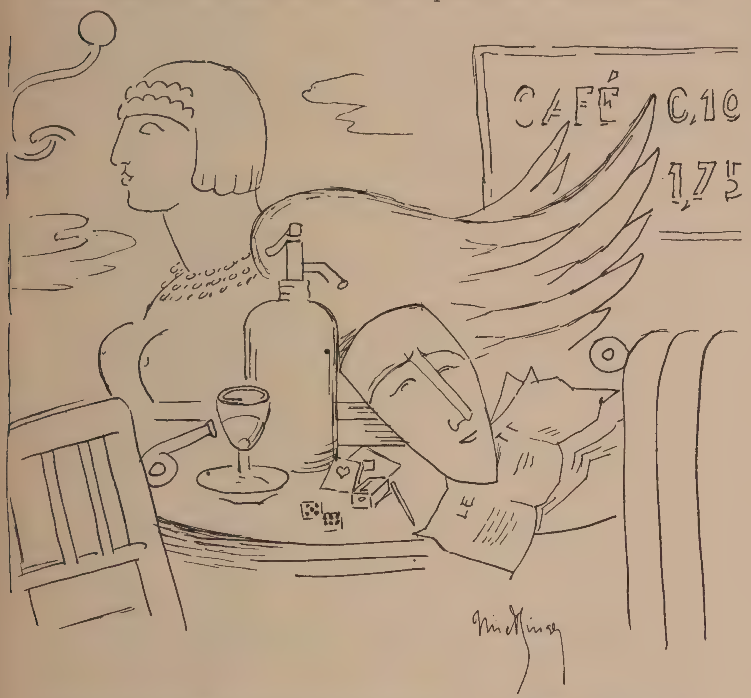
— Mais les peintres ?

— Les peintres russes ? Ils te prennent une perspective et te la tordent comme un torchon de vaisselle, ce que fait Soutine. Ils sont une centaine, de Presco, Repin et Kiselew jusqu'aux derniers modernistes dans le style cubiste de Munich, tu vois ça : l'art romain en parallélépipèdes, sans autre prétexte qu'une mode : c'est Puni, Tutchersko, Tatlen, Ekster, et Gontcharova et Larionow. A part ça, il n'y a rien comme peinture, ou bien tout vient de France : quelques Marie Laurencin qui semblent de tendres oiseaux dans un orage...

— Mais les Allemands ?

— Nous ne sommes pas nationalistes, hein ? Mais vois-

tu, on ne peut pas s'échapper de son pays. L'art n'a pas de patrie ? Allons donc ! Pour les marchands peut-être ! Mais, pour les peintres... Mieux que tous les manifestes



et tous les romans psychologiques, la peinture allemande est caractéristique de l'état d'âme de tout le pays. Comme tout le pays, elle s'enflamme, se bat, tente de s'affranchir mais ne peut pas retrouver son équilibre. Que ce soit Kokoschka et sa bande d'expressionnistes ou tous les tourneurs en chevaux de bois et autres fanatiques de fêtes foraines... Parenthèse. Tu as entendu parler de Bollander, le monstre qui ne peint que des monstres, pire, les exceptions, pour musées anatomiques, qui pâme devant les

éléphantiasis nacreux, les adénomes, les seins volumineux alourdis de veines bleues, les ulcères, les fungus dégringolant de la peau comme des grappes de raisins noirs. « Il n'y a que les monstres qui soient intéressants », s'est-il écrié. Et il a tant habitué son esprit à toutes ces horreurs qu'il a pris pour femme une créature à trois seins, à la face mangée par je ne sais quelle végétation, si riche, montre-t-il, de tons opposés.

« Ils sont cependant violemment antiallemands, la plupart. Et leur principale tendance est *de fuir la méthode*, la fameuse méthode qui, justement, fit faillite à la première Marne. Mais le génie de la race est là : et *c'est méthodiquement qu'ils fuient la méthode.* Et ce que cela donne! Prends une toile nouvelle « expressionniste » de Kokoschka: déséquilibre voulu, et, bien entendu, appuyé avec toute l'insistance germanique : dans un coin, deux sous de Bonnard, dans l'autre, un franc de Van Gogh ; ici, une imitation grotesque de Cézanne, plus loin, un empâtement à la Segonzac tandis que des lettres à la Léger se baladent dans tout ça. Ah! mon vieux, c'est plus que jamais que nous devons, nous, nous en tenir au cube, clairement, purement. En dehors du cube, point de salut, la sale anarchie, la cuve au pétrin, la troisième cave où l'on triture les cervelles. Ah! ce voyage m'a été une leçon et un pèlerinage...

Modru se leva. Pour la première fois, il se sentit égoïste. Il ne dit pas un mot sur son pèlerinage à lui, où il avait entrevu le ciel, et non l'enfer. Et, en sortant de chez Kisling, il s'élança vers les pelouses du jardin, il s'assit sur un banc, sous un arbre énorme dont les feuilles bruissaient, devant une large pelouse, où contre un débris de statue les jets d'eau d'une lance envoyaient un scintillement traversé d'un arc de couleurs qu'il regarda avec une joie d'enfant, face au soleil.

Et le débris de pierre devenait statue de Sicile, ou de Crète et se couronnait de dures nattes comme celles de Haricot-Rouge qui semblait lui sourire, dans le soleil, avec son grand secret, leur grand secret heureux. Et le soleil encore revêtait la statue de broderies d'or, et quand il clignait les yeux, il entrevoyait un manteau de la sombre pourpre dont Mantegna et Carpaccio habillaient leurs figures.

— Oui, Raphaël c'est Carpaccio délivré, mais Carpaccio lui-même vêtait de magnificences ses vierges et ses courtisanes, si géométriques fussent-elles. L'art, c'est la joie, donc la richesse, richesse des lignes, des couleurs, des lieux mêmes. Vive Rome d'or plutôt qu'une plaine grise, et ce ciel de bonheur, tout bleu, tout vibrant, tout chaud plutôt qu'un ciel pauvre. Vive la richesse...

Et il souriait, un des rares sourires de sa vie, la tête renversée sur le dos de ce banc, ses yeux caressés par le mol balancement des branches de ce marronnier qui, à travers ses transparentes et brillantes feuilles, lui faisait entrevoir des nuages dorés comme des promesses. Et il respirait avec ivresse les senteurs du jardin humide, sa chemise entr'ouverte sur sa poitrine palpitante.

Et il s'épanouissait, il créerait des ciels et des dieux de bonheur, sur d'immenses toiles qu'il aurait voulues ouvertes sur des jardins. Et il frappait le gravier, de ses souliers qui avaient foulé la terre heureuse d'Italie et dans lesquels ses pieds étaient nus comme ceux des bergers dans les campagnes de Rome.


FRANCIS PICABIA

XV

— Enfin, parle, Zboro, qu'y a-t-il ? demanda le peintre en s'asseyant à la table du déjeuner après avoir embrassé Haricot-Rouge dont tout le visage se transformait mystérieusement, des lueurs d'or allumant ses yeux, sous les sourcils, qui de plus en plus s'ouvraient, comme des ailes joyeuses.

— Il y a, il y a que le brigand de la rue de la Boétie est venu ici, s'est assis sur cette chaise...

— Tu l'as mis dehors ?

— Il voulait tout ce que j'avais de toi, toiles, croquis...

— Tu l'as jeté dans l'escalier ?...

— Je lui ai demandé mille francs, dit doucement Zborowski. Alors il est parti de lui-même... Mais il est revenu.

— Alors ?

— Alors, je lui en ai demandé douze cents, plus cent cinquante francs pour les dessins. Et il les a donnés. Et il a voulu emporter la porte sur laquelle tu as peint Haricot-Rouge. Mais je lui ai dit que pas pour dix mille...

— Tu as bien fait... Tu as bien fait...

— C'est une grande dame, qui lui avait demandé de tes

œuvres, et qui est riche, et qui en a, à présent plein ses salons... La princesse Laurence...

— Quoi ?

Le front de Modrulleau s'était plissé. Et son cœur commençait à battre à coups pressés, comme s'il avait voulu sauter dehors.

— Alors, j'ai fait bavarder la canaille...

— Tais-toi...

— C'est...

— Tais-toi... Je ne veux pas savoir ce qu'elles sont devenues, mes toiles. C'est notre los à tous, de travailler et d'être payés comme des artisans, comme les tout premiers peintres de fresques, comme les sculpteurs anonymes des têtes d'anges ou de gargouilles des basiliques médiévales. Tant mieux si d'autres les vendent des millions. Leur joie d'empocher de l'or ne vaut pas la joie que nous avons eu à les peindre...

Mais il pensait à autre chose. Il essayait de chasser l'aristocratique et souple corps qui se présentait à sa mémoire en molles draperies de soie dont chaque pli faisait une couleur plus chaude ou plus mystérieuse, et lui rappelait toutes les belles et graves Romaines de la promenade du Pincio.

Il regarda Haricot-Rouge.

— Mais écoute donc Zboro, dit-elle.

— Oui, fit le Polonais, en parlant avec un peu de fièvre. Des personnages ont vu tes peintures, et tout un petit comité s'est organisé pour te fêter, toi et tes camarades, chez elle... Tu présideras le dîner.

— Je n'irai pas, dit Modru d'une voix à demi étranglée.

— Hé! fit Zborowski, le secouant un peu pour la première fois de leur vie, c'est vieux jeu de faire le communiste, l'ours, l'ermite, le Degas des légendes. Au fond, tous ces vieux peintres soi-disant « indépendants » étaient

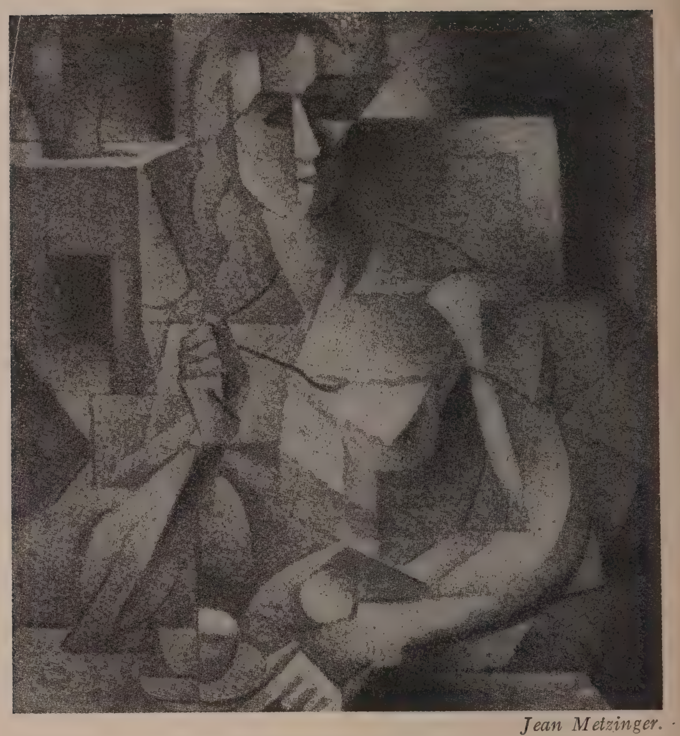
simplement des froussards. Ils avaient peur de ne pas savoir se tenir dans le monde. Et c'est parce qu'ils étaient intimidés par les belles dames que tout à coup ils leur pétaient au nez pour les faire sauver. Enterrés dans leur salle à manger, ils ont fini par épouser leur bonne! Toi, tu n'as pas peur de t'empoigner avec la vie. Et je t'ai vu, l'an dernier, plus noble qu'un ambassadeur d'Espagne, plus méprisant qu'un juif, quand on t'a présenté à ce député qui croyait te faire plaisir en te complimentant sur ton exposition... Et attends, Haricot-Rouge va t'apporter quelque chose.

Elle entrait dans la chambre de Mme Zborowski et en rapportait quelques belles chemises de linge fin, des souliers vernis et tout un complet noir au veston bien ouvert, presque comme un smoking.

— Je t'habillerai, dit-elle, car je veux que tu sois beau pour ce soir de triomphe. Il faut soigner ta gloire, puisqu'on commence à te vendre. Ne veux-tu pas que, moi aussi, j'aie une belle robe, un jour...

— Tu vas rendre ces habits et t'acheter pour toi...

— Ce n'est plus possible, Modru. Et pour toi, c'est plus utile. On te commandera beaucoup de toiles, ce soir-là, alors tu m'en achèteras, tu m'en achèteras, et des boucles d'oreilles qui scintilleront sous mes nattes, et un gros collier de grenats qui incendieront toute ma peau.



Jean Metzinger.

XVI

La princesse Laurence était une charmante princesse, et intelligente, nous l'avons vu. Elle était sensible à l'art comme d'autres à la religion, suivait les concerts et, sans snobisme, essayait de se tenir au goût du jour. Et quand, chez elle, plusieurs personnes de ses relations manifestèrent le désir de connaître le peintre de l'étrange toile qu'elle possédait, elle accepta, d'autant mieux qu'elle avait le souvenir d'un bel être fier entrevu chez la danseuse américaine. On parla. On décida de faire un dîner, puis d'inviter comme le faisait parfois la princesse Murat ou la couturière à la mode, tout un lot de sauvages cubistes.

La princesse fit alors la moue. Elle avait le souvenir d'une orgie terrible chez une femme de la demi-aristocratie où l'on avait mêlé les castes. Les jeunes filles, d'abord apeurées, étaient allées jusqu'à renifler les peintres comme on le fait parfois des fauves dans les ménageries, invinciblement attirées par leur odeur toute puissante de rut, après en avoir été suffoquées.

Elle ne voulait point cela. Elle ne voulait surtout pas d'affectation bolcheviste, entre les mousses de foie gras et les colliers de perles.

On lui proposa de fêter un cubiste, sérieusement, comme un maître, un cubiste dont on tirerait le nom dans un chapeau, et que le hasard désignerait. Le lendemain, il serait célèbre, grâce à quelques notes au *Figaro*... Ou bien celui-là dont la princesse avait une toile, et puisque son nom avait été prononcé le premier.

M. de Belanges, l'organisateur de toutes les fêtes mondaines, connaissait justement un garçon charmant, homme du monde, lord Jarrout, versé dans la connaissance de ces milieux et qui amènerait les éléments nécessaires.

Et la princesse laissa faire, car elle était princesse. Comme pour un dîner elle se confiait à son chef et à son intendant, comme pour les fêtes de charité elle se reposait sur une dame patronesse qui arrangeait si bien tout, elle accueillit lord Jarrout, présenté par M. de Belanges, qui depuis toujours tripotait avec lui des histoires de commissions. Et lord Jarrout, en rigolant, avait racolé tous ses amis. La princesse s'était uniquement inquiétée de l'acquisition de nouvelles toiles de Modrulleau.

Et quand celui-ci arriva, solennel et hautain, il passa entre deux haies de chevalets porteurs de ses œuvres. Et s'il entrevit Jarrout et quelques-uns de sa bande, à peine s'émut-il. Il planait.

Il planait bien plus d'arriver superbe, bien habillé, rasé, coiffé, devant celle à qui toute la semaine, il avait rêvé avec sérénité, que pour cette gloire qu'on lui offrait.

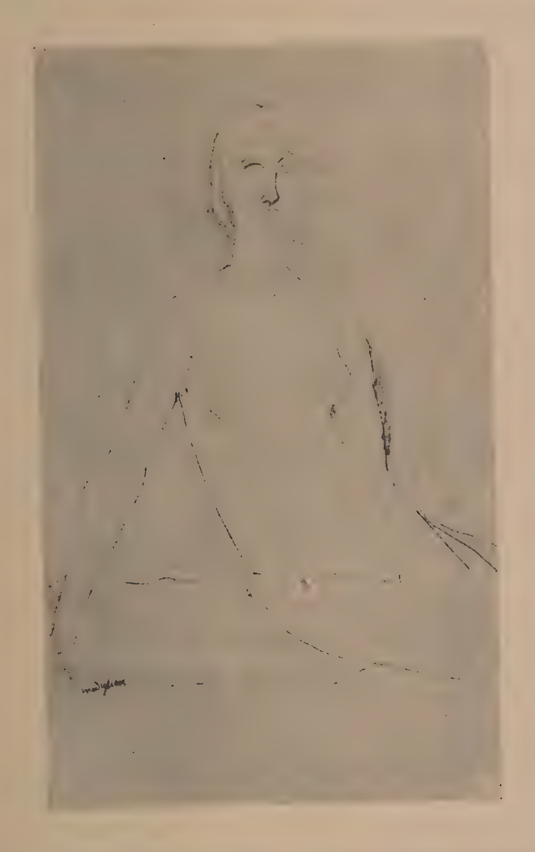
Il la voyait, à présent, venir au-devant de lui, plus immatérielle au fur et à mesure qu'elle approchait.

— Monsieur, je suis très fière de vous recevoir...

Et son cœur fut point, bien qu'il sentit que c'était là surtout une phrase de convention. Mais il tenait la délicate main de cet être délicat dans sa lourde patte, et cette

caresse fit tourner tout l'hôtel autour de lui, durant quelques secondes.

Comme à l'arrivée d'un roi, elle ne le fit pas attendre,



et dès qu'il eut fait le geste — oh! esquissé le geste — de baiser cette main, elle lui prit le bras et le conduisit à la table, où les suivirent une vingtaine d'invités. Elle l'assit à sa droite.

Des fleurs aux pétales inconnus de lui pour leur riche transparence couraient et se groupaient autour des motifs vénitiens des pièces lumineuses. La porcelaine des assiettes était d'une finesse de chair et les cristaux si légers qu'il appréhendait d'y toucher.

Ils échangèrent d'abord quelques phrases conventionnelles, mais Modru n'écoutait que les modulations surprenantes de cette voix et qui semblait naître de toutes les parties de ce beau corps, selon qu'elle était grave ou légère.

Puis, comme il devait parler, lui aussi, il fut heureux de ce que leur conversation s'engageât sur Rome. Non qu'il redoutât d'être timide, mais pour rien au monde il n'eut voulu ennuyer de théories ou de sujets étrangers à son esprit cet être dont le charme était si subtil. Elle était allée là-bas, et ils parlèrent de la Casati et des représentations de ballets.

La figure souriante de Haricot-Rouge parfois se dressait entre eux, mais sans gêner Modrulleau dont la pensée était pure. Il buvait de l'eau, si la princesse parfois trempait ses lèvres duvetées d'un reflet d'or dans une coupe de vin clair.

Quand elle posait sa main sur la table, Modru la voyait onduler légèrement, et les doigts fuselés se poser en trois fois, comme la voix. Ils étaient blancs, à peine dorés, à peine roses au bout. Mais les ongles étaient de corail. Modru aimait le corail, pour ses tons chauds, pour ses tons de chair. Quand le bout des doigts prenait son élan pour que la main se soulevât, l'ongle rosissait un peu plus. Et Modru se rappelait les coraux vus dans Rome, si mystérieux avec leur couleur de petits poulpes vivants, couleur de sexe.

Il regardait les épaules, la nuque. Mais quelque chose, pour la première fois, le grisait autrement que par les yeux.

C'était ce parfum qui se dégageait d'elle, de la soie ou des cheveux, ou de la peau, il ne savait, et qui, lorsqu'il s'en était empli les poumons, leur laissait, comme les vins capiteux déposent un goût d'âcreté, une senteur de toison chaude.

Il fermait les yeux. Alors l'étonnante modulation le pénétrait jusqu'aux entrailles, comme certains accords de musique dilatent le cœur ou pincent les nerfs. Et il regardait l'être lumineux qui lui souriait de ses lèvres plus admirablement peintes que sur aucune toile. Et sa narine s'ouvrait au parfum de bonheur qui semblait lui être offert, à lui, de tout son être à elle, ouvert.

Et quand son regard allait à la poitrine palpitante, il ne concevait point, même devant cette réalité, tant de fermeté dans tant de tendresse.

Et il arriva que lorsque leurs yeux se rencontraient, leur regard se troublait. Ils essayaient de dire n'importe quoi, et chaque mot semblait prendre un sens.

— Il y avait un soleil...

Mais ils se regardaient dans les yeux.

— Avez-vous vu cette petite peinture...

Mais son regard s'arrêtait sur sa lèvre, fine et gourmande.

Et ils s'étaient tus, pour creuser un vide, pour qu'il n'y eût pas d'équivoque entre eux deux. Ils se sentaient frémir d'être un homme et une femme à côté l'un de l'autre et justement parce qu'ils étaient de classes différentes. Ce qui aurait dû les éloigner l'un de l'autre les rapprochait terriblement, qu'ils le voulussent ou non, par l'esprit, par les sens. Ils avaient fini par se pencher de côté, pour que leurs coudes ne se frôlent point, car ils auraient pensé s'en écrouler.

Là-bas, le pauvre Soutine s'était endormi, aux rires d'une petite personne d'abord apeurée par la mâchoire

énorme et carnassière de ce peintre des viandes saignantes des boucheries de Vaugirard, agitée devant le décolleté tremblant sous le frimas des poudres. Les groupes s'échauffaient. Le nez rouge, lord Jarrout expliquait à une petite comtesse :

— On le blague, mais il est peut-être le grand homme de demain, justement parce qu'on le blague. Ainsi, moi, j'ai donné à Apollinaire l'idée de lancer le Douanier. Il n'y croyait pas. Basler m'aida. Et dix ans après, Apollinaire était le plus convaincu des admirateurs de ce peintre, grand, grand peintre aujourd'hui...

— Le toast au salon des verreries, n'est-ce pas, princesse ? demandait alors M. de Belanges.

Et tous les initiés d'approuver. Et l'on se leva.

Et Modru regarda les beaux corps souples des femmes, nus dans des tuniques de soie plus colorées que sur les plus beaux Raphaëls, chacune portant haut un trésor de chevelure couronné de fleurs ou de brillants, agitant de longues plumes pour éventails et marchant avec une telle légèreté que Modru voyait vivre le plus beau chef-d'œuvre. Et il pensait : « Si Haricot-Rouge prenait la grâce d'une de ces femmes, ah ! comme serait beau Celui qui viendra... »

Et, comme il ne se sentait point humilié, mais grandi devant ces beautés, — car il les comprenait mieux qu'elles-mêmes, — pour la première fois, lorsque la princesse vint à lui, il eut cette pensée, sans l'ombre de l'espoir, sans même en entrevoir la plus lointaine possibilité, que Celui qui viendra devrait être de cette femme parfaite entre les femmes, et de lui. Et il la regarda marcher. Elle avait couvert son épaule d'un mantelet de zibeline claire, et sans savoir la valeur marchande de cette fourrure, il en goûtait les reflets su la chair. La princesse avançait le pied comme font les biches. Et sa mince et souple cheville

semblait elle aussi avoir trois ondulations avant que se posât le pied. Et la taille, et, absentes ou mystérieuses, toutes les autres formes du corps que l'on n'aime point,

M. de Belanges se levait, ironique.

Modru ne prêta guère d'attention à son discours, bien qu'il fut question de lui.

Il entendit le fier imbécile lui assurer que, même avec ses « bizarreries », Modrulleau servait l'art et la France, qu'il serait « compris », un jour, loin des Bouguereau, par exemple...

Mais Modrulleau était heureux, et quand il se leva, à son tour, il ne fut sévère qu'en souriant.

— Je vous sais gré, à vous, monsieur, qui êtes la Grâce présente, sinon passée, d'accepter celle qui sera peut-être de demain, et peut-être de l'oubli, à peine née!... Il ne faut jamais ni excuser, ni même encourager les peintres. Où cela vous conduirait-il, monsieur, si tel sombrait ou devenait dieu ? Gardez-vous d'avouer si vous ne nous comprenez point, mais plus encore si vous nous compreniez. Bouguereau a droit au respect que, si j'ai bien compris moi-même, vous lui avez témoigné, car il fut un grand peintre, ce que je n'avouerais pas à des esprits vulgaires, mais à vous, monsieur! qui, ce soir, êtes si affable, si généreux, que vous tentez de reconnaître ceux qui se cherchent encore...

Un froid tomba sur toutes les épaules et que la princesse ne rompit qu'en offrant elle-même les petites tasses de jade où bouillonnait encore un café mordoré. Elle était rouge, presque confuse. Belanges se retirait, suivi des siens. Les dames partirent à leur tour.

— Restez, dit la princesse à Modru quand elle vit celui-ci lui tendre la main.

Elle balbutia :

— Je vous dois et je me dois de vous expliquer...

Mais il se méprit. Ce qu'il fit, tout à coup! devant une possibilité trop belle apparue soudain...

Quand la princesse eut reconduit à la porte du salon les derniers invités, elle chercha le peintre des yeux et ne le trouva pas.

Elle avait des larmes toutes prêtes. Et cette absence, cette fuite l'abattit. Et elle eut honte devant cet homme qui lui apparut grandi.

Puis elle se redressa et gagna sa chambre.

C'était une assez grande chambre au plancher tout recouvert de fourrures : les murs gris, dans une atmosphère bleue, les lampes cachées sur la corniche de ces murs et n'éclairant que le plafond. Des meubles gris et massifs. Une salle de bains mosaïquée d'argent, la piscine en contrebas, déjà bleue d'une eau lourde et à peine troublée d'ambre gris.

La femme de chambre dégrafa la tunique orange qui avivait la peau.

Toute la cuisse, et les genoux un peu gras dans cette sveltesse, et les bras ondulés parurent roses comme des pétales. Des ombres d'or couraient, flambaient, dormaient à travers la soie de la courte chemise plissée au travers de laquelle s'assouplissait la taille. La femme de chambre éteignit ce corps de fleur sous une mousse de volants si légers qu'ils ne se posaient les uns sur les autres que pour se soulever à nouveau.

— Laissez-moi.

— Madame lira...

— Oui.

La lampe s'alluma, qui éclaira d'une lueur orange des livres à la tête du grand lit monté sur une basse estrade.

Seule, la princesse demeura assise, sur ce lit, son pied nu foulant la fourrure comme une herbe luisante et brune.



Modigliani.

Elle pensait. Elle se gourmandait de tant s'inquiéter pour une offense faite, pourtant chez elle, mais à une personne si loin de son monde. Elle était honnête. Elle se sentait injuste. Elle revit Modrulleau, droit et souriant, répondant à de Belanges avec une telle supériorité... Elle le revit. Elle leva la tête. Elle se leva... balbutiante.

Modrulleau était devant elle, Modrulleau qui s'était mépris. Elle se leva et vacilla sur ses jambes. Et elle vit tout de suite ce qu'il voulait. Et elle comprit la méprise. Et elle devina qu'il était trop tard.

Elle était pure. Depuis des ans sa noblesse avait dompté son flanc qui palpitait comme celui de toutes les autres femmes. Et elle ne s'était jamais promise, dans les rares moments qu'elle osait y penser, si fugitivement... qu'au plus racé, au plus haut-de-sang de tous ceux qui l'approchaient, car elle était de vieille et nette aristocratie. Et telle, dans sa vie, qu'aucun n'osa jamais poser sur ses doigts une lèvre insistante.

Elle vit Modrulleau, le col ouvert, les cheveux en flamme, et le regard tranquille. Mais il y avait comme une annonciation dans ses yeux.

Et cette présence, au lieu de l'affoler, sembla la rassurer. Elle tendit instinctivement les bras vers lui, sans se rendre compte si c'était une défense ou un appel. Il marcha vers elle, car il n'y avait plus ni princesse ni misérable, mais comme dans une caverne lointaine, deux êtres de sexe différents mais d'âme égale, et de corps dignes.

Il était beau, allant vers elle, la tête levée, et tout son corps presque aussi souple que le sien. Elle sentit tout à coup sa chair comme pétrie quand il prit ses flancs dans ses larges mains, quand il la coucha, comme une vierge blessée, sur le grand divan.

Pour supplier ou pour acquiescer, sa bouche d'abord s'entr'ouvrit, comme un fruit qui a soif et elle respira

de telle façon que ses seins, petits, presque pointus, se libérèrent. Et il recula un peu avant d'oser.

Elle continuait à respirer avec angoisse les yeux humides, grands ouverts, les cheveux défaits, comme une belle couleur qui s'agiterait.

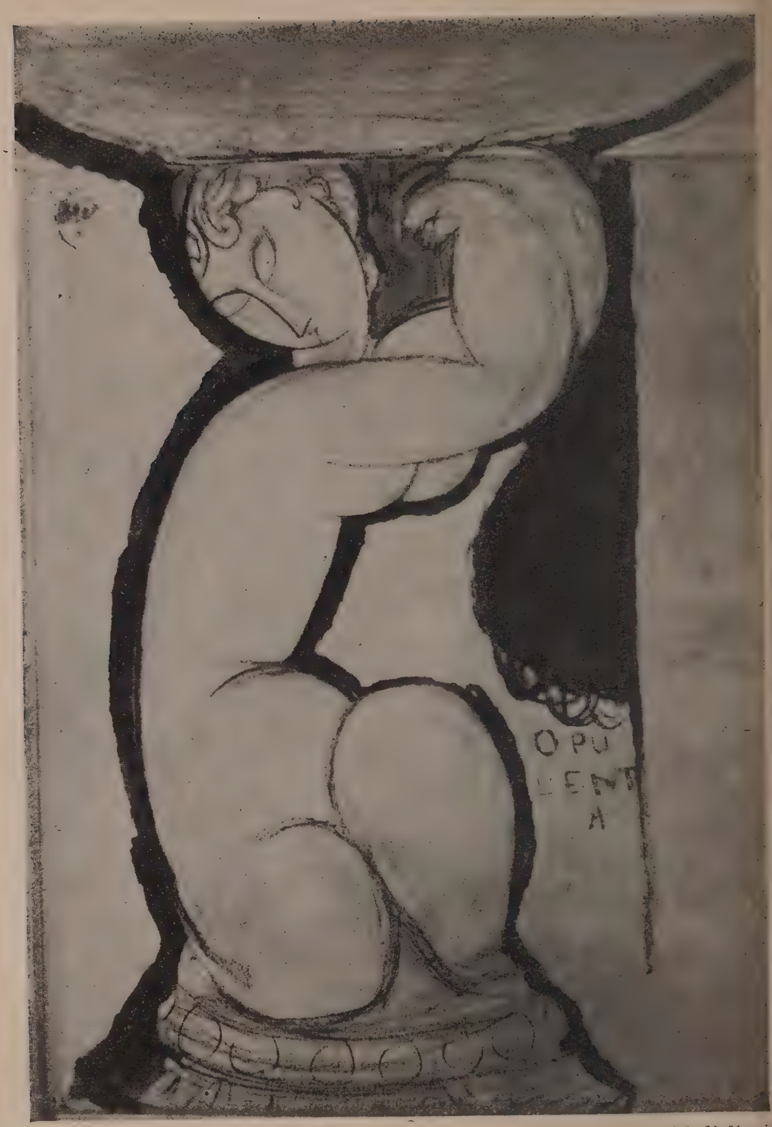
Revenant vers elle, presque froidement il ouvrit le vêtement de nuit, mit à nu le beau corps qu'il goûta des yeux, vite, comme dans les salles splendides il avait pris dans ses prunelles tout Raphaël en courant. Il regarda, de la gorge qui se gonflait, au ventre blond un peu fauve, et dont les muscles se contractaient au centre du beau vase doré que faisaient les hanches et les cuisses.

Et quand il se fut dévêtu, lui aussi, noir, élancé, musclé et prêt, il entra dans cette chair.

Et tous les muscles d'elle se détendirent, et tous ses parfums s'exhalèrent, et les modulations de sa voix se plaignirent et jouirent, et tout le corps eut de nouveau ce souple balancement, mais pour lui, — ou pour elle, pour eux — s'approfondit sans réserve et ne s'arrêta que lorsque Modrulleau prononça ces mots qu'elle ne saisit pas :

— Je te baptise et communie en toi... Je te donne le baptême...

— Reste... dit-elle, sa fine main plongée dans la lourde chevelure du peintre. Et se faisant une toute petite tendresse de chair repliée presque dans le ventre de l'amant, elle s'endormit, en respirant toute sa chair, toute sa toison.



Modigliani.



XVII

Il ne lui avait pas expliqué pourquoi il avait fait cela. Et le lendemain matin, elle n'avait pas honte. Elle lui avait demandé, en affectant de remonter négligemment une de ses boucles noires, s'il voulait cette aventure, ou s'il reviendrait.

Et il avait dit, en regardant le ciel :

— Je reviendrai.

Et une sorte de lumière divine était en lui qu'elle attribuait à la joie de l'avoir eue, et qui pourtant était encore plus haute.

Et il partit dans la rue, l'air frais avivant son front où elle avait posé ses doigts roses, le vent glissant sur sa poitrine gonflée comme une proue victorieuse. Les nuages couraient au-dessus des belles maisons de ce beau quartier. Il vit, dans l'avenue du Bois, toute rose, elle aussi, de l'aurore, les beaux cavaliers qui n'étaient que de tous

petits insectes à côté de lui, qui aurait le Fils de cette belle princesse. Et, assis sur un banc, comme au retour de Rome, il imaginait son enfant, aristocrate et couronné, heureux, d'essence divine, puisque d'elle, tenant des pinceaux comme des lumières dont il éclairerait le monde.

Il revint, allègre, chez Zboro où tout dormait encore, embrassa avec tendresse Haricot-Rouge, dont la tête épaisse reposait sur un tablier bleu. Il ne l'avait pas trompée, non ! Elle n'avait pas encore avoué l'être qui déjà palpitait dans son flanc de robuste misère.

Il travailla toute la journée. Il ne peignit que des ciels.

Et quand il eut revu Laurence, il fit porter ces ciels par des cariatides aux corps souples, mais par des cariatides souriantes, aux yeux clairs dans leur figure rose, aux ventres heureux, aux jambes nobles et sur des toiles si hautes que Zborowski devait lui prêter ses épaules.

XVIII

Et il revint au petit hôtel de marbre blanc et rose. Car il avait le dessein d'entretenir chaque jour la princesse de belles choses, car il ne doutait pas qu'elle fût en gestation. Elle l'accueillait avec des yeux confiants, et le sentiment dont ils débordaient était bien plus beau que celui de la passion. Elle se laissait mener partout où il voulait, dans les musées, dans les belles promenades, et même dans les faubourgs les plus extravagants, au goût de son esthétique, et même chez des peintres, dont elle comprenait la foi mystique et dont elle essayait de comprendre les œuvres.

Dans son petit salon des jades — des pâleurs sur des ombres — elle l'attendait chaque après-midi, languissante en apparence, mais l'âme vide jusqu'à son apparition à la portière, comme le soir où elle l'entrevit, dressé, illuminé, devant son lit, où elle se laissa prendre comme une mortelle heureuse choisie par un archange.

Lui, travaillait toute la matinée, les muscles roidis, la tête dans ses ciels et s'exaltant à ce qu'il lui dirait. Elle, choisissait mieux qu'elle ne l'avait fait pour aucun soir de Venise ou de Londres, les robes lamées ou à lourds plis

de velours, impalpables ou glacées, selon ce qu'il lui avait démontré la veille.

Et il lui avait tout dit sur Raphaël et sur Titien, sur Picasso et sur le pauvre Kremegne, le second de Soutine, celui qui le suit comme une ombre, quand ils se promènent devant la Rotonde sans vouloir ou sans oser y entrer.

Afthalien, chaque semaine, montait rue Bara, achetait par centaines, presque par milliers de francs, les toiles, les esquisses, les gribouillis même. Il ne partait pas sans laisser quelques billets en compte, sur la table. Et Modrulleau s'était acheté un beau vêtement bourgeois chez un tailleur des Champs-Elysées et du linge étonnamment fin. Et il ressemblait à quelque grand seigneur toscan, souple et roide, noir et pâle, nerveux et les yeux là-bas, au-dessus, et déguisé à la mode d'aujourd'hui.

Zborowski lui trouva un jour un long atelier qui ressemblait à une galerie vitrée, rue Vercingétorix, derrière la rue de la Gaîté, passé l'avenue du Maine.

Modru et Haricot-Rouge, auraient préféré un atelier avec un jardinet d'une de ces petites rues qui sont perpendiculaires au boulevard Montparnasse, comme les petits rii de Venise au Grand Canal, ombragés de figuiers et de platanes. Bah! il travaillerait aussi bien dans sa « galerie ».

Par exemple, il fallut la nettoyer, car dans sa pire bohème, Modrulleau n'avait jamais rien vu qui fut aussi sale que l'amas d'immondices dans quoi vivait cette Américaine, en dépit des fourrures suspendues avec le linge fin, les gants blancs, sur la ficelle tendue dans un des angles de l'atelier.

Le matelas, sur le sommier posé en diagonale, à cause d'un pied cassé, était éventré, maculé, graisseux, et s'engageait sous l'évier encombré de tuyaux de cheminée, de vieilles victuailles, de chiffons mouillés et moisis.


N. Gontcharova.

La plupart des vitres étaient cassées, les autres barbouillées de chaux ou recouvertes d'étiquettes de cent magasins. Au mur, des dessins arabes, des taches de vins, de couleurs, de vieilles affiches, et dans le coin, séchant depuis quand ? des jaunes d'œufs sans doute envoyés là au cours d'une orgie, comme au boulevard des Batignolles Opfer avait envoyé les tasses sur les ampoules en criant : « Souriez... décorativement ! » Tout autour de la galerie courait une petite planchette où étaient disposés l'un à côté de l'autre de sales petits pots de couleur, des torchons, un coquetier, une bouillotte, un flacon de chianti, une boîte de suppositoires, des cigarettes, un écrou, de l'huile camphrée, un caleçon de bains, des clous, de la craie, du fusain, un mouchoir, un peigne, de la poudre de riz dans une boîte chinoise, du brillant liquide, une lime à ongles, du rimmel, un feu de Bengale, une marmite, etc. Au centre de la pièce, un poêle rouillé, rempli de paille, de légumes, d'ordures, dans quoi était planté, par le manche, un balai.

Et pourtant, cette Américaine, tous les jours à la Rotonde, était en robe de soie, en gants frais, en boucles d'oreilles étonnantes et buvait du champagne et beaucoup de liqueurs dans de grands verres.

Haricot-Rouge prit deux jours entiers pour nettoyer tout cela, recouvrir le sommier. Puis, comme ils avaient de l'argent, ils allèrent dans un magasin de nouveautés afin d'acheter des meubles.

Modrulleau voulait une salle à manger Henri II, une salle à manger de concierge, faite en série dans le faubourg.

— Exprès. Je hais l'esthétisme. L'art sera dans nos œuvres seulement. Nous nous installerons, nous, comme des bourgeois, puisqu'à présent les bourgeois s'installent en « artistes ». Des meubles allant avec notre fortune, pratiques, et qui sont depuis si longtemps dans le regard qu'ils

ne le gêneront plus. Point n'est besoin, pour peindre et s'inspirer, de pâmer dans des chambres à rideaux lophophores. Vive la salle à manger où peignait Renoir, avec du papier de chambre de bonne aux murs. A bas l'esthétisme des pédérastes du Boulevard, des cocottes en mal de littérature et des tatas de curés avec leurs fumées d'encens, leurs odeurs de sacristie et de trous à rats...

Mais il soignait ses chemises de soie, ses cravates noires, ses bottines fines.

Et quand il conduisait la princesse, c'était lui le grand prince.

Quand elle demandait :

— Mais pourquoi ce peintre choisit-il pour sujet ce balai et ce melon plutôt que...

— Viens...

Et il la conduisait par exemple, chez Metzinger, un des premiers cubistes. Il l'obligeait à descendre dans le Nord-Sud, et elle entrevoyait déjà la laideur vivante, prenante, des foules, des machines.

— Ce qui est pour toi l'exception est pour tous ceux-là le quotidien, le normal, et c'est cela qu'ils décrivent et peignent. Mais viens.

A la dernière station, ils descendirent près des lépreuses fortifications en démolition, longèrent des hangars, des palissades où pourrissaient de vieilles affiches, où rouillaient des enseignes, où des ordures voletaient au gré de la brise.

Ils enfilèrent une rue glaciale et, dans une sorte de caserne, montèrent par un escalier gris.

Une fenêtre semblait un trou de lumière.

— Regarde.

On dominait une usine, aux toits en zigzag, aux ponts roulants, aux cheminées fumantes, aux cours pleines de ferraille.

Et cette vision dominait la morne atmosphère de la maison.

Au quatrième étage, il dit :

— C'est ici. Regarde. Dans l'escalier gris, aux murs douteux, vois comme rutile et brille le compteur électrique peint de neuve peinture, et aux cuivres éclatants. Quelle impression de force, de sécurité, de civilisation il donne dans cet escalier lointain. Et regarde le chou, ce chou que l'on cacherait sous les tables de tes cuisines, comme il brille sur ce paillasson. Dans cette obscurité, dans la pauvreté de ces marches poussiéreuses, quelle richesse de couleurs : regarde ces verts qui luisent, qui semblent être vernis, et si propres, et si luxueux. Comprends-tu pourquoi ces peintres, qui vivent dans ces quartiers pauvres, dans ces maisons désertes de toute fraîcheur, choisissent pour sujet l'éblouissant compteur, seule couleur propre dans leur maison, ou le chou, ou le balai qui brillent comme de l'or pur dans l'indigence normale de l'ambiance ?

Quand ils rentraient à l'hôtel, c'était dans la grande chambre. Ils s'embrassaient sur l'immense lit dont les fourrures avaient une odeur de sexe, de fauve, sous les faibles lumières, après qu'elle eut étendu ses formes qui chaque fois semblaient une surprise quand elles se dégageaient des enveloppes différentes des robes pâles ou noires, espagnoles ou florales. Lui, dressé dans sa splendide nudité, comme s'il s'était mis ainsi pour mieux la voir, chaque fois découvrait une beauté nouvelle en sa princesse aux lignes ondoyantes. Les parties neutres chez les autres femmes, tel coin de hanche ou d'épaule, ou de poitrine, semblaient à chaque minute apparaître avec quelque marque resplendissante. Et quand il ne regardait qu'un peu de la peau, de la chair, de forme, il s'extasiait comme



Modigliani.

à Rome, devant l'*Ecole d'Athènes* où chaque centimètre carré de toile portait la marque de l'allégresse divine.

Alors il se plongeait comme dans une vie hors la vie dans cette chair dont il avait maintenant la timidité, s'interrogeant s'il avait le droit de la féconder. Et chaque fois, pour ne pas que ce fut en vain, pour que ce ne fut point par luxure, il la prenait aux reins si vigoureusement pour entrer en elle qu'elle criait, et ne voulait pas lui avouer que ce fût par douleur, tandis qu'il répétait mystiquement la formule de la première nuit.

Et il dormait à côté d'elle avec une sérénité qu'il n'avait jamais goûtée. Et elle se réveillait parfois, et, comme elle eut découvert le Christ, soulevait la blancheur du drap de linon sur sa blancheur.

Il ne haletait plus, comme au soir où, chez Zborowski, Haricot-Rouge, le veilla pour la première fois. Son corps faisait des lignes sans heurt, des épaules à ses pieds parfaits. Elle comparait ses propres seins, qu'il lui avait dit florentins, écartés, petits, dressés avec de la défense dans les fleurs roses, aux siens à lui, larges, recouverts d'une toison brune et légère comme une caresse perpétuelle de volupté.

Alors comme elle était femme, elle se penchait. Elle baisait cette toison. Elle la caressait des lèvres jusqu'à ce qu'humide elle s'y laissât prendre quand les lèvres se retiraient. Et elle continuait cette gourmande caresse en prenant soin qu'il ne se réveillât point. Et peu à peu elle arrivait à la chair, serrait le sein goulûment dans ses dents prêtes à mordre avec autant de tendresse que de désir soudain éveillé. Et elle s'affolait, de l'odeur, du toucher des poils doux comme un velours irritant. Sa bouche parcourait tout le corps. Et son âme souffrait de devoir suivre sa bouche qui, haletante, allait, allait. Elle finissait par masquer ce qu'elle faisait dans sa chevelure, comme si

son double avait pu la regarder et avoir honte de ce qu'elle faisait. Alors, à l'abri de cet or qui la gênait parfois, l'agaçait toujours, elle osait davantage, énervée par ces ondes moins douces que le duvet noir de son amant. Et sa joue, ses yeux ouverts, ses lèvres plus qu'humides allaient, allaient. Et elle n'osait pas le chevaucher quand elle en souffrait d'envie, parce que l'âme de cet homme dominait la sienne et qu'elle n'eût pas voulu l'aimer pour ce quoi aiment les autres femmes.

Lui se réveillait tôt le matin, tandis qu'elle dormait encore, repliée comme une biche. Il se plongeait dans la piscine froide, sortait quand, dans le petit matin, le bleu le disputait encore aux couleurs de l'aurore, courait comme un jeune dieu dans l'avenue du Bois, et, à pied, par les matinées légères, regagnait ses quartiers perdus, tandis que Haricot-Rouge ne s'éveillait pas pour préparer la soupe avant l'arrivée des plâtriers, qui, dans la cour, gueulaient leurs ordres à leurs petits gâcheurs, arrivés droit du Limousin.

Il peignait, il peignait des paysages enchantés dans la discipline des dernières années, et il ne comprenait pas quand Haricot-Rouge le regardait avec plus d'amour qu'autrefois. Mais quand il comprit que l'autre, à sa pâleur, réalisait les rêves de sa génération, il partit, fou, vers un café de l'avenue du Maine, et il écrivit une lettre de fou :

« Tu as été choisie entre toutes les femmes de la terre comme étant la plus digne... La vierge n'a pas été choisie par plus de siècles que toi, et que celle qui est la lampe pure parce qu'elle fut mère de Raphaël. Mais si celle-ci est obscure dans le passé, toi tu resplendiras plus que la mère du Christ pour les âges de demain, car tu auras été pour les siècles, tous les siècles de beauté, celle de qui sera né « Celui qui viendra », qui va venir, porté dans le plus bel écrin. Crois donc à Dieu, à l'idéal, à tous les vieux mots

enfin régénérés par toi, étoile, ciel nouveau de bonheur, feu qui ne brûle plus, eau qui rafraîchit pour toujours, toi qui portes non plus un messie de faux bonheur, mais celui de tous les sourires, de toutes les splendeurs, de toutes les réconciliations. Il n'y aura pas assez de trompettes dans le ciel, de locomotives sur la terre, de peintres dans l'avenir, de lettres d'imprimerie, pour te chanter, te célébrer, toi qui apportes, toi qui portes l'homme qui sera le plus grand, le plus heureux, le meilleur que la Terre a jamais porté. Nous l'attendons tous, les bras, les lèvres, les yeux vers toi, tous ceux qui, depuis que l'homme a gravé d'une pierre le mur de la caverne, ont laissé dessécher leurs entrailles, crever leur cœur, brûler leur âme pour qu'il y ait un peu de beauté en ce monde... pour qu'on le voie avec un peu plus de lumière... »

Il courut, de son pas souple, jeter la lettre dans une boîte, puis il revint travailler. Il ne sentait pas la terre sous ses pieds. Il monta comme, s'il eut été transporté, les cinq malheureux étages qui allaient à son atelier vitré où Haricot-Rouge s'arrêta de fourbir le buffet Henri II qui tenait la moitié de cette sorte de couloir.

En lui voyant une telle lumière sur le visage, elle lui noua ses bras pesants autour du cou et lui dit avec des larmes qui roulaient comme des rires sur ses joues rouges :

— L'enfant de Rome... l'enfant de Rome...

Il écoutait, n'y étant pas.

Elle répéta, en sautant :

— L'enfant de Rome!

Il sentit toute la maison s'effondrer sur sa tête, comme une catastrophe, tandis qu'elle lui prenait les mains et, par-dessus son tablier, lui faisait sentir son ventre qui durcissait.

XIX

Toute la journée, il avait marché, dans la fièvre, s'interrogeant. En vain essayait-il de mettre en balance ses deux fils à venir, il ne pensait qu'à celui qui naîtrait dans le bonheur, tout armé pour le bonheur, déjà divin. Mieux, bien plus qu'à lui, il pensait à la princesse. Il la voyait déjà dans la gloire de tous les musées du monde, rayonnante du poids qu'elle portait, et toute sa vie retracée par les différentes écoles : ô les niais qui se disputeraient sur des lignes et des formes quand il était devenu dieu, lui, en créant un dieu. Mais c'est à genoux qu'il monterait chaque jour les marches blanches de l'hôtel aux belles perspectives, entre les rampes aux balustres carrés, vers les boiseries et les soies violentes qui tapissaient les grands lambris.

Il sourit en sentant son cœur si terriblement battre quand il sonna à la haute porte, ah! battre bien autrement que le soir où il entra là pour la première fois...

— La princesse est absente pour deux ou trois jours.

Le valet lui dit cela doucement, pour n'être entendu que de lui.

Modrulleau eut le geste de se ruer. Le valet s'écarta. Modru redescendit à reculons.

Pourquoi, juste à ce moment, et pour la première fois, était-elle partie, et sans le prévenir. Pourquoi sans le prévenir ? Etait-ce sa lettre ? Deux ou trois jours ? Pourquoi, où ? Quelle obligation... Non, il n'était pas possible qu'une telle femme eût été obligée d'accourir à quelque appel. Et qu'elle eût un amant. Alors, l'enfant divin ? Lui, Modrulleau, porteur de l'espoir de tous, aurait été pris pour simple jouet par cette déesse à la belle démarche ?... Il aurait été trompé comme un godelureau de théâtre et sans qu'elle se fût doutée de ce qu'elle devait être ?...

— Qu'as-tu ?... Qu'as-tu, Modru ?... lui demanda Haricot-Rouge quand il rentra.

Il la regarda. Elle aussi était blême. Et sans ce rouge de pêche brute qui couvrait ses joues, elle éta t presque hideuse. Il eut grand'pitié d'elle. Il la baisa sur le front, mais sans un regard vers le flanc où germait un prochain misérable. Car il ne pouvait plus croire que celui qui devait venir viendrait d'elle.

En vain avait-il pensé :

— Pourquoi celui qui doit venir devrait-il naître dans le bonheur, comme l'Autre ?... Pourquoi un calque ?.. Ne peut-il, ne doit-il pas être au contraire la représentation des forces d'aujourd'hui : un messie de beauté du peuple et non de cette aristocratie qui va être sapée dans toute l'Europe ?...

Mais il baissait la tête. Et le terrible mot du journaliste lui revenait aux lèvres :

— Raisonnements de fin de mois...

La seconde nuit, il se leva et courut dans le vent, vers l'hôtel. Il vit une lueur à l'une des hautes fenêtres de la grande chambre.



Modigliani.

Il se précipita sur la porte. Comme d'habitude, il sonna, en appuyant sur un des clous ciselés qui sont à l'angle de la plaque dans quoi s'encastre la sonnette des visiteurs ordinaires. Il sonna une seconde fois.

Alors il entendit le grand battant s'ouvrir. Il entrevit la princesse, pâle comme dans une comédie shakespearienne, et tenant une petite lampe électrique au-dessus de son visage défait. Un manteau de cygne recouvrait mal sa chemise fine, presque lumineuse, sous laquelle, dans un tiède éclair, il devina le corps.

— C'est toi..., dit-elle d'une voix affectueuse mais voilée.

Il se rassura, autant par ce que cette apparition avait d'immatériel, d'extra-terrestre que par le timbre de la voix. Il fut près de lui baiser les pieds, nus dans le duvet de ses sandales blanches.

— Entre vite, j'ai froid.

Il referma la porte. Il enveloppa sa divine maîtresse dans le manteau. Il la porta, avec une douceur infinie, jusqu'à la chambre, et la posa sur le lit. Elle recouvrit vite ses jambes, arrangea les oreillers à volants, roses sous leur transparent de batiste ouvragée, et le regarda avec une mélancolie pleine d'indulgence.

La petite lumière était restée allumée, comme l'antique lampe dans le temple. Et il s'imaginait là le temple, la crèche de son temps, avec les belles fourrures sous leurs pieds, les soieries tendues aux murs, les cadres d'or enveloppant quelques primitifs aux fonds rongés où de temps en temps éclatait une aile d'or, un laurier vert, une lance rouge. Il détaillait les jolies consoles italiennes et les jades posés sur de menues dentelles. Et le lit, devenu divin, et elle, lumineuse, qui portait l'enfant de demain, le génie de beauté, d'accord, d'apaisement. Et il vit sa lettre, fraîchement ouverte, sur le petit massif d'ébène posé près de sa main.

Elle vit son regard anxieux de ce qu'elle n'exultât point. Elle n'avait pas quitté son sourire un peu apitoyé. Selon son geste familier, elle releva, d'un de ses doigts roses à l'ongle si fin, une des boucles qui se déroulaient sur le front du peintre :

— Tu m'as causé bien des soucis...

Il ne comprit pas, durant deux minutes.

Puis il se releva, blême, et dans tout lui, elle ne vit plus que deux yeux allumés par un épouvantable feu.

Alors, elle se mit, avec volubilité, à lui raconter l'infâme avortement, dans ce luxe de détails chirurgicaux, matériel, où les femmes les plus sensibles ne discernent plus, et insistant sur ses souffrances. Car, de plus en plus, les yeux de Modrulleau brûlaient épouvantablement. Et quand elle eut fini, il dit :

— Putain! d'une voix qui devait aller jusqu'aux combles de la maison.

... Alors, tandis que la pauvresse gardait avec amour sous son jupon de laine cet enfant qui l'allait torturer mais qu'elle croyait divin, la bienheureuse princesse, riche, indépendante, resplendissante et qui aurait été immortelle pour avoir donné naissance à un dieu était allée commettre cette saloperie. La madone avait été faire étrangler le Jésus par le chirurgien louche.

— Putain! Putain!...

Elle avait d'abord essayé de se redresser sous le mot, dès qu'elle eut été certain qu'il avait bien été prononcé.

Mais elle eut vite compris qu'il n'y avait pas de préjugé mondain entre cet être et elle, et qu'elle avait dû servir, non à un caprice heureux, mais à quelque grand dessein rêvé par cet illuminé. Et elle se rappela, tandis qu'il jetait les couvertures au vent, qu'il la saisissait par ses pieds nus, la phrase qu'il disait quand il la fécondait :

— Je te pénètre et communie en toi... Je te donne le baptême.

Elle se sentit soulevée, ses flancs encore sensibles arrachés tout à coup.

Par le milieu du ventre il la traînait dehors.

— Me prenais-tu donc pour un maquereau ? Croyais-tu que c'était pour tes draps de soie, tes tasses d'argent ou même ta peau parfumée que je te donnais mes nuits, sinon parce que j'avais vu en toi le moule de Celui qui viendra... Mais si le moule a été souillé, à quoi sert-il, à quoi sert toute cette beauté si elle n'a voulu être, au lieu de chair divine, que chair à dévergondage ?... Alors, à l'égout, à l'égout...

Il la faisait tourner au-dessus de sa tête et sans qu'elle criât. Hors de la chambre, par les vestibules, il la roula à coups de talons. Il lui fit descendre l'escalier de marbre, gravi par lui à genoux, en la tirant par les chevilles, la tête ballant sur les angles des marches. Et il ouvrit la porte par le moyen qu'il savait. Et sa rage augmenta encore en se rappelant les beaux élans d'espoir avec lesquels il sortait de l'hôtel, les beaux matins.

L'air s'engouffra dans le hall. Il la sortit dans la rue, en chemise, des longues marques rouges rayant ses flancs.

— Seins qui ne donneraient plus de lait qu'à des pourceaux quand ils auraient dû nourrir l'enfant-dieu, que les pavés te les arrachent, qu'ils écrasent l'inutile, la nuisible beauté de ta face. Le vase est souillé qui devait être sacré. Brisons le vase. A l'égout, la putain, à l'égout...

Par les cheveux, dans la rue déserte, il la traîna dans l'angle du ruisseau, longtemps, et rencontrant enfin un égout, il y tassa le corps contre lequel l'eau putride s'amoncela. Et, quand elle ne bougea plus, il la laissa là et courut.

Cinq heures du matin sonnaient. Dans une toute petite rue, un mastroquet ôtait ses volets. Il entra dans la

petite boutique, et les chaises encore sur les tables il commanda une bouteille de vin et un verre. Et il se versa un premier verre, l'avala sans lâcher la bouteille de l'autre main, remplit ce verre à peine reposé sur le marbre, et poignant toujours le litron, il but, coup sur coup, tout son contenu, et en commanda un second, un troisième.

Et il sortit, ne s'essuyant pas même les lèvres de l'infect vin qu'il venait de boire. Avant de monter chez lui, il but au bar de la rue Vercingétorix, deux cognacs de pauvres. Il monta en titubant. Et quand il fut en haut, il se jeta en travers du lit, comme s'il eut été de plomb.

Mais il se réveilla, comme d'un cauchemar, quand Haricot-Rouge, qui était allée aux provisions, revint, les bras chargés, et fit rouler par terre une boîte de conserves.

— Tu as du pétrole ?

Le sourire de Haricot-Rouge s'arrêta sur sa grosse lèvre.

— Du pétrole ?... Oui, un bidon.

— Donne.

Il posa le bidon près de lui, puis courut au buffet, en sortit d'abord les chemises de soie dont il prenait si grand soin, les repliant lui-même après que Haricot-Rouge les eut lavées. Et il les lacéra.

— Que fais-tu ?

Il tira toute la vaisselle du buffet et la brisa à coups de marteau.

Haricot-Rouge n'osait rien dire, sinon approuver de la tête, car elle pensait bien que s'il avait tort de détruire ainsi toute leur petite fortune, il devait avoir quelque raison profonde.

Quand tout son beau linge fut en lambeaux, quand toute la vaisselle sauf deux assiettes fut en poudre, Modrulleau se prit à démonter le buffet, à briser les chaises, à disloquer la petite console.

— Fais comme moi.

Il mit ce qu'il put des morceaux de bois sous ses bras, sur ses épaules, prit le bidon entre ses dents et descendit empiler le tout dans la cour. Ils firent ainsi quatre voyages. Et quand cela fit une petite montagne, il versa dessus le pétrole et y mit le feu.

Alors on accourut, on l'injuria. Les maçons chantaient et la conc erge cria au bandit.

A la fin, il tendit ses poings vers les gens :

— Imbéciles. S'il n'y avait que cela qui brûle. Mais il y a tout un monde qui vient d'être détruit. Ah ! que n'ai-je pu mettre sur ce bûcher la criminelle et toute sa richesse, hôtel, voiture, chair. Il n'y a de vertu, de grandeur que dans la pauvreté. Dès que l'on devient un peu riche, on ne voit plus clair. Tu ne sais pas, Haricot, qui payait tout cela ? Tu crois que c'était Afthalien ? Tu croyais que j'ai du génie et que c'est cela que me payait Afthalien ? Merde, merde, merde !... C'est une putain qui payait le marchand, et le marchand me repassait son argent, à moi, qui me redressais en pensant qu'enfin j'étais récompensé. Alors tout ce qui vient d'elle... Aide-moi...

Et, à quatre pattes tous les deux, ils attisaient le foyer, en soufflant sur les braises qui voletaient à leur visage.

Haricot-Rouge ne s'arrêtait que pour dire aux quelques curieux entourant le foyer :

— Il a raison, il a raison.

Et à la concierge :

— Je balaierai tout. Tiens, prenez vite le prochain terme, parce que je vais mettre tous les billets au feu... au feu...

Et quand le sergent de ville appelé lui demanda pourquoi il avait fait cela :

— Pour rigoler... dit Modrulleau. Pour rigoler... Tu comprends. Maintenant, je vais aller boire un verre.

XX

Il en but beaucoup, ce jour-là, ce soir-là, cette nuit-là, et tous les autres jours, tous les autres soirs, toutes les autres nuits, Haricot-Rouge le suivant, ou le guidant comme un chien conduit un aveugle fou.

Bientôt on n'eut plus d'argent. Modru alors allait s'asseoir à la table de l'un ou de l'autre à la Rotonde. Il se jetait sur une chaise, commandait. Et l'on était fier de ce qu'il but avec ceux qu'il dédaignait auparavant.

Quand il était un peu ivre, il ne s'arrêtait même pas et buvait debout. Il lui arriva, quand il était un peu plus saoul, de prendre un verre au passage, qu'il trouvait plein sur une table, même devant un inconnu, et parfois il buvait aussi dans un verre au contenu déjà entamé, quoi que ce fut, si c'était de l'alcool, la bière lui laissant un goût âcre et froid au palais, le lait le faisant vomir.

Il mangeait fort peu, et chez Zboro, où le menait Haricot-Rouge, car bientôt il se laissait conduire par elle sans jamais demander où l'on allait. Qu'importait!

Le Polonais, malin, avait subrepticement gardé des toiles de Modru, échappées à la vigilance de l'affreux gnôme Afthalien. Celui-ci n'achetait plus, mais il pro-

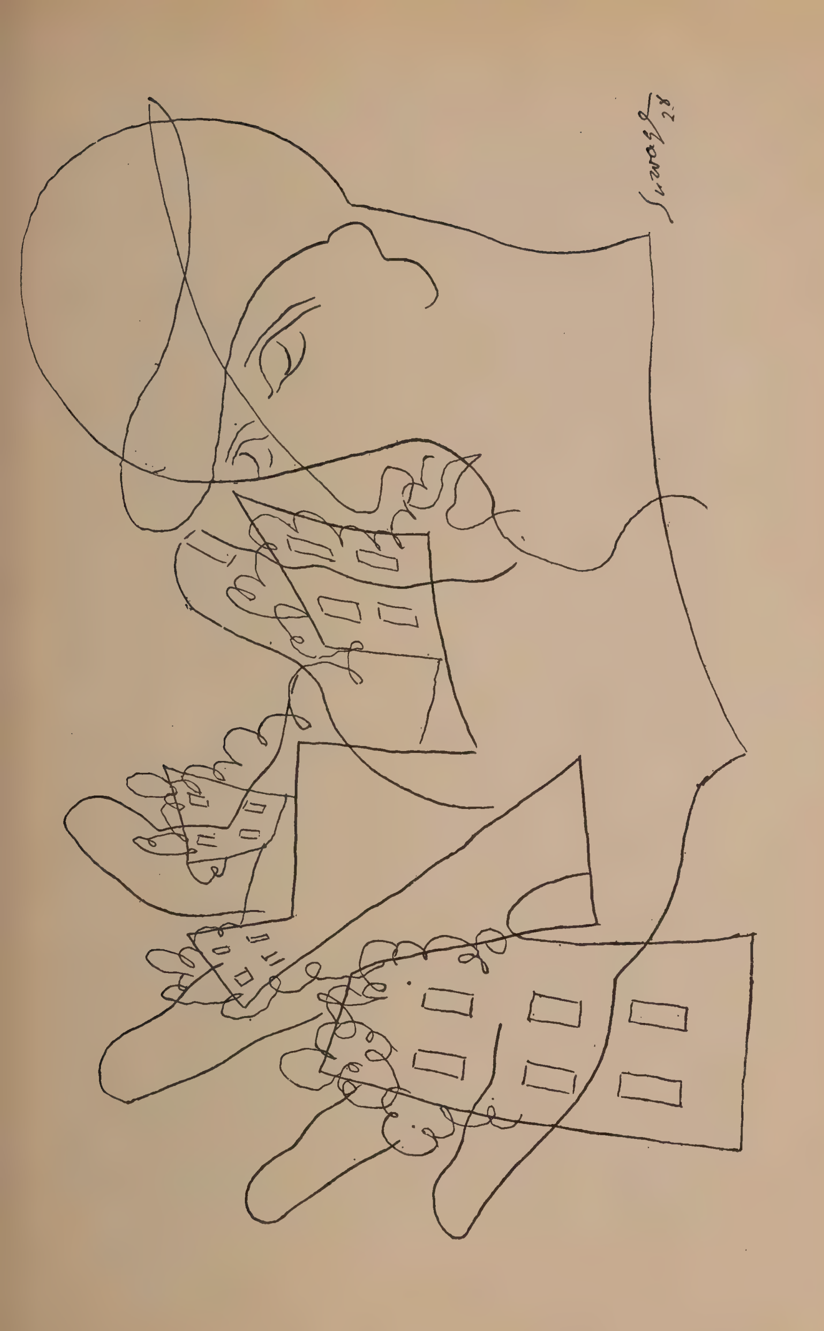
fitait encore de ce que la Princesse avait fait monter le prix des Modrulleau. Et Zboro, en seconde main, en profitait aussi. Mais tous deux ne croyaient plus au peintre que, d'ailleurs, ils voyaient déchoir dans une descente vertigineuse. Ils se dépêchaient de vendre tout ce qu'ils avaient de lui, pensant bien que, sous peu, l'entourage mondain de la princesse s'engouant d'un autre artiste, le leur abandonné ne vaudrait plus rien qu'une loque, moins que Soutine au rouge et patient labeur, moins que Kremegne aux toiles sales mais si sensibles dans leur crasse.

Modru devenait méchant, agressif. Zboro, avec une patience de médecin, le calmait. Mais sa femme étant retombée malade, et les scènes de Modrulleau l'effrayant, il conduisit son ami chez Rosalie, la vieille Italienne aux larges boucles d'oreilles sous ses cheveux noirs, et qui tenait la petite cantine, rue Campagne-Première.

C'était un ancien modèle de Bouguereau. Elle lui avait posé nombre de Vierges et de Sainte-Cécile. Et d'abord. elle en avait tiré vanité. Puis, elle s'était aigrie. Comment, son corps nu, sa figure, rayonnaient dans tous les musées du monde dans l'or, la gloire et la pourpre. Et elle n'avait pas de dentelles, mais un tablier. Et elle vivait dans une cuisine... Porco Dio!... C'est surtout quand d'un geste large, elle tirait les mouches du macaroni, qu'elle jurait « Porca madonna!... Brutto dio!... »

Elle était pourtant de bonne humeur quand Zboro et Modru entrèrent chez elle. Elle avait consenti à redire une fois de plus, pour un nouveau client, son juron le plus pittoresque et dont elle faisait remuer ses dernières dents : « Accidenti al cinquanta cinquesimo pelo del buco del culo del ciuco che porto la madonna in Egitto!... »

Il fut convenu que Modru peindrait les murs de son petit restaurant puant d'huile, où s'entassaient les modèles,



le médecin des cubistes, quelques ouvriers, autour d'assiettes qu'on ne changeait pas durant tout le repas, la plupart du temps composé d'un plat de pâtes et d'un fruit, le tout arrosé de chianti.

— Peindre pour gagner de quoi manger, à la bonne heure! s'écria Modrulleau, enthousiaste pour la première fois depuis son désastre. Je suis un ouvrier, je ne dois être que cela, ne pas gagner davantage, ne pas voir au delà. Tu entends, Haricot-Rouge, c'est être malhonnête dans sa vie et dans son art que de voir au delà. Si l'ouvrier qui a sculpté le « Sourire de Reims » avait vu plus loin que ses heures de paie, il aurait fait une prétentieuse chose qui n'aurait pas survécu aux siècles. Donne-moi à boire, Rosalie, je vais commencer.

Il retira sa veste et la jeta à la volée à travers le restaurant.

— Mais tu vas gêner les clients...

— Je m'en fous, j'ai mon sujet

La plupart le connaissaient. Ils lui permirent de monter sur une table de marbre. Il mesura des yeux la cantine.

— Rappelle-toi la Sixtine, dit Haricot-Rouge, les yeux pleins d'extase et voyant Michel-Ange en son Modrulleau, demi-ivre dans ce bouge, et regardant loin, loin de cette journée d'octobre, une ville tout en or où tous deux marchaient, la main dans la main et le cœur dans le ciel.

Il barbouilla en quelques heures d'atroces et sublimes sujets que la maritorne fit gratter en partie le lendemain, car il avait peint d'épouvantables allégories d'une pourpre nudité : des reines s'ouvrant le ventre dans un délire hystérique et des pauvresses en procession pathétique admirant la pureté d'un cube de cristal sur les faces duquel se mirait la scène de luxure royale, un ciel en fête, une infinité de cubes emboîtés les uns dans les autres, une rose.

Il était bien loin de la roublardise d'un Rubejack, par exemple, qui aurait pris un mois pour barbouiller le restaurant. Il n'eut droit ainsi qu'à trois repas, après quoi Rosalie, qui avait entendu parler de son histo re avec des gens riches, lui fit deux fois crédit, puis convint d'échanger une toile contre trois repas.

Mais, ivre, il allait prendre les clients à la gorge, récitait des vers latins ou parlait d'une telle hauteur à la pauvre Rosalie que celle-ci alla supplier Zborowski de reprendre Modrulleau. D'ailleurs, elle avait déjà dans son arrière-cuisine plus de trente toiles, et elle pensait qu'elles n'étaient bonnes qu'à allumer le feu. C'étaient des portraits de clients, et ceux-ci n'en voulaient point, car il déformait les nez, les cous, les bouches, selon son caprice ou la vérité; il ne voulait point faire les yeux, trop stupides, affirmait-il, et les remplissait d'azur, comme les Grecs, de vide, les yeux de leurs statues.

Parfois, Modrulleau échappait à Haricot-Rouge, à Zboro, demeurait trois ou quatre jours dehors. Alors la pauvre fille, dont le ventre commençait à se montrer sous sa noire et mince robe, courait de poste de police en poste de police. Modru avait été ramassé dans une carrière ou dans un ruisseau, une bouteille cassée à la main, dépouillé de ses souliers, de sa veste, même de sa chemise.

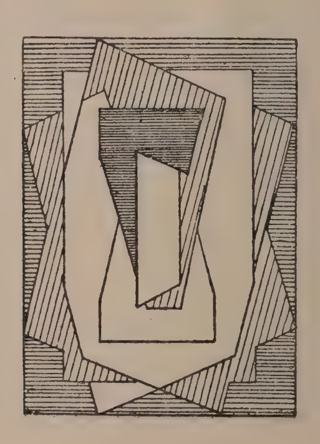
On ne pouvait pas l'enfermer. Il se serait jeté par la fenêtre. Zboro, qui avait un peu d'argent, voulait bien le nourrir, paya même un terme de loyer, mais ne donnait pas de sous, sinon très peu, à Haricot-Rouge, à qui Modrulleau les aurait pris, sans avoir à user de menaces, d'ailleurs.

Elle aurait bien travaillé, la pauvre fille, mais elle ne voulait point, tant qu'elle porterait son fardeau étonnant, s'enfermer dans de la laideur. Non. Elle allait tous les jours prier au Louvre, où chez les peintres dont elle savait

qu'il aimait l'œuvre, chez Zarraga, au boulevard Arago, chez Guérin, rue Leclerc, ou chez Naudin, quand le grimaçant musicien-peintre-acrobate et graveur était d'humeur à la recevoir.

Elle passait des heures devant les petites boutiques d'antiquités du boulevard Montparnasse et qui lui rappelaient les somptueux magasins de la via Condotti, devant la Trinite di Monti, où Modru aimait à s'arrêter. Et là, elle regardait avec envie les longues boucles d'oreilles d'acier ou de grenats, comme en portent les riches Américaines de la Rotonde; ou les peignes espagnols, les menus objets de vieil argent, les camées, les bagues anciennes, les broches rococo. Tous les peintres à présent donnaient dans le rococo 1880, qui les avait impressionnés dans leur enfance, et qui les charmait encore aujourd'hui, comme tout ce qui était naïf, jeune, frais, loin de la complication impressionniste, « artiste ».

Un soir, avec Modrulleau, ils rencontrèrent Outrokikempak, retour d'Allemagne et de Russie.



XXI

Outrokikempak avait un chapeau à bords, dit Pouchkine, des lunettes bleues, car, sculpteur, il voulait voir les choses sans les couleurs qui déforment. Il avait même un troisième verre au-dessus d'un sourcil, car il est stupide de n'avoir que deux yeux quand on pourrait en avoir trois.

Son nez était peint de rouge sur un côté, de jaune sur l'autre, et il avait bouclé le dos de son gilet sur son ventre. Pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ?

C'était un grand caractère. Né, comme Archipenko, à Kief, le premier il avait aboli les lignes et les formes académiques, avant Zadkine et Laurens qui, depuis douze ans, s'astreignent à chercher une grâce nouvelle, abrupte, agressive même, qui ne soit pas de la fadeur coutumière, convenue.

Il revenait de Berlin, où il avait construit des maisons de planches et de plâtre, autrement que les maisons ordinaires, pour les Allemands qui voulaient vivre dans un monde, une atmosphère nouvelle : maisons pyramidales ou en zig-zag, avec cirques, toboggans, portes horizontales, écuries pour dormir, de l'Hoffmann de bazar

cubiste, et qui avait plu aux désaxés du « grand mélange », ainsi appellent- ls la période qui suit la guerre.

Lui-même ne pouvait plus supporter les lignes ordinaires, les mœurs ordinaires. Pour garder une vision originale de ses pensées, renouveler la plastique, il se défendait de se servir des objets usuels selon la logique ordinaire : il mangeait dans son lavabo, s'asseyait par terre, faisait trois jours de soupe dans un pot de chambre, exprès, parce que c'était là l'opposé de la destination de ce petit meuble.

Il tendit négligemment la main à Modru.

Il lui dit :

— J'ai vu de vos toiles. C'est plus vivant que toute l'huile en pâte entassée par ces imbéciles. Mais vous en êtes encore à mettre les yeux autour du nez et le nez presqu'au milieu de la figure. Essayez donc de voir plus loin que vos nez. Quelle importance cela aurait-il de mettre dix nez à la place des doigts de pieds ? Et pourquoi dix ? Ne pouvez-vous donc pas créer ? En êtes-vous donc encore à Dieu, sans essayer par vous-même d'avoir un expressionnisme propre, à défaut de création tangible. Laissez-moi rire avec votre rythme. Il faut abolir le rythme habituel ou cesser de peindre. Et quand on en aura trouvé un nouveau, il faudra l'abolir encore.

Ils étaient arrivés à l'atelier de la rue Vercingétorix, car Outrokikempak les avait suivis, en gesticulant avec un des quatre parapluies qu'il portait sous ses bras et dans lesquels étaient tous ses bagages.

Il s'arrêta sur le seuil, roide comme un officier poméranien, et grommela, tranquille :

— Bon. On arrangera ça.

Il sortit, avant tout, d'un de ses parapluies, un effroyable petit chat maigre et noir, et dont il avait dentelé les oreilles au canif. Il jeta la bête sur un

des rayons de vaisselle où elle se recroquevilla avec terreur.

Puis Kikempak tira deux bonnets de poils et s'en couvrit les pieds.

Ils dînèrent d'une douzaine de harengs-saurs que leur offrit l'individu à la condition qu'ils l'hospitaliseraient durant cette nuit. Il était arrivé le matin même et n'avait pas un sou.

Et il dormit, debout, dans une encoignure.

Le matin, il dit à ses hôtes :

— Si vous m'offrez encore votre misérable abri cette nuit prochaine, je vous emmène déjeuner à la Rotonde. Un repas pour une nuit...

Car les premières pluies d'octobre tombaient, fines et glacées.

Modru sourit. Kikempak dit sévèrement :

— Brossez-moi une toile, une toile pour les « artistes ».

Et il prononça « artistes » avec le mépris que devaient avoir les romantiques quand ils disaient « bourgeois ».

— Vous pourrez la vendre tout de suite ? demanda Haricot-Rouge.

— Vendre ? fit Outrokikempak. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Modru avait pris le châssis tendu par sa compagne.

— Quelle pitié, dit Outrokikempak, il peint encore sur de la toile, et avec des brosses et des couleurs...

Modru fit une innommable chose où de-ci de-là, éclatait pourtant une touche, comme un coup de feu sur de l'émail.

— Allons, dit Kikempak.

On avait ouvert, au premier étage de la Rotonde, une salle de restaurant, aux prix bien trop élevés pour les peintres, mais où venaient parfois des marchands, des Parisiens égarés dans ce quartier, des curieux.

Ils arrivèrent sous la pluie, et montèrent, Kik en tête.

Ils s'assirent à une table près de la fenêtre, leurs chemises, leurs vêtements minces collés sur leur peau humide.

Kik commanda un déjeuner qui commençait par le café, les desserts, puis continuait par les viandes à la confiture, et trois sortes de vins.

On les servit, car on était habitué, là, aux fantaisies de ces peintres, en galoches, en blouses, comme les tueurs de la Villette, mais qui ont des billets plein leurs poches.

Haricot-Rouge était tremblante, de peur qu'Outro s'enfuît sous quelque prétexte. Mais elle mangeait, car elle avait faim.

Entre chaque plat, leur bizarre amphytrion s'était amusé à déchirer la nappe de papier par petits carrés, sur lesquels il inscrivait un numéro.

Après les viandes, il se leva, et de table en table alla proposer ses numéros aux clients :

— Le plus grand artiste vivant met, par fantaisie, une de ses toiles en loterie. Ne refusez pas un numéro. Pour quelques sous, vous pouvez gagner un tableau, comme disent les critiques, qui, dans quelques années...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le gérant.

— Mon petit enfant, fit Outrokikempak en prenant l'homme par le nez, cela veut dire que si tu connais tes intérêts, tu vas nous aider. Il y a déjà trois bouteilles de débouchées, quatre plats avalés, et nous n'avons pas un demi-sou à nous trois. Alors, le seul moyen que tu aies de te faire payer honnêtement, est de placer toi-même ces billets. Allez, viens avec moi, écoute le boniment à faire, ne proteste pas pour la forme et permets-moi de ne pas manger froid.

Un voyageur gagna la toile, qu'il laissa sur la table. Le garçon la ramassa pour son pourboire.

Modigliani.

Un peu gris, on regagna la rue Vercingétorix sous la pluie. Car Outrokikempak avait persuadé Modru de faire une seconde toile que l'on irait ainsi mettre en tombola dans un autre restaurant, pour le dîner.

Mais Modru, fatigué et frissonnant, s'endormit. Alors, Outrokikempak entreprit d'aménager l'atelier à son idée. Il mit la vaisselle par terre, attacha les pots de couleur chacun à une ficelle, enferma un petit restant de victuailles dans le poêle, et, saisi d'une sorte de frénésie, se mit à casser tous les carreaux, en prétendant que c'était là une idée commune de se protéger avec du verre parce que tout le monde faisait cela.

Il saisit une des planches accrochées au mur et brisa toutes les vitres une à une.

Haricot-Rouge, qui jusque là n'avait rien dit parce que Outrokikempak était un ami de son mari et un penseur original, essaya de l'arrêter.

Alors, il entra en fureur, l'insulta, lui dit qu'il était bien bon de s'occuper de semblables rétrogrades. Il poussa la bonté jusqu'à remplacer les carreaux par l'étoffe à demi-mangée de ses parapluies.

— Puisque vous aimez la logique, en voici : défendez-vous de la pluie avec de la toile à parapluie.

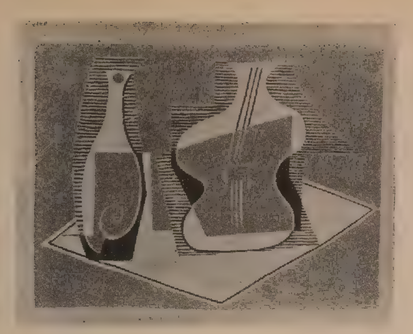
Et quand Modru se réveilla, elle mentit afin que les deux hommes n'en vinssent pas aux coups. Elle expliqua qu'un coup de tonnerre avait brisé tout.

Ils descendirent.

Comme les deux hommes avaient froid, ils entrèrent boire du cognac chez un petit bougna. Et comme ils n'avaient pas d'argent, Modru laissa sa veste et regrimpa vite ses étages, car la pluie perçait sa chemise comme de la grêle.

Haricot-Rouge essaya de faire du feu, sous les ricanements de Kikempak, qui s'était rencoigné dans son coin abrité.

Toute la nuit, la pluie tomba en douche sur Modru.



Picasso.

XXII

— Viens à la Rotonde, tu auras chaud. Mets du papier sous ta chemise. Le concierge a bien voulu me donner ce vieux journal.

Il était dix heures du matin, et déjà la salle était pleine, chacun devant sa place, à la table où ils se congestionneraient jusqu'au lendemain matin.

L'hiver est moins propice au peintre et au sculpteur qu'à tout autre. Il fait jour très tard et nuit très tôt. On ne peut pas travailler longtemps, et surtout dans le froid, et il est difficile, sinon onéreux, de chauffer les ateliers pour quelques heures. On avait plus d'avantage à louer son taudis à quelque Américaine, et à passer ainsi l'hiver, dans la chaleur et la compagnie de cafés où l'on se réunissait.

On était fort bien, au chaud, dans la *Rotonde*, où moyennant un café-crème et un croissant, on pouvait tenir toute la journée, à lire les journaux du monde entier, à écouter des histoires, d'un bout à l'autre de la salle, de la colonne où se tenait Kharis, dans la pose d'un ibis à turban, jusqu'à la fenêtre accaparée par le groupe des Danois, en chemises oranges, roses, grises, en passant par le poêle,

entouré de Russes, déjà divisés en plusieurs colonies, mais bien moins séparés ici par les idées politiques ou les contrées que par les catégories : ceux qui ont de quoi ne pas emprunter les douze sous de leur café-crème ; les autres. Et ceux qui déjà planaient au-dessus de tous ceux-là, courtiers de quelques affaires d'impression, impresarii, joueurs d'échecs dans les académies. Puis les juifs, gesticulant ou rêveurs, sans résignation et de l'espoir plein leurs yeux fiévreux.

Et tous ceux qui discutaient. Car on entendait en passant :

— Le but de l'art...

— L'art ne doit pas avoir de but...

— Tous les grands déforment, voient autrement...

— Les fous voient...

— Les surhumains voient...

— Un peintre fait toujours son portrait, quoiqu'il fasse...

— La section d'or, si Raphaël l'a connue ?...

— On ne fait pas une cuisse de femme avec son cerveau.

— Nous apportons à Paris la semence du Monde...

— Les aveugles, les provinciaux du Boulevard qui ne veulent pas voir ce qui se passe ici...

— Et tout à coup un génie survolera le quartier, Paris, grandira à travers le monde, germé de ces fécondes graines amenées de tous les coins du globe par tous les vents de misère...

— Bientôt viendra un poète dont les images, les mots, crèveront le papier de soie moisi de la vieille grammaire comme un volcan crève l'écorce terrestre, et sa lave, partie d'ici où d'ailleurs, brûlera, détruira tout, car elle sera si solide, si brillante, si formidable, que rien n'existera plus d'avant ni autour d'elle.

— C'est tous des étrangers qui ont voulu simplifier la langue française, supprimer la syntaxe, la ponctuation : Apollinaire, polonais ; Cendrars, suisse ; Tzara, roumain.

— Les Catalans sont tous fils de putanes, et les Castillans les civiliseront.

— Si les Juifs étaient solidaires, comme on le prétend, ils seraient les maîtres du monde, et l'épouvantable guerre de 1914 n'aurait pas eu lieu. Les Russes : tous les défauts attribués aux Juifs. C'est pourquoi ils sont antisémites.

— S'il n'y avait pas eu d'impressionnisme, il n'y aurait pas de cubisme parce que celui-ci est la réaction, donc le fils de l'autre.

— Le peintre Berline fait le taxi la nuit pour peindre comme il lui plaît, ce qui lui plaît, le jour.

— Pourquoi, dès que l'on est venu ici, tout le reste de la vie, au dehors, semble-t-il être de cent ans en arrière et si fade ?

— On a, quand on quitte Montparnasse, comme la nostalgie de la Guerre, à cause de son mouvement de vie incessant, parce qu'il naît ici, et dans quelle cadence ! autant de choses qu'il en mourait là-bas.

— Oui, j'ai été reçu chez ce duc anglais, en Ecosse. A table, il y avait une sorte de trône pour lui où le premier valet de table venait d'abord présenter les plats, même si le duc n'était pas là. Il allait ensuite au fils aîné, puis à la mère. La fille aînée, selon son privilège, déjeunait à une table à elle, assise dans une cathèdre comme une papesse. Ma chambre était au bout d'une enfilade de quinze autres pièces. Et dans un lit du temps de Marie-Stuart, je couchais tout habillé, tout habillé car le matin les domestiques venaient prendre les vêtements pour les brosser et le linge pour le changer. Or, tous mes vêtements étaient troués. Quant à mon linge...

— J'ai travaillé jusqu'à trois heures du matin car il me faut beaucoup d'argent pour une robe, des souliers, un manteau. Voici l'hiver, et je voudrais monter mon métier, car ma tapisserie se ferait alors plus vite.

— Et tous, et toutes n'ont pas d'argent, que ce soit pour acheter un métier ou des outils, et surtout, pour les sculpteurs, du marbre. Alors, l'œuvre s'ébauche dans la tête, se mysticise, et quand le marbre arrive, s'il arrive, on n'ose y toucher, à cette chose sacrée, on attend l'inspiration, on se met dans un coin, dans la pose où l'on était le jour où l'on y a pensé pour la première fois.

— C'est dans les livres romantiques que les vieux modèles disent des choses épatantes. Dans la vie, ce sont des cons. Tais-toi, la môme Anna, tu pues le hareng saur.

— Des gens qui s'imaginent qu'un cerveau d'industriel est vide...

— Fête créole.

— Aller en Amérique ? On en revient plus ruiné et plus meurtri qu'avant. Il fait bon d'aller en Amérique, non pour s'y faire connaître, mais quand on est connu.

Et chez les Russes :

— Quand la France est enrhumée, le monde entier éternue.

— C'est la trahison de la pensée par la force.

— Soyons la force.

— Ce ne sera pas juste.

— Il y a quelque chose au-dessus de la justice. Il y a quelque chose au-dessus de l'honneur : un idéal qu'on a. Et il y a quelque chose au-dessus d'un idéal qu'on a : c'est l'idéal qu'ont tous...

Et il y avait toutes les tables volantes du milieu où chacun gardait son mince pardessus, le cache-nez qui gratte et le chapeau : Soutine qui, dans sa crasse, avait des yeux de bête de ciel, d'un bleu céleste au milieu des

bourgeons rouges de son large nez ; celle-là, l'air d'une Sarah-Bernhardt molle, les pieds nus dans ses souliers de cuir mouillé et les bas cousus à la tige ; une Suédoise arrivée hier, dans sa robe à la mode de la bohème de Berlin, en noir, serrée à la taille dans un corset guitare, et de petits rubans flottants aux épaules ; Marinus, correspondant de l'*Excelsior* de Mexico ; l'homme en pyjama, l'homme en bois, les petits modèles retour d'accouchements, toujours déguisées en Rops, en Pouchkine, en Lautrecs, n'ayant d'ailleurs pas d'autre robe que celle commandée dans la fantaisie de ce jour-là, celle-ci couverte d'un chapeau de paille de Manille, dont les bords se balancent jusqu'aux épaules, et barré d'un ruban violet suivi d'un gland de spahi se baladant jusqu'au sein ; ces autres en Païva, en La Goulue, en simples Montparnasse, à la Perdriat, les cheveux rognés en cul-de-dinde, comme allaient le faire, après elles, les femmes du monde dans Paris.



Et tous ceux-là encore discouraient, dormaient, fumaient, bâillaient, toussaient, ah ! toussaient surtout, misérablement.

— Tous poitrinaires ! hurlait le petit médecin, et comme avec joie.

C'était un drôle de type. Petit, presque albinos et les yeux enfoncés comme des trous clairs dans sa figure blanche. Un peu avant la guerre, il s'était fait dentiste.

Poète démoniaque, soudain pris d'une sorte d'amour morbide pour les dentitions, les palais, les gencives. Il

sculptait là-dedans comme un autre dans des bagues ou des bijoux. Il y gagnait mieux sa vie. Et un de ses camarades de tranchées raconta plus d'une fois comment il gagna sa croix.

Après chaque attaque, il sortait, seul, et ramenait quelque trophée. Mais celui-ci qui, une nuit l'épia, découvrit la vérité. Armé d'un petit davier, le dentiste, planqué dans quelque coin terreux de la tranchée, arrachait soigneusement les dents de chaque macchabée, « rran ! » et soigneusement les amoncelait dans sa giberne, dans de la terre humide. Les dents des ennemis, d'abord.

Mais comme le narrateur avait frémi, un soir, dans la cagna, quand le médecin lui avait dit négligemment, mais en le regardant comme un serpent :

— Tu as de bien belles dents : montre...

Ces milliers de dents, récoltées au cours de cinq années de massacre, lui avaient fait une petite fortune. Et il aimait à soigner les camarades de Montparnasse.

Aussi, en entendant, ce jour-là, tousser Modrulleau, sec et rauque, il lui dit :

— Rentre te coucher.

— Non, dit Haricot-Rouge. Il ne voudra pas, et il fait plus froid chez nous qu'ici.

— Alors, l'hôpital.

Modru se leva, blême.

— La Seine, Dufayel, Afthalien, mais pas l'hôpital.

— On y est très bien.

— Et l'ennui ?...

— Alors, crève.

Mais trois jours après, Haricot-Rouge courait chez le petit médecin : Modru avait la peau sèche et chaude comme du métal. Et le petit médecin lui apprit comment il fallait faire pour qu'on admit son peintre là-bas, derrière Vaugirard, dans un hôpital plus blanc, plus hostile qu'une caserne.

XXIII

Outrokikempak, avec les p'anches trouvées chez Modru, avec un restant de couleurs, avait fabriqué une sorte de laquais automate, à quatre bras, un seul pied et une tête pyramidale dans le milieu du ventre. Il l'avait vendu à une dame russe de l'avenue Montaigne en mal d'excentricité. Puis il était entré comme bouffon chez une dame de la noblesse française, en mal de russomanie.

Modru, la blancheur de l'hôpital l'avait d'abord séduit. Nul être n'est indifférent au bonheur physique. Et les beaux draps, l'ordonnance de la salle, avaient visuellement conquis le peintre. Le groupe de médecins, lui semblait-il, ne le regardait pas avec l'indifférence pressée dont souffrent tous les malheureux malades. Puis, il avait pour infirmière une accorte petite femme brune qui le choyait, bien qu'il eut affecté, dès les premières minutes, une mauvaise humeur de commande.

Mais au bout de peu de temps, Modrulleau sentit que quelque chose lui manquait, physiquement. Et il s'aperçut avec épouvante que c'était l'alcool. Il sourit d'abord et pensa : « Tant mieux ». Car il restait encore beaucoup de noblesse dans son âme. Et il rêva, dans un court som-

meil, être installé avec Haricot-Rouge dans leur atelier remis à neuf, avec Haricot-Rouge qu'il aurait désillusionnée peu à peu, et élevant un enfant comme tel et tel de ses camarades. Mais il se réveilla furieux, cherchant des yeux le ridicule petit être que la fatalité voulait lui donner à la place du dieu qu'il avait procréé et que celle-là... Ah! que n'avait-il fracassé la tête de la coupable sur le granit du trottoir...

Il se rendormit. Et il se revit, avec la petite, exilés dans une terre chaude, dorée, verte et rose, un paradis où ils avaient vécu quelques heures. Et ils avaient pour laquais ou pour ami Despero...

Il toussa. Il se sentit brûlant de fièvre. La petite infirmière lui fit boire une potion. Quand Haricot-Rouge vint le voir, il dormait et elle ne voulut pas le réveiller. Elle demeura deux heures auprès de lui, en le regardant avec un sourire d'ange.

Et elle repartit chez Zborowski, où elle avait le dîner et parfois le gîte, quand il pleuvait trop pour qu'elle put regagner sans danger la rue Vercingétorix. Ou bien, elle allait s'asseoir avec des camarades à la Rotonde. Elle écoutait pour la dixième fois les histoires de Kharis, dont le grand-père avait été officier commandant les cipayes d'une factorerie hollandaise dans le Pun-Jab où il avait émigré du Kashmire. Sa mère était née à Java, d'une noblesse de colons remontant au ve siècle. Il s'était marié en Russie avec une étudiante du laboratoire de Clapareyde, mais soudain, dans un musée, devant un tableau suédois, il eut la révélation qu'il voyait avec les yeux d'un autre, tous ses ancêtres. Il se prit à parler suédois sans jamais l'avoir appris, et aujourd'hui encore il gagnait un peu d'argent en faisant des traductions de livres scandinaves, quand il ne demeurait immobile des jours et des jours pour revoir, avec ses yeux à lui, ses

yeux intérieurs, la vie de ses six cents ancêtres suédois, russes, tartares et hindous dont il écrirait un jour l'histoire pour une revue anglaise.

Kharis et Haricot-Rouge s'arrangeaient pour se partager un petit pain et leur café au lait, l'un prenant un café, l'autre du lait, ce qui était bien plus avantageux.



Kharis voulait bien donner quelques conseils à un autre Hindou du Pun-Jab, attablé en face de lui, mais ne consentait à rien accepter de lui, car cet Hindou préparait avec quelques milliers d'autres, la révolte dans les Indes. Il recevait quelques subsides du bureau de Berlin pour répandre une feuille secrète et devait partir pour établir un bureau à Londres. Il avait connu le Ghandi, qui lui avait imposé les mains sur le front. Et depuis, il s'était consacré à la cause. Il recevait environ dix francs par semaine, irrégulièrement, et en vivait. Kharis regardait autre part, quand son compatriote lui parlait, car il voulait rester en bons rapports avec la police qui, entre autres choses, lui permettait de se promener dans Paris avec un turban sur la tête.

Haricot-Rouge fréquentait aussi quelques petites Russes et prenait d'elles des leçons d'orgueil. Ces insupportables petites crasseuses ne consentaient à lui parler que pour lui expliquer leur état d'âme. Ce qu'aurait fait d'ailleurs n'importe quelle Anglaise. Celle-ci avait été de l'institut de Smolensk, où l'on n'accepte pas les filles dont

le père a un grade moindre que celui de colonel. Et le sien avait été général dans la Garde-Impériale, ce qui était le plus haut grade. Pendant la Révolution, elle fut chargée de cours dans les écoles de la IIIe Internationale, puis évacuée avec une partie de l'armée de Wrangel sur Constantinople. On la mit dans l'île des Princes, où elle fit parmi les Anglais, une violente propagande et d'une voix très douce. Puis elle retourna en Russie. Avant, elle n'aimait pas l'amour. Cette fois, elle alla aux épidémies pour l'amour de tous. Mais d'avoir vu tant de morts, d'avoir vécu durant deux années dans la crainte quotidienne d'être fusillée, — car en écrivant sous la dictée des soldats qui ne savaient pas lire, le contraire de toutes leurs pensées, elle avait trahi tant de fois chaque parti pour l'autre, avec tant de renversements dans ses subtils mensonges, qu'elle ne savait plus quelle cause servait vraiment le fond de son cœur — elle était tombée dans un bizarre état. Deux ou trois fois par semaine, elle subissait une crise : elle devenait molle, molle, molle, brûlait comme sur un lit ardent, mais durcissait soudain, se faisait roide comme une planche. Alors elle revoyait avec terreur tous les pendus, devant lesquels elle était passée indifférente, en allant au lycée là-bas. C'est que, trop longtemps, elle avait vécu uniquement de sa pensée intrinsèque, ne voulant pas même lire les philosophes, voulant tout trouver elle-même, dans son cerveau. Alors, les faits ambiants, les contingences, essayaient de se venger, de prendre le dessus... Mais elle se laissait mourir de consomption plutôt que de consentir à vivre dans le concret.

Haricot-Rouge quittait celle-là, car elle ne voulait pas entendre de tristes pensers. Elle lisait au hasard des livres traînant sur les banquettes, Freud ou Jean Cocteau.



Foujita.

Modru guérissait. Il causait avec son infirmière. Elle apprit qu'il était peintre. Il lui promit une toile. Elle obtint pour lui la permission de peindre dans l'hôpital, et Zboro et Haricot-Rouge lui firent parvenir des châssis et une boîte.

Et il peignit les tristes murs, le plus triste jardin avec sa grille, et les fleurs infiniment plus tristes.

L'infirmière fit la moue. Elle aurait préféré un sujet plus gai. Alors, il s'emportait :

— Est-ce que cela compte, le sujet, sinon la qualité de la matière que l'on accrochait là avec une qualité de lumière et de proportions. Le sujet! On peignait ce que l'on voyait. Mettez-moi, moi peintre, autre part qu'à l'hôpital. Ah! ils sont choqués, les marchands, les amateurs, parce qu'on ne leur donne pour paysages, pour intérieurs, que d'horribles banlieues aux arbres tordus comme de noirs salsifis sous un ciel de boue, et des buffets de cuisine de bois sale. Eh bien, puisque ce siècle, ce temps nous ont obligés à vivre comme des chiffonniers dans des quartiers lépreux, c'est cette vision que nous laisserons, nous, seuls peintres qui resterons, de ce temps. L'époque a les peintres qu'elle mérite et les sujets selon la vie qu'elle leur fait... Sous la Renaissance, les peintres avaient des palais, des velours, du soleil. Aujourd'hui, allez donc voir dans quel taudis, dans quels gravats vit un homme comme Utrillo, quels sales hôpitaux l'ont hébergé de Picpus à Fontenay, dans quelles poubelles à vomissures il prend ses repas à la vinasse décolorée, et vous ne lui demanderez plus pourquoi il ne peint que des murs merdeux, pleins de chiures, des rues défoncées, et des grilles, des grilles, des grilles...

Elle secoua la tête.

— Tu ne te rappelles donc rien de beau?... Rome, n'es-tu pas allé à Rome?

Une sorte de lumière descendit sur la figure de Modrulleau.

Et il lui dit :

— Vite, vite, donne-moi mes outils. Peindre de la pauvreté, c'est encore une queue du naturalisme, c'est encore un raisonnement de fin de mois. Et moi, je ne suis pas pauvre, puique j'ai vu Rome. Vite!...

C'était la première fois qu'il oserait matérialiser sur un morceau de toile ce qu'il avait gardé pur dans son esprit comme un rêve embrasé.

Mais quand il eut ses pinceaux, il ressentit plus fort, dans tout son corps, ce vide qu'il ne pouvait vaincre. Et il demanda du cognac.

La fille s'effara, bien qu'il ne fut pas un grand malade. Et quand elle refusa, il se mit en colère.

— C'est pour travailler. Il faut comprendre. J'ai besoin de flamme pour peindre, de brûler, si tu veux! Ma concierge, le garçon boucher que l'on soigne à côté de moi n'ont pas besoin d'alcool, surtout si cela leur fait mal. Ils se doivent de se conserver leur précieuse vie... Mais moi, ma vie, elle ne compte qu'en raison de ce que je mets là-dessus...

Alors, qu'importait qu'il donnât un instant de sa vie, si, en échange de cet instant, il créait une œuvre éternelle.

D'ailleurs il allait boire l'alcool à vernis de sa boîte à couleurs.

L'infirmière fit semblant de céder à ces raisons ou à cette menace. Et elle lui apporta un peu de fine et de cognac, non en échange d'une promesse, mais parce qu'e`le était très brune et qu'il était très beau, au milieu des autres, vieux ou grossiers. Sa maladie l'avait affiné, creusé, pâli. Sa peau mate était presque transparente, et son œil et ses cheveux en semblaient devenus plus noirs. Et l'on eût dit un étonnant Deveria, aigu, recevant de

l'ombre, et dégageant de la lumière, comme une veilleuse.

Mais, enragé, il détruisait tout ce qu'il faisait. Il mettait pourtant des roses étonnants sur des ciels comme il n'en avait pas peints, même quand il revenait de chez la princesse, aux glorieux matins d'espoir. Ce n'est que lorsqu'il s'endormait sur une de ses œuvres qu'on les lui enlevait, inachevées et superbes.

Un soir, il dressa sur son carton la Trinité-des-Monts, le coin où dans un concert d'oiseaux un palmier s'élève, piqué de mille marguerites avant que ses feuilles atteignent à la tour rose dans le ciel bleu. Et il avait fait ce rose comme de la chair heureuse, dans un paradis. Il retrouva son impression de Rome. Il lança un défi vers la fenêtre du jardin d'hiver de l'hôpital, et regardant sa couleur palpitante comme une tendre vierge fécondée, il s'écria :

— Ah! pourrissez, les arbres! J'ai semé le printemps!...

Mais à ce mot « semer », sa voix s'arrêta. Il fit le geste d'arracher sa virilité, car il repensait soudain à ce qui avait été son espoir dans le paradis de Rome, et au meurtre du dieu, dans Paris. Et il se roula dans une terrible crise.

Enfin, un matin il fut guéri. Haricot-Rouge et Zborowski l'attendaient à la porte et voulurent l'emmener rue Vercingétorix où des cartons cloués bouchaient les carrés que l'étoffe à parapluie masquait insuffisamment.

Modru, voulant voir de la vie, préféra passer d'abord à la Rotonde.

En route, Haricot-Rouge attendait que le peintre regardât son ventre qui prenait une forme grotesque sous la moleskine du jupon qui était la robe de l'illuminée.

XXIV

Quand on vit entrer Modrulleau, à la Rotonde, un groupe se serra. Chacun tenait à son verre qu'il payait. Et quelquefois Modrulleau n'avait-il pas laissé entendre qu'il consentait à boire, mais non à s'asseoir. Un Scandinave même s'était levé un jour, et il avait fallu qu'on se mît entre les deux hommes.

Modru vint s'asseoir à la table où Ortiz, Hayden, Zadkine, Prax, Léopold Lévy, Clairin, lui firent fête. Mais il but comme un fou.

Il n'écoutait pas Zborowski, racolant des toiles pour faire, à Amsterdam, une exposition de la jeune peinture.

Zborowski, quelques jours avant, avait rencontré sur le boulevard, dans des fourrures, Romomoff, ce Russe qu'on avait vu à la Rotonde, l'année passée, pleurant comme tout le monde dans son café-crème. Romomoff avait connu, à Amsterdam, un commerçant hollandais, ancien habitué de la Rotonde, et qui, dans son appartement sur la Calverstraat, avait reconstitué tout le coin du café où il s'asseyait aux heures heureuses de Paris. Il en avait d'ailleurs acheté les toiles qui ornaient ce coin-là: cette femme en guimauve violâtre sur fond crème bleu, jouant

du violon en tenant gauchement son archet (selon ceux qui, des primitifs ne copiaient que la maladresse), mais aux yeux si noirs, hallucinants de poupée dans sa face pâle; le paysage isocaédrique; la femme d'or aux jambes écartées; le jeune homme grave aux yeux pleureurs; les divers paysages en cylindres ou en papiers verts. Il avait emporté jusqu'aux boules du plafonnier dans son froid pays. Mais seuls, sans les figures qui animaient tout cela, il ne retrouvait pas l'atmosphère. Et il devait se débattre chaque jour, car d'Allemagne et même d'Angleterre, on voulait lui acheter ses toiles. Alors Romomoff proposa vite une affaire. Ils organiseraient une exposition de la Rotonde à Amsterdam. Et Romomoff, avec un peu d'argent était venu trouver Zborowski, car lui-même n'y connaissait pas grand'chose. Et il pouvait emmener Zboro et même Mme Zboro, tous ceux qui voudraient bien, le Hollandais serait si heureux de revoir un peu de la Rotonde!

L'idée n'était pas mauvaise, car ce que les marchands appelaient la folie cubiste était à son commencement.

A Paris même, les bourgeois achetaient, surtout dans un espoir de spéculation, et surtout ce qui leur paraissait le plus incompréhensible. Les fonctionnaires accumulaient en cachette de leurs femmes. La préfecture de police elle-même regorgeait de toiles acquises à bon compte. Un des plus éclairés parmi les amis de Zamaron, rentait au mois une demi-douzaine de peintres. Des quantités de marchands à la petite semaine, le crieur de cacahuètes lui-même, pensaient renouveler le coup d'Afthalien, ancien marchand de bas de soie végétale, mais qui, abandonnant sournoisement la peinture, commençait, rue La Fayette, à fréquenter le petit café aux marchands de perles.

Quant aux garçons de café : au Dôme, au Parnasse, à la Rotonde, ils faisaient exprès de laisser s'accumuler les



ZBOROWSKI, *por Modigliani.*

cettes, poussaient à la consommation, même aux choucroutes garnies de jambon, aux saucisses fumantes. Et l'on entendait ces dialogues entre les peintres et les garçons de café qui avaient connu à cette table Picasso ou Derain, dont on vendait aujourd'hui les toiles, dix, vingt, jusqu'à quarante mille francs :

— Je te dois deux cent cinquante francs. Je ne veux pas te voler, donne-moi encore cent cinquante francs et tu prends le tableau.

— J'aime mieux celui que j'ai vu hier. Il est plus cézannien.

— Ah! c'est plus cher.

Et le garçon qui avait revendu le tableau cinq cents francs à un horloger, invitait le peintre à déjeuner et lui redemandait une toile pour trois cents francs et qu'il voulait garder, en attendant qu'elle montât.

Et il se faisait ainsi une Bourse intérieure. On montait un peintre à trois ou quatre. Et le garçon, ou le patron, ou tous ceux du quartier abattus dans cet enfer d'hiver profitaient ou pensaient profiter de la pauvreté et du génie.

Modru en était dégoûté et ne voulait plus travailler. Ce portrait de la petite fille de Zboro et qui avait été vendu six francs au coiffeur de la rue Vavin, était refusé chaque jour à des prix auxquels le peintre ne voulait pas croire.

Il buvait. Alors, il s'exaltait, insultait les uns et les autres.

— On vend des Terlikokos, des fleurs faites avec de l'onguent gris et de la pâte dentifrice...

Quand Romomoff et Zboro eurent une quarantaine de toiles, les unes payées, les autres empruntées, ils décidèrent de s'embarquer. Et ce soir-là Modru et Haricot-Rouge voulurent les accompagner jusqu'à la gare du Nord.

Modru refusa avec obstination un vieux paletot que Zboro fit mine de lui jeter sur les épaules :

— Puisque je suis guéri...

La pluie tombait, pourtant. Mais on prit une auto jusqu'à la gare.

Avant que le train partît, Zboro glissa un peu d'argent dans la main de Modru, afin que son ami ne fût pas gêné durant son absence.

Et seuls, tous deux, Modru décida Haricot-Rouge à venir dîner dans un restaurant du quartier. Ils hésitèrent longtemps, voulant choisir. Ils montèrent jusqu'à la rue de la Chapelle pour entrer vers dix heures dans un affreux petit coin de vin où on leur servit de la ratatouille.

— A la bonne heure, dit Modru. Ici, les clients n'ont pas de sales gueules comme là où tu voulais m'emmener, des têtes de commis et autres esclaves. Madame la patronne, donnez-nous du bon vin. Tu te rappelles le vin de Despero, à Rome ?...

— Oh! oui...

Quand Modru craignait que Haricot-Rouge, par raison, s'opposât à un de ses désirs, il évoquait vite Rome. Et il voyait un sourire éclairer le visage de la pauvre fille. Car pour rien au monde il n'eût voulu lui faire de la peine, ni la détromper sur ce qu'elle croyait porter. Il en avait trop souffert, lui. Il en souffrait trop. Et il se faisait passer un éclair dans l'œil quand des gens ayant regardé le ventre de Haricot, celle-ci disait :

— S'ils savaient!...

Hein, s'ils savaient ce qu'il y a là-dedans...

— Modru... On travaille, demain...

— Oui.... Madame la patronne... une autre bouteille...

— Tu en as déjà bu trois...

— Mais puisque j'ai de l'argent...

— Ta santé...

— Mais puisque je suis guéri... Et puisque je ne pourrai quand même pas travailler ce soir, alors ?...

Alors il but quatre bouteilles presque seul, puis quelques alcools, y compris ceux qu'il commandait pour Haricot-Rouge.

Et il sortit en chantant.

La pluie leur scia le visage et les bras. Ils claquèrent des dents.

Au lieu de descendre vers Paris, Modru voulut remonter vers le nord, parce qu'il y avait plus d'air.

Arrivés près d'un haut échafaudage, Modru prétendit grimper afin de s'orienter.

Comme il touchait le bois, il glissa sur lui-même.

— Relève-toi, mon Modru, dit Haricot-Rouge.

Mais il ne bougea pas. Et elle vit qu'il crachait du sang. Elle appela. Mais il était près de minuit et personne ne passa, que dix minutes plus tard, un maraîcher, qui, du haut de sa voiture, fit signe qu'il allait prévenir des agents.

Ceux-ci ne passèrent qu'un quart d'heure après. En ronchonnant ils portèrent Modrulleau au poste. Comme il ne reprenait pas connaissance, comme Haricot-Rouge leur expliqua qu'ils habitaient de l'autre côté de Paris, le brigadier fit chercher un médecin par un cycliste. Le médecin ordonna le transfert immédiat à l'hôpital et ne répondit pas quand Haricot-Rouge demanda : « C'est grave ? » Elle monta dans le taxi avec Modru et les agents.

A l'entrée de l'hôpital, là-bas, derrière un interminable mur circulaire des abattoirs, elle dut descendre. Elle vit la porte de fer se refermer, attendit encore un instant, et sans vouloir pleurer, se dirigea, de ce mur, vers la rue Vercingétorix.

Elle n'avait pas un sou dans sa poche, un de ses souliers, déchiré, lui faisait très mal, bien qu'il laissât entrer l'eau, et son ventre lui pesait qu'elle soutenait de ses deux mains.

XXV

Elle se réveilla le lendemain, ayant faim et froid. Elle était pleine de boue, car elle couchait dans ses misérables vêtements, afin qu'elle et son enfant n'eussent point plus froid.

D'instinct elle entra à la Rotonde, et s'installa à une table.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

C'était la première fois que le garçon l'interrogeait avant qu'elle demandât.

— Rien. Ce matin, je suis trop fatiguée...

N'était-elle pas chez elle, comme tous ?

Le garçon fit la moue, parut gêné, à cause de nouveaux ordres, sans doute. Puis, considérant la robe tachée de boue, les traits tirés de la face, et le pauvre ventre, il dit :

— Je vais vous donner un chocolat. Vous me le paierez une autre fois.

Elle dit merci, et but de la vie chaude qui palpita jusqu'à son second être. Et elle sourit. Et elle fit une inclinaison de tête aux uns et aux autres.

Elle n'aurait pas besoin de déjeuner. Et il lui sembla même qu'elle pourrait tenir jusqu'à la nuit. Elle avait une

bonne place, près du poêle. Et les Russes, eux, ne la repousseraient pas. Et on savait qui elle était, ah! mais... la preuve, le garçon...

Elle pensa à Modru. Mais lui, était un homme, et qui serait salué jusqu'à terre par les médecins, quand ils apprendraient son nom.

Les Russes arrivèrent, ayant déjeuné, vers midi : Blumenfeld, traducteur de yiddich, une tête léonine au muffle carré, aux cheveux de feu dressés et onduleux comme des flammes, mais lui aussi, comme Soutine, ayant de beaux yeux clairs, candides, purs. Il était secrétaire, depuis le départ de Trotsky, du mouvement des ouvriers casquettiers de la rue des Rosiers, à qui, chaque semaine il faisait en yiddich des conférences sur la vie politique, littéraire, scientifique du monde entier, car tous ces descendants de la race de Spinoza, rudes, étaient encore plus affamés d'intellectualité que de pain. Et là, ils auraient pu inscrire sur la table de marbre le vieux précepte : « Trois hommes qui sont assis à une table et qui ne parlent pas de choses savantes, c'est comme s'ils étaient des cadavres. » Cadavres vivants, semblaient-ils tous! Et qui gesticulaient comme pour se donner l'illusion d'une vie ardente, chacun faisant, quand il avait du travail, le plus invraisemblable métier, et dès qu'ils avaient quelques minutes venant discuter entre eux sur l'avenir de l'Europe et du Monde.



Et elle demeura ainsi jusqu'à la nuit.

Mais le lendemain elle eut faim, une faim terrible qui la réveilla à six heures, le matin, et qui se fit péremptoire. Et elle ne pensa plus qu'à sa faim. Elle alla jusqu'à la Rotonde, mais n'osa pas y entrer. Et elle rôda devant,


modigliani

comme le faisaient autrefois Soutine et Kremegne, quand ils n'osaient s'asseoir, même si on les invitait. Et ce qu'elle regardait le plus, ce n'était pas la grande salle, mais le zinc, derrière lequel brillaient les hauts percolateurs tout nickelés, sur leur petite couronne bleue du gaz, et environnée de la fumée mordorée du café, le café que l'on entrevoyait dans le tube de niveau, et aussi, et surtout le lait, le bon lait, qui, dans ce petit cylindre de verre, montait et descendait, bouillant avec de petites bulles d'air. Avoir seulement le contenu de ce petit tube!...

Il lui semblait qu'il y avait des jours qu'elle n'avait pas mangé, et qu'elle ne mangerait jamais plus.

Et il y avait des gens là, qui, coude à coude, trempaient un croissant dans du café, comme si c'était une chose normale d'avoir ça, sans regarder deux fois avant de boire.

Soudain, elle poussa un petit cri de joie. Elle n'avait pas pensé à cela! Et la soupe des casernes... Elle aurait eu honte, certes, de s'asseoir comme le faisaient quelques modèles, sur le banc qui est devant la Rotonde, et de manger là. Mais la soupe des casernes! C'était une pauvreté anonyme. Elle se cacherait bien dans le tas des gens.

Elle courut rue Mouffetard. Elle vit, le long d'un mur, sous la bruine, une quarantaine de haillons dans quoi il y avait des corps recroquevillés, gelant, morvant, puant et grognant :

— A la queue! à la queue la nouvelle... T'as donc pas de sous chez toi... Une jeunesse, ça n'a qu'à travailler... Et après neuf heures, on ne vient plus...

Il fallait attendre jusqu'après dix heures. Elle attendit, en dépit de ceux qui la serraient méchamment. Et elle souriait, car elle avait décidé de n'avoir jamais de peine, et de vivre dans la joie, pour que pas une larme ne descendît jamais dans le cœur de celui qui allait venir, et qui ne devait vivre que dans le bonheur sans nuages.

Elle n'entendait même pas les conversations d'alentour, ni une vieille, qui, pour parler, après lui avoir dit toutes sortes d'horreurs voulut la prendre sous sa protection :

— Chez les « Républicains » la soupe est meilleure, plus nutritive, car on donne plus de viande aux gardes qu'aux trouffions ordinaires. Mais à cause de cela, il vient là des pauvres de tous les quartiers. Alors c'est long, et quand on est dans les derniers, quand on a tout de même trop d'orgueil pour arriver la première, la soupe se trouve rallongée avec de l'eau chaude.

— Des fois... tu sais pas ce que tu dis, la vieille, mais des autres on a de la soupe plus fraîche à cause qu'ils la refont, et de la carotte pas nouée...

— Penses-tu...

— Si, et que j'ai eu une carotte entière dedans, il y a pas huit jours...

— Tu veux nous prendre pour des tartes de nous faire croire ça. T'as eu une carotte entière ?

— Ji la vieille...

— Tiens, y aurait pas un agent, je te le mettrais sur la gueule pour faire ton dandy et nous imposer des choses. Dis donc, Marie-la-Folle, t'as entendu ce qu'il a dit, le vieux au pissenlit sur le nez...

Et c'était cela durant toute l'attente.

Enfin, la petite porte s'ouvrit. On se marchait sur ce qui restait de talons.

Quand Haricot arriva :

— Ta gamelle ? demanda le petit trouffion...

Toutes apportaient une sorte de boîte de conserves ramassée n'importe où et dans quoi on leur versait une mesure de soupe.

— Pas de gamelle, pas de jus...

Mais le petit vit des larmes, une angoisse, et le ventre. Il dit : « Attends » et ramassa sur le banc du corps de garde

une vraie gamelle de soldat parmi celles qui étaient là pour le rétamage.

— Tiens, il y a un petit trou au fond. Mais bouche-le avec ton doigt.

Il versa la soupe. Elle était bouillante. Haricot lâcha et le bouillon pissa sur elle, par le petit trou, mettant une large tache grasse sur son ventre. Elle prit vite un autre doigt. Et, bien que ce fût brûlant, bien qu'on lui poussât le coude, elle but le jus, mâcha des herbes, et se sauva comme une enfant qui aurait fait quelque espièglerie.

Elle y revint le lendemain, car elle pensa qu'il valait mieux ne pas changer de caserne, qu'on finirait par la considérer comme une habituée. Elle venait, avec un sourire angélique qui ne quittait plus ses lèvres, car elle pensait toujours à quelque beau tableau et à un accouchement sur des nuages d'or, du dieu qui la relèverait aussitôt né.

Mais c'était une lutte sans pitié, et elle luttait. On se la désignait aussitôt arrivée parce qu'un jour on lui avait donné deux gamelles, à cause de son état. Marie-la-Pauvre, blonde au nez transparent, criait à l'immonde Tata :

— Vise!... V'la la Môme-au-sourire-de-fer. Regarde si elle le porte, son rond, comme si c'était en or. Pas là! à la queue... Moi aussi j'ai été enceinte. Je volais pas pour ça la soupe des autres!... Quoi ?... le sergent t'a dit de ne pas faire la queue... Pardié! Moi je l'ai bien faite, la queue.. Alors, tu la feras aussi, comme les autres... Même si le sergent il veut pas...

Alors, elle prenait son rang. Ce qui n'empêchait pas qu'on se moquât.

— Qu'est-ce qu'il a donc de plus qu'un autre, ton larde ?... Tu veux pas le faire mourir... Tu veux peut-être en faire un chiffonnier de première classe...



Modigliani.

— Tais-toi donc : il sera employé de bureau... Aïe donc! Me marche pas sur les pieds...

Alors, elle n'osait plus se faufiler. Elle souriait aux beignes, ruait quelquefois quand on la serrait trop, exprès, mais demandait vite pardon, de peur d'avoir à se battre et d'attraper un mauvais coup. Alors on abusait de ce que l'on croyait être de la lâcheté.

Haricot-Rouge n'avait pour ami qu'un grand fou triste, à qui elle avait donné un bout de ficelle pour nouer ses souliers et à qui elle avait promis des gants, car ce qui ennuyait par-dessus tout cet ancien aristocrate, prétendait-il, c'était de n'avoir pas de gants, même troués. Il ne se sentait pas à son aise... Une sorte de Don Quichotte timide, à long nez, à l'échine voûtée, en savates, en vieux pantalon de coutil blanc et bleu abandonné par un cuisinier, taché de beurre, d'huile, de crème. Un pardessus à basques — dans quel état! — était posé à poils, à peau, sans autre intermédiaire, sur son torse luisant.

— Ils ne comprennent pas, les autres : des gants, c'est mon seul luxe, et je suis privé quand je n'en ai pas. Comme tu es bête, Môme-au-sourire-de-fer, d'être bonne. Enfin j'en profite, bien que je sois très philosophe. Tu m'apporteras aussi une épingle de sûreté, car tu es riche toi, je le sais, pour mon pardessus. Car il fait froid la nuit et voilà trente-sept nuits que je passe dehors. Ah! je ne veux pas aller dormir avec des pouilleux, jamais! On est aussi bien dehors, plus tranquille, habitués. La seule chose qui me vexe, je te l'ai dit, c'est de n'avoir pas de gants. A part ça, oh! on est là comme un accident sur la terre. On ne se détruit pas, voilà tout. Qu'est-ce que cela peut faire que j'aie froid. Quelle importance cela aura-t-il dans deux ou trois mille années seulement. Et si nous n'avons pas de soupe, qu'est-ce que cela peut faire, dis, mais qu'est-ce que ça peut faire ?...

Mais les autres restaient méchantes, la frottant toujours, s'amusant à « faire pisser » sa gamelle, horribles vieilles au nez, aux ongles sales et dont les jupes semblaient être solidifiées par la boue.

Une après-midi, passant devant un café. Haricot-Rouge vit un homme, habillé comme ceux de la Rotonde faire des portraits de gens à la terrasse et les vendre quelques sous. Elle s'approcha.

— Mais je fais bien mieux, pensa-t-elle.

Elle se rappela avec dédain que trois jours avant, une dame de patronage de charité, à l'air plus méchant encore que les vieilles soupardes, demandait aux unes et aux autres ce qu'elles savaient faire et si elles voulaient du travail (ce à quoi elles répondaient toutes : « Merci, travailler à vous engraisser contre une soupe plus mauvaise que celle-ci et être engueulées quand on se repose... »).

Quand Haricot-Rouge avait dit avec un élan :

— Je dessine...

La sèche femme avait répondu, pincée :

— C'est pas un métier, ça...

Pas un métier!...

Elle monta, en courant, ses sept étages, fouilla dans les papiers entassés dans un coin, ramena une dizaine de feuilles à peu près propres, retrouva trois crayons et courut vers la terrasse du premier café venu.

Elle travailla d'abord inutilement, faisant le portrait de gens qui ne comprenaient pas cela, ou qui en étaient gênés, ou qui avaient la tête ailleurs. Puis bravement elle monta vers les grands boulevards. Elle gagna trente sous le premier jour et vint, heureuse, tenant sa monnaie dans son poing, s'attabler à la Rotonde, avec les peintres. Et elle courut se coucher de bonne heure, car elle avait une idée.

Cette idée, c'était de passer ses matinées au Louvre, et de travailler l'après-midi.

Mais comme elle tentait d'entrer sous la galerie, le lendemain :

— Le calorifère marche pas, dit le gardien en lui barrant le passage.

Elle ne comprit pas d'abord. Puis soudain sa figure s'empourpra : on la prenait pour une mendiante, une des misérables qui venaient passer leur journée dans le musée pour se chauffer, alors que...

Elle tendit dans un geste désespéré ses papiers et ses crayons. Mais le vieux gardien haussa les épaules. Il le connaissait, le coup du cartable!...

Alors, rusée, elle prit par une autre porte, attendit que les gardiens fussent occupés, et monta, avec la peur d'être rappelée.

Elle aurait voulu regarder avec tranquillité, en s'imaginant devant les quelques Raphaël, car il y en avait là, être à Rome avec son Modru haletant. Mais le ciel était gris. Et on la regardait comme une horreur. Et elle s'aperçut seulement qu'elle était très sale et hideuse, son jupon lui servant de robe, et toutes ses guenilles affreusement tachées, ravaudées, trouées, car depuis longtemps elle n'avait plus les moyens de rapetasser ses misérables loques.

— Travaillons...

Et elle repartit vers les terrasses de café.

N'importe où, elle se plantait debout, faisant des gros traits gras, à la ligne maladroite mais vigoureuse. Quand on voulait lui donner un peu d'argent sans prendre le dessin, elle refusait. On ne la chassait que doucement, à cause de son état que d'aucuns parfois disaient simulé. Mais elle, sachant ce qu'elle avait dans le ventre, gardait, sur sa figure blême, son sourire angélique, dessinant pres-

que automatiquement et, de plus en plus, dans ses haillons, se figurant être une Madone enluminée, vaquant à ses œuvres d'art avant l'accouchement prophétique d'un être qui serait bien plus qu'un Christ. Et comme chacun



MODIGLIANI, *par lui-même.*

de ses gestes devait être historique, légendaire, elle faisait chacun de ses gestes solennel. Et elle avait ainsi quelque grandeur dont on riait peu.

Quand elle revenait, lasse et qu'elle tombait, c'était sur les genoux, afin que son ventre ne fut pas meurtri.

Et elle comptait, dans une sorte d'automatisme illuminé :

— Source divine de beauté, je tombe pour la cinquante-cinquième fois...

Mais elle était heureuse, heureuse de gagner quelque argent, pour elle, pour ce que voudrait Modrulleau quand le lendemain dimanche, elle irait le voir. Et son aristocratie était de continuer à aller à la Rotonde, bien que le lait, le café, le pain y fut d'un ou deux sous plus cher que dans les petits cafés d'alentour, mais où fréquentaient ceux dont on ne voulait plus à la Rotonde, disait-on.

Pour aller voir Modru, elle trempa durant deux heures sa robe dans de l'eau claire, puis la laissa sécher toute la nuit. Et dès le matin partit pour le lointain hôpital, et arriva juste quand on ouvrit les portes.

Elle vit un Modru have, maigre, comme elle ne l'aurait pas supposé et dont les yeux brûlants guettaient la porte.

— Haricot, Haricot... je m'ennuie...

Il disait cela avec un accent plus farouche que s'il avait dit : « Je meurs... »

Oh! ce n'était plus l'hôpital d'avant. On ne le connaissait pas. Les médecins le tutoyaient, ce qui le mettait hors de lui. Les garçons de salle, cela ne le gênait pas, au contraire, mais les médecins!... Pas de livres, pas d'amis. Une carte de Zboro qui, d'Amsterdam, partait pour Londres.

— Tu as des sous, demanda-t-il tout à coup à la petite.

— Oui, répondit-elle.

Et elle inventa que, une heure par jour, on lui faisait copier des dessins dans une maison de dentelles, car elle n'aurait pas osé avouer à Modru ce qu'elle faisait, ni lui dire qu'elle travaillait dans une entreprise, comme celles qui, toute la journée, moulaient des yeux de poupées ou coloraient des patrons.

Mais il n'écouta pas. Il lui demanda de s'arranger, mais de lui apporter de l'alcool.

— Je m'ennuie, c'est la pire, la pire des choses. Tout vaut mieux que cela. Avec de l'alcool, on ne s'ennuie pas. Et, écoute, si tu m'aimes...

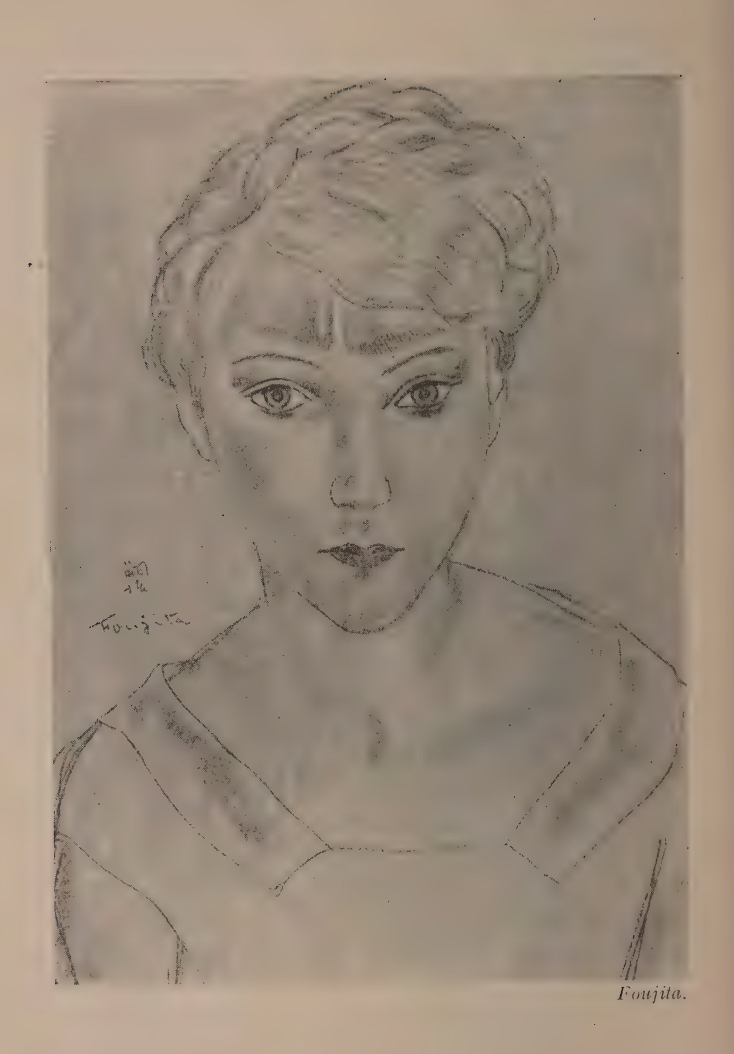
— Quoi...

— Ils ont mes vêtements. Fais-moi un pantalon de toile que je cacherai dans mon lit. Je veux essayer de me sauver. Je suis guéri. Mais ils me gardent parce que j'ai fait des scandales. Pour être renvoyé, j'ai brisé le poêle, insulté des gens qui venaient. Alors, ils se vengent. Mais je m'en irai. Dis, je m'en irai. Songe qu'une minute, une seule minute pendant laquelle tu es dehors est un long martyre pour moi. Je m'ennuie. Ça, tu ne sais pas ce que c'est. La lutte, la guerre, crever en souffrant : mais pas s'ennuyer... Alors, un pantalon de toile avec l'alcool et des savates : j'ai mon plan.

Chaque mot de lui semblait céleste à la pauvre amante. La folie de Modrulleau, pour elle était plus que divine. Et pour quoi comptaient les pensers et les actes des autres hommes, à côté des siens ?

Elle promit. Elle partit en l'embrassant.

Et longtemps, il fixa ses regards de fièvre sur la porte où, la dernière, Haricot-Rouge disparut.



Foujita.

XXVI

Le mercredi suivant, jour de la visite, elle faillit ne pas le voir. Il avait été si insupportable!... lui dit-on.

Cela devait être vrai. De si loin qu'il la vit, il se leva et se mit à danser presque nu sur son lit. Mais Haricot-Rouge mit un doigt sur ses lèvres, et Modru comprit. En faisant semblant de reborder son lit, elle y glissa un pantalon fait avec de la toile à peindre et dont elle avait raccordé comme elle avait pu les nombreux morceaux. Il y avait dedans une paire d'espadrilles neuves.

— Et...

— Ne dis rien.

Elle avait attaché avec des ficelles, de petites fioles, autant qu'elle avait pu, autour de ses jambes, de son torse, afin que la fraude ne fut pas visible. Modru s'en saisit et, se cachant sous les couvertures, il les noua autour de son propre ventre amaigri.

— Je n'en boirai pas aujourd'hui, puisque tu es venue, mais quand je m'ennuierai. On ne me les prendra pas. Je les garderai sur moi tandis qu'on fera le lit. Et pour l'auscultation, ah! je les glisserai au chaud. Comment va-t-on à Montparnasse ?

Mais il disait cela sans y penser, et tandis que Haricot-Rouge lui répondait, il s'affaissa, s'endormit. Et comme elle savait qu'il aimait qu'on respecte le sommeil, elle demeura près de lui, sans rien dire, en pensant :

— Il sait que je suis là. Il ne doit pas bien dormir au milieu des étrangers. Il profite de ma présence pour que je veille sur lui. Dors, mon Modru.

Elle ne s'étonnait pas même qu'il ne lui parlât jamais de sa santé à elle. Au contraire, chaque fois que son regard allait rencontrer la grossesse de Haricot-Rouge, vite Modrulleau redressait la tête, dans un geste qui lui était d'ailleurs familier.

— Il ne veut pas que je sois confuse, pensait-elle.

Et elle le regardait, toujours avec ce même sourire, cette même sérénité qu'elle s'était imposés extérieurement et intérieurement.

Il se réveilla un peu quand elle dut s'en aller, et bégaya :

— T'aime, tu sais...

Alors, elle partit avec des illuminations dans la tête. A la Rotonde, quand elle arriva, il y avait un gros attroupement. Le nouveau patron venait de mettre un petit modèle à la porte, une pauvre fille amenée de province à Paris par un peintre qui était mort subitement quelques jours après. Elle ne connaissait personne ailleurs. Elle venait de faire un innocent scandale à cause d'un Hindou qui ne l'avait point payée.

— Il me doit deux cents francs pour vingt-huit heures de pose. Quel travail! Il me disait toujours : « J'attends de l'argent! » Et moi, j'empruntai à ma crémière, à mon boulanger. Il ne me paye pas et c'est moi qu'on fiche à la porte. Où voulez-vous que j'aille, alors. Où voulez-vous que je trouve du travail?... Patron?... Ah! tu veux pas que je rentre, salaud!... Eh bien, ils vont voir ce que je

vais faire. Et ce sera bien fait. V'là le tramway, j'vas m'y f... dessous.

Elle courut. On la rattrapa. On la ramassa, car elle était tombée dans la boue. On l'emmena boire un verre



ailleurs. Mais ailleurs, ce n'était pas la Rotonde, qui elle-même était en pleine transformation, des poutres soutenant le plafond, car on faisait à présent, en haut, une immense salle de restaurant. Les étrangers et même les Parisiens du boulevard affluaient. On voyait des autos déposer des gens à fourrures, un peu inquiets mais attirés par le grouillement de la salle du bas, dont le gérant renvoyait les types trop excentriques, les modèles sans

chapeaux. Ils revenaient en groupes. Les peintresses chic s'excitaient beaucoup. Dans cette salle surchauffée, que l'on ne quittait pas du matin à la nuit, en buvant plus qu'on ne s'en apercevait, serrés à six cents là où l'on aurait tenu quarante, les esprits et les ventres se congestionnaient. Une atmosphère de folie et d'érotisme commençait dès cinq heures de l'après-midi, à la tombée de la nuit, quand on allumait sur toute cette foule, sous les poutres pleines de plâtre, les terribles lumières électriques roses. Les Américains saouls chantaient, piano en bas, piano en haut ; les Russes cassaient les verres en discutant ; les blondes Suédoises, aux yeux bleus, regardaient comme des hypnotiques les bruns dont elles cherchaient le magnétisme sexuel. Roides sur leurs banquettes où elles avaient les hanches chauffées depuis le matin, avec quelle ardeur dans leurs yeux froids fixaient-elles, fouillaient-elles les poils fauves des Espagnols, des joues, des oreilles, sur leur peau presque sale de profondeurs d'ombre.

Et ceux qu'on surprenait seuls, là-haut, devant les graffitti obscènes et les confessions politiques qui recouvraient les murs des lieux. Et les histoires, les batailles d'hommes pour des modèles, de femmes pour un petit bossu. Et les fous.

Les Suédoises furent cause de la folie d'un Espagnol, et voici dans quelles circonstances.

C'était un des plus bizarres types de la Rotonde. Il était de Salamanque, où il avait fait, à l'Université, ses études de droit et de philosophie. Déjà, là-bas, il passait pour un fameux original, chaussé de gros souliers carrés sous un pantalon ne lui arrivant qu'aux mollets, drapé dans une cape qui avait servi à trois générations et coiffé d'un noir chapeau de clown, une sorte de Charlot ascétique et formidable malgré sa démarche grotesque, son immense mouchoir à carreaux qu'il portait haut comme un

étendard lorsqu'il allait chaque dimanche entendre la messe, soit dans la vieille cathédrale byzantine, soit dans la nouvelle qui est encore de bois pour la moitié de sa construction.

A vingt ans, il avait commis la navrante folie de s'arracher toutes les dents, le même jour. Ce qui ne l'empêchait point d'être l'acrobate qui, chaque année, montait par la force du poignet, au quatre-vingt-dix-neuvième mètre de la tour de la cathédrale, afin d'y accrocher le drapeau de la vierge, souvent par un froid de 13 à 14 degrés, Salamanque étant à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cela n'était rien pour un homme qui, chaque matin, dans un esprit de mortification, montait dans une des niches de sa chambre et se laissait tomber roide sur le granit qui en couvre le sol, puis, se battait le corps à coups de trique, nu dans la cour de sa maison, et, enfin, se descendait dans l'eau glacée du puits, ce qui n'était pas grand chose encore, car chaque fois il fallait remonter, ce qu'il ne voulait faire que par les pierres humides des parois.

Il y a, aux environs de Salamanque, sur un fond de montagnes sombres, au bout d'une allée de peupliers, après le pont romain, une fontaine appelée la Cagalona (la colique).

C'est un très joli endroit de promenade. Il y a même, de chaque côté de la Cagalona, deux gros blocs carrés de granit sur lesquels on peut s'asseoir. Mais peu de gens, et seulement sur le conseil du médecin, touchent à cette eau de magnésie.

Cet Ignacio venait là tous les jours pour déjeuner. Et son déjeuner, invariablement se composait d'un litre de chenevis, de lait et de chocolat. Mais les gens s'enfuyaient comme des fous quand ils voyaient Ignacio

commencer à boire. Il remplissait d'abord son gobelet de chenevis, puis le mouillait avec la terrible eau. Et quand il avait bu cela d'un trait, il remplissait une fois, deux fois, trois fois, quatre fois son énorme gobelet de cette eau, qu'il avalait en silence. Et personne ne pouvait assister à ce spectacle de démence.

L'après-midi, Ignacio courait quelques-uns des quelque quatre-vingt monastères de Salamanque, et entamait des discussions effroyables avec les moines, les jésuites, les dévots ordinaires. Chaque fois, Ignacio entrait dans de telles colères, au nom de la pureté divine, qu'il démolissait une porte, crevait une glace, faisait voler en pièces les autels. Et ensuite il courait se mortifier d'effroyable façon.

Au bout de dix ans, toutes les portes lui étaient fermées. Pour se venger des derniers Jésuites avec lesquels il était en relations, il captura patiemment une vingtaine de chiens, leur attacha à la patte un damagana rempli de pétrole, et après avoir mis le feu à l'un d'eux, les lâcha tous dans une procession.

Il dut quitter l'Espagne. Il écrivit à son ami Matteo Hernandez, qui, à Paris, sculptait dans le granit noir, ce qui lui ensanglante les mains, les plus massives représentations d'animaux qu'aucun sculpteur osa depuis les Egyptiens. Matteo l'hébergea. Et Ignacio, chaque jour, venait à la Rotonde dans ce même costume à pantalon court, à souliers carrés, à cape quiroguesque, au chapeau de clown attaché d'un mouchoir de couleur et qui scandalisait les dévotes à la cathédrale neuve de Salamanque.

Il avait un nez étonnamment long et cassé en plusieurs endroits, des cheveux noirs et légers descendant en pattes fauves jusqu'au milieu de ses joues. Et ses yeux, ses lèvres étaient brillants comme un fleuve la nuit. C'est lui que les Suédoises regardaient surtout. Surtout quand, presque chaque soir, il avait renouvelé son exploit de mortification.

Il se hissait sur une des poutres de construction et se laissait tomber sur le crâne. Mais les dalles de la Rotonde étaient de caoutchouc à côté du dur granit qui pave les chambres de Castille.

Un soir, cet homme, chaste jusque là, monta sur sa poutre, se mit tout nu, gesticulant comme un Hop-frog



Lagar.

sadique, et lança sa semence sur la théorie des Nordiques qui, galvanisées, gloussaient à peine des protestations anglaises mais semblaient vouloir engloutir des yeux cette manne phosphorescente qui les aurait peut-être délivrées de leur fureur assise.

On ne put l'atteindre qu'en l'abattant à coups de lourdes couvertures, dont on l'enveloppa quand il fut par terre. Il s'en échappa deux ou trois fois, dans la rue, cependant que d'autres fous tentaient de renouveler ses gestes et que les femmes criaient, se roulaient en les espérant.

C'est ce soir-là qu'on pria Haricot-Rouge et quelques autres êtres trop mal habillés, de s'en aller, de ne plus jamais revenir à la Rotonde. Et chacune, et chacun disait :

— Mais vous ne savez pas qui je suis... Vous ne savez pas... Demandez à...

On n'en avait cure. On voulait garder de la tenue à la maison, à cause des étrangers qui affluaient sans cesse, fût-ce dans des voitures Cook, et sans se rendre compte que si ceux-là venaient, c'était justement pour le pittoresque du lieu.

Haricot-Rouge fut consternée. Que dirait Modrulleau quand il saurait!... Il reviendrait pour réduire toute la maison en poussière. Oh! cette Rotonde où, dès le premier soir, elle avait entrevu la vie idéale de l'artiste vraie, où elle avait connu Modru, où...

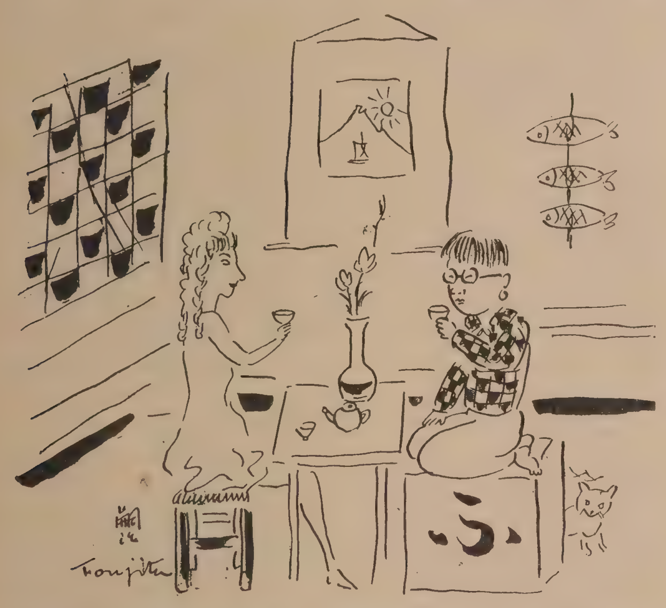
D'instinct, elle alla au Dôme, en face, et se mit à un petit guéridon, près de la vitre embuée, d'où l'on pouvait au moins voir la Rotonde, ceux qui y entraient, qui en sortaient.

Ah! elle ne ferait pas comme le petit modèle qu'on avait retrouvée folle, sur une locomotive, un matin, sur le pont de la gare Montparnasse.

D'ailleurs, les purs ne venaient plus à la Rotonde, ni Léger, ni Delaunay, exilé en Espagne, ni Gleize, ni Favory...

Ils travaillaient dans leur atelier. Mais ils étaient mariés, eux. De quel réconfort était privée la pauvre fille, qui, pendant les séances, debout, aux terrasses de cafés, savait que

le soir, jusqu'à la nuit, elle somnolerait, heureuse, béate, entre tels joueurs d'échecs et ce traducteur de tartare. On ne connaît pas son bonheur quand on l'a. Dans ce Dôme, on lui demandait à chaque instant de changer de place. Et c'étaient les courants d'air, les gens inconnus ou presque. Et elle pensait alors à Modrulleau comme à un



vengeur. Il lui apparaissait immense, grand, avec des yeux qui devraient incendier ou illuminer tout ce qu'ils regarderaient.

Le lendemain, il pleuvait tant qu'elle s'abrita sous une porte cochère de la rue Delambre. C'était là qu'habitait le peintre Fujita, un ami de Modru. Elle eut l'idée d'entrer chez lui.

Fujita habitait, dans la cour, une remise aménagée par lui en logement. Elle frappa aux vitres, où étaient

noués des rideaux de campagne, à carreaux rouges et blancs. Dedans, c'était d'une propreté, d'une fraîcheur minutieuse, les murs crépis à la chaux, les meubles rustiques bien cirés, et, de ci, de là, une assiette colorée, un petit chien de porcelaine, des poissons séchés pendus à un clou.

Le peintre était tel que toujours, ses cheveux noirs rabattus sur son front jusqu'aux yeux luisants derrière de grosses bésicles américaines, ses courtes lèvres épaisses esquissant un sourire. Il la reçut avec une grâce fine, lui fit les honneurs de sa maison. Elle lui demanda de continuer de travailler. Comme il faisait trop sombre pour peindre, Fujita écrivait ses souvenirs d'enfance, en français, sur un long papier, avec un long pinceau, d'une longue écriture. Il en tendit un cahier à Haricot-Rouge, heureuse, reposée dans le grand fauteuil rustique, dans cette fraîcheur étonnante, un feu de bois brûlant dans un petit poêle carré sur lequel vivait l'eau bouillante, prête pour le thé.

Elle lut.

Et elle s'enchantait. C'étaient de petits poèmes, frais comme la demeure du peintre :

« Un vieux bûcheron sait tous les mystères de la forêt.
« Un vieux pêcheur sait tous les secrets de l'eau. Un jour,
« l'arc-en-ciel commença sur les flots du large et finit sur
« le sommet de la montagne. Ce jour-là, deux âmes de
« vieillards, chacun de son côté, gravirent le long pont
« coloré en sept couleurs et rentrèrent ensemble dans les
« nuages. »

Des impressions de départ :

« Mes valises sont fermées. Nous attendons la voiture.
« Ma vieille tante me dit : « Ne bois pas trop d'eau en

« terre étrangère ». Mon frère me dit : « Ne perds pas ton « argent ». Seul, mon père montre un sourire. »

De voyage :

« J'ai serré très fort la balustrade du bateau. Déjà, « dans le lointain, mon pays natal n'était plus qu'un « mirage.

« Un homme sandwich dormait debout à côté du bec de « gaz. Il touche sa journée et boit. Sa fille montre ses « jambes sur les planches et nourrit ses petites sœurs « avec sa soirée.

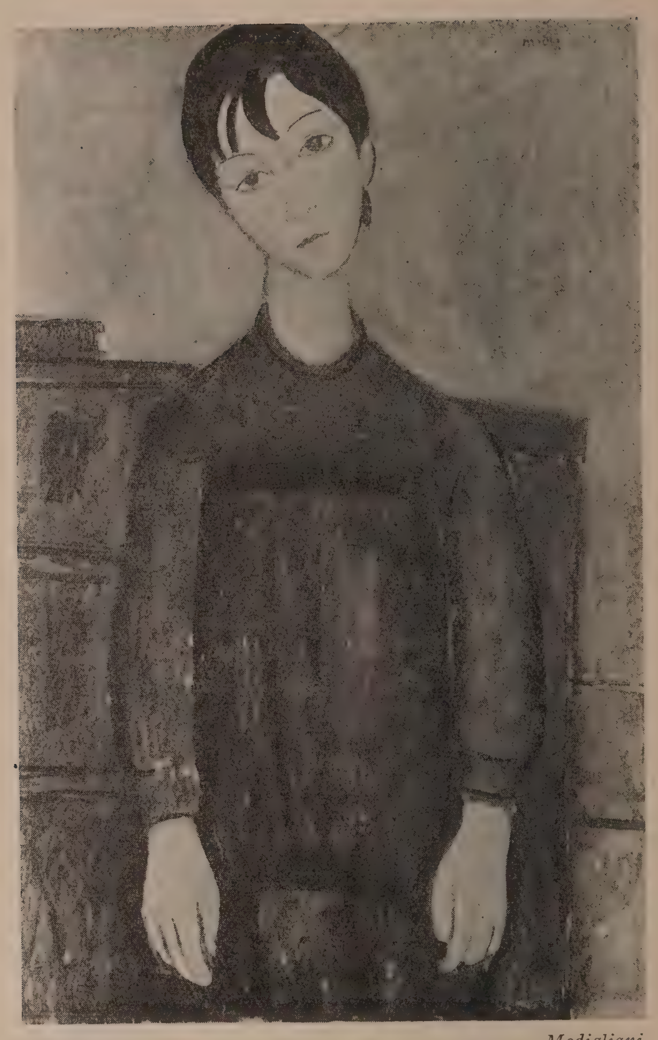
« J'ai couché, la nuit de givre. J'ajoutai mon pardessus « à mes couvertures de lit. La fleur de mon tableau res- « tait toujours ouverte sur le mur.

« Devant le miroir, je me suis étonné de me découvrir « tant de cheveux blancs. Ma figure ressemblait de plus « en plus à mon père... »

Fujita lui servit le thé, le meilleur thé japonais, gyo kuro, ce qui veut dire « gouttes de rosée », avec des gâteaux.

Elle ne savait comment le remercier. Elle lui dit que Modrulleau aimait beaucoup ce qu'il faisait. Et elle sentit que sous son indifférence affectée, le Japonais avait été très profondément heureux de ce compliment. Et elle vit qu'elle l'avait ainsi remercié. Et elle s'en alla le soir, pleine d'orgueil de son Modrulleau. Et comme il pleuvait encore, elle courut voir, rue Bara, si Zborowski était rentré.

La porte était toujours fermée, et l'étiquette « absent » commençait à s'effacer.



Modigliani.

XXVII

Alors, elle eut de la peine d'être seule. Dans le long atelier vitré de la rue Vercingétorix, elle ne dormit guère. Et la pluie ne cessait pas.

Aussi, le lendemain, quand Le Scouëzec lui demanda pour la troisième fois :

— Pourquoi ne viens-tu pas chez moi ?

Elle répondit « Oui. »

Ce brave homme connaissait toutes les misères humaines. Parce que, gosse, il avait voulu faire de la peinture, ses parents l'avaient embarqué sur un quatre-mâts qui portait du nickel en Nouvelle-Calédonie. A Sidney, il « brûla le dur ». Ramassé, crevant de faim, il fut rembarqué pour Calcutta, d'où il partit à pied pour Delhi. Puis il fut rapatrié à Marseille, où ses parents, qui l'attendaient, le rembarquent pour Bornéo, avec défense de mettre pied à terre durant les escales. Il est mis à la soute de chauffe. Il parvient à gagner la côte du Vénézuéla, puis un port où il déchargea les bateaux. Embauché comme contrebandier de caoutchouc, il parcourt cinq cents kilomètres de forêts, spécule, échange la gomme contre des chemises de couleur qu'il apporte aux Indiens,

fait fortune, est volé, s'embarque comme soigneur de chevaux sur un bateau qui en transporte au Texas, devient cow-boy et découvre le paradis du Mexique, où l'on est facilement tué, mais où les femmes nicoas, après la marche dans la forêt, se disputent pour vous enlever, avec des aiguilles d'acacia, les dangereux petits parasites qui se logent sous les ongles. Use de toutes les armes : machète contre le serpent et la liane, la carabine contre le lion, en Afrique où Le Scouëzec se trouve l'année suivante. Et encore, les premières fois! car si le lion, rencontré le jour, se lève en clignant des yeux, on n'a qu'à taper un peu fort dans ses mains, le mâle donne un coup de croc à sa lionne, et ils s'ensauvent, la queue entre leurs respectives jambes; puis, de nouveau en Amérique, le lazzo, la riatta contre le taureau sauvage, le couteau à gaine contre le puma, et ses poings contre toutes sortes d'hommes. Tempêtes, prisons, bravi, indiens, ventes d'orge, de pétroles, de terres.

Enfin, à cinquante-cinq ans, ayant un peu, pas beaucoup d'argent, réalise son ambition, fait de la peinture dans un atelier, ancien séchoir à blanchisseuses, perché au-dessus d'un hôtel meublé de la rue Delambre, où, en attendant de réaliser sa seconde ambition, un phalanstère au Mexique, il recueille, comme une vieille des chats pelés, toutes les abandonnées de la vie, sans condition, sa femme mettant un sourire, et lui de l'ordre, pas trop dompteur, bien qu'il vécût en bottes tout le jour chez lui, souvent la nuit, des bottes tannées, taillées, cousues par lui dans la pampa.

Sur les murs, des toiles de tous les pays qu'il avait traversés. Dans ce coin, une verdure des tropiques, sous quoi on semblait, assis, vivre dans l'ombre d'une forêt; là, une mer, un océan, des bateaux. Ici, un ranch; là l'Amazone; en face, Java.

Haricot-Rouge d'abord s'émerveilla de vivre là-dedans. Et l'on devait dîner au milieu de l'atelier, en rond, comme sur l'herbe dans la prairie, à côté d'un poteau de torture rapporté de bien loin et planté au milieu de l'atelier. Et



sur un grand feu, derrière un rideau, mijotait l'énorme dîner.

Mais Haricot-Rouge s'effara. Elle venait d'apercevoir, dormant, dans un caraco noir à pois, la Canadienne...

— Abrutie de cocaïne, pas dangereuse pour le moment, dit Le Scouëzec. Quand elle a trop de crise, la camisole...

Mais j'ai une vraie folle, plus distinguée, une princesse, prétend-elle. Et tout est possible!... Elle rôdait, presque sans avoir mangé, depuis des jours à la Rotonde, les pieds nus dans des savates, et belle!... Impossible d'en tirer rien. Elle cherche un archange, dit-elle. Et elle cherche son enfant.

Haricot-Rouge pensa qu'elle ne devrait pas rencontrer la folle. Et d'un geste instinctif, elle protégea son ventre. Elle descendit.

Mais justement, dans l'escalier, elle croisa une longue forme qui sembla devoir passer sans rien voir, mais qui, tout à coup, se baissa dans l'ombre.

En voyant le ventre de Haricot-Rouge, la forme avança les mains, claqua terriblement des dents, dit :

— Ne le fais pas avorter. Il te traînerait dans l'égoût, putain, dans l'égoût, l'archange...

Et elle remonta...



XXVIII

Cependant à l'hôpital, l'archange préparait sa fuite. Haïssant ses soigneurs, pris en grippe par eux, sa fièvre n'avait que ce but. A trois heures du matin, dans la nuit du samedi au dimanche, ayant depuis deux heures enfilé son pantalon de toile raide, et toutes ses bouteilles autour du corps, il se leva, courut presque jusqu'à l'antichambre qui séparait sa salle de la salle voisine. L'infirmier avait laissé la porte entr'ouverte, tandis qu'il allait chercher n'importe quoi. Mais il fallait aussi se méfier des malades qui, par méchanceté plutôt que par devoir, pouvaient donner l'alarme.

La fenêtre de l'antichambre s'ouvrait sur la rue. Un étage. Mais il y avait là une chaise de paille. Modrulleau ouvrit la croisée, y monta la chaise, se mit à genoux sur elle.

— Il n'y a pas de porte pour les poètes, dit-il...

Et il s'élança. La chaise s'écrasa sur le bitume, mais protégea le malade qui hurla en tombant sur une cheville. Néanmoins, il s'enfuit de toute la vitesse de sa fièvre.

Il ne pleuvait pas. Mais il y avait de la neige dans l'air, et il faisait un froid assez sec.

Après avoir tourné trois ou quatre coins de rues, assez loin de l'hôpital, mais entendant des pas, Modrulleau se précipita dans un chantier en construction : des fondations. Il glissa dans la terre molle, se faufila dans un labyrinthe de pierres de taille. Il faisait presque chaud, là. Entre deux blocs, il posa sa tête sur une caissette de bois qu'il trouva là, et s'endormit, joyeux à la pensée que c'était dimanche et que ni les ouvriers, ni personne ne viendrait le déranger. Il s'en irait en toute tranquillité dans l'après-midi.

Mais il se réveilla au petit jour avec une étrange angoisse au cœur.

— Je vais crever, dit-il. Non!...

Il arracha les quelques fioles qui étaient encore pendues après lui et se mit à boire, les unes après les autres, sans distinction de liqueur. Alors, sa poitrine brûla. Il dit :

— Je suis vainqueur, le grand vainqueur!... Je voudrais travailler.

Il ouvrit, sans trop savoir ce qu'il faisait, la caissette sur laquelle avait reposé sa tête. Il y trouva une masse, une boucharde, des gradines, un poinceau, tout ce qu'il fallait pour tailler la pierre. Il s'en empara. Puis il parcourut le chantier.

Devant une sorte de colonne renversée, le chapiteau à peine ébauché et tourné vers le sol, il dit :

— Haricot-Rouge.

C'était, assez grossièrement, le schéma d'une fille enceinte. Il prit alors les outils et commença à tailler. Il fit la rude figure, qu'il encadra de nattes, modela un long cou comme ceux qu'il peignait et croisa deux bras, deux mains rudes sur le ventre poli.

— Voilà mon tombeau. Voilà ce que je veux que l'on mette sur mon tombeau. Le portrait de ma femme, la

maternité et la divine duperie de mon existence enflammée. Je vais l'écrire dessus : Mon tombeau...

Il y travailla toute la journée, le soir, comme lorsque avant la peinture, il avait appris la sculpture, à même le bloc. Et la forme lamentable et puissante semblait vouloir s'échapper de la misère tout en y étant empierrée sans espoir.

Et quand il eut fini, blanc et sanglant d'éclats de pierre, dans la nuit, il commit ceci envers lui-même, de charger la statue sur ses épaules et, à travers tout Paris, de l'apporter dans la cour de son atelier : huit heures de marche, de chutes, d'ahanement, de reprise sur ses muscles encore solides. Il arriva épuisé, et il s'aperçut que dans une de ses chutes, la tête de la statue s'était brisée et perdue. Et le long cou, semblait un mince fût de colonne tronquée symboliquement.

— Tant mieux! Le sort veut que je ne sache point, même dans mon tombeau, à quelle tête appartenait ce ventre, à celle de la princesse, à celle de la pauvresse...

Et il sortit, les yeux hagards, les jambes molles, plus lourd que lorsqu'il ployait les genoux, le front à terre, sous sa statue.

Un peintre mexicain qui passait en voiture et qui le reconnut, s'arrêta et l'emmena chez lui.

Et là, au lieu de prendre le divan offert, Modru redressa la tête de son geste rageur et se mit à crâner. Car ce peintre l'impressionnait.

Il s'appelait Zarraga. C'était un austère mexicain, au visage contracté, aux yeux placides, qui travaillait chez lui dans une sorte de robe espagnole à cagoule, non par carnaval, mais parce que cela était commode. Il avait fait le tour de l'Europe, ramassé tout Tintoretto à Venise, où là seulement on peut comprendre, interpréter ce grand coloriste. Et, en Espagne, il avait peint des murs de cathé-

drale, moins à la gloire du Christ qu'à celle de Greco, qu'il avait peut-être révélé à Paris.

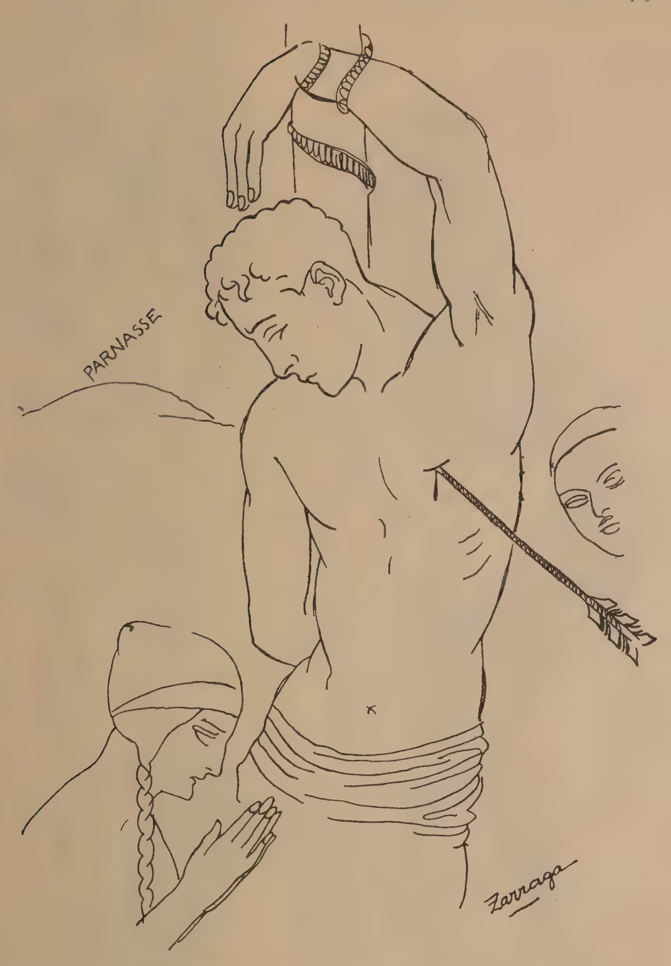
Avec cet homme austère, nourri de scolastique picturale comme un franciscain d'Ecritures, Modrulleau voulut discuter, lui qui, sauf avec lui-même, sauf avec Haricot-Rouge, n'avait jamais voulu parler de son art.

Mais depuis si longtemps, lui semblait-il, il vivait dans une autre atmosphère!...

Le feu rougissait le haut poêle dans l'atelier dont la baie en arcade s'ouvrait sur le boulevard Arago. De gros chats aux poils bien fourrés rôdaient sur les coussins. Il y avait des bassines de cuivre pleines de fruits sur les tables. Et, du haut en bas des murs peints de brun, des peintures striées de triangles, de lignes, de perspectives, piquées de chiffres.

Modru haussa les épaules, raconta son voyage chez Picasso et Raphaël. Mais doucement, comme un prêtre explique le ciel à un patient avant qu'il quitte la terre, Zarraga disait :

— Il ne fallait pas voir si le cubisme devait ou non préparer celui qui doit venir. Le cubisme devait être une fin en soi. Il est mort parce qu'il est allé trop vite et surtout parce qu'il n'y a pas eu de grand cubiste. Avec les théories, on a fait une impasse. Lothe et Metzinger se sont éclipsés. Braque est resté au cul-de-sac. Quant à Picasso, il a sauté le mur, voilà tout. D'ailleurs, vois ses peintures dites cubistes. Surfaces! Braque, si têtu soit-il, reste équilibré, avec des délicatesses infinies dans ses audaces. Il est solide, il est français, il n'est pas sauvé uniquement par l'italianisme, le rafistolage. Picasso? C'est entendu. Il n'y a pas un peintre de notre génération qui ne lui doive quelque chose. Un méchant a dit que ses œuvres sont faites comme un chapeau de modiste, que c'est sauvé par un chou ajouté là, un ruban allongé ou



raccourci. Ce n'en est pas moins un chef-d'œuvre d'équilibre, c'est vrai, mais d'intuition, mais de hasard.

— J'aime mieux le hasard, dit Modru, la spontanéité, l'inconscient, qui ne s'acquièrent pas. Et là est le mystère





là est le génie, là est la part de la divinité. C'est ce qui est en nous, c'est ce qui a été préparé par dix générations, comme Raphaël.

— J'aime mieux Michel-Ange, dit Zarraga. Comme je préfère Delacroix à Ingres, que l'on veut faire passer pour le vrai révolutionnaire parce qu'il plaît à ceux qui se sont cassé la tête aux angles du cubisme de revenir au rond, au poncé. La vigueur, la force, c'est autre chose que la grâce!... On copie la grâce, pas l'ardeur. Michel-Ange, Delacroix, c'est la bataille, c'est la porte ouverte. Ils dominent l'un cinq siècles, l'autre je ne sais pas encore combien! Il y a tout à découvrir en eux. Raphaël, un ange? Ce joli petit ange était un minotaure qui a tout englouti et tout assimilé, de Phidias à Michel-Ange. Mais, en tous cas, Raphaël, comme Rembrandt, comme Greco, comme Ingres, c'est la porte fermée : ils ont abouti. C'est une erreur d'y revenir. Passe à travers les autres en leur arrachant en chemin toutes leurs flammes, tous leurs oripeaux, en corrigeant toutes leurs erreurs et en t'en nourrissant : Signorelli, Michel-Ange sans qui Raphaël n'aurait point été, et plus tard Delacroix, Courbet, Chasseriau, Seurat... Ah! ceux-là, qu'auraient-ils réalisé avec les formidables données du cubisme!...

— Eux, c'est la terre, Lui, c'est le ciel, oui, fin en soi.

— Préfères-tu enfanter ou avoir été enfanté?

Modru hurla comme un dément en frappant de ses poings, qui s'ensanglantèrent, la fonte rouge du poêle :

— J'ai été la terre pétrie et prodigue et j'ai enfanté le ciel. Et les putains de la terre ont versé l'eau de la chirurgie sur la flamme céleste que j'avais allumée...

Et Zarraga le vit s'enfuir sans comprendre.

— Il n'y a plus rien... Il n'y a plus rien...

Modru, pataugeant à travers la neige fondue, courut, courut par le boulevard Arago, le Lion de Belfort, la rue

Denfert-Rochereau et le boulevard. Il avait les pieds rouges de froid et les poings rouges de sang et de lambeaux qu'il brandissait comme des torches inutiles dans l'air gris du boulevard désert. Il arriva à la Rotonde, encore au milieu d'une discussion entre le nouveau patron et des groupes de peintres, de modèles. Lord Jarrout fut le premier qui vit arriver Modrulleau. Il le désigna au patron. Et le bonhomme, voyant ce fou et enflammé :

— Celui-là, en tous cas, je n'en veux pas.

— Mais c'est un grand peintre, un très grand peintre...

Le nouveau barnum ne pouvait encore mépriser cela.

— Bon. Qu'il revienne.

Ortiz, Léger, se précipitèrent dehors.

Modru, assis sur une chaise, ouvrait sa chemise offrait sa poitrine à la neige qui tombait et s'accrochait à ses poils fauves. Il était adossé au brasero, qui noircissait son épaule.

— Je veux crever. Laissez-moi... Je veux crever.

— Rentre. Il veut bien.

— Ah! il veut ?... Et moi... J'ai le droit de crever... Rome!...

On le soutint. Il était devenu si rouge qu'on se demanda si ce n'était pas de la couleur qui décorait son visage.

— Portez-le chez moi... Portez-le chez moi! dit Zborowski, qui arrivait.

A ce moment, passait un gros homme sur le boulevard. Il s'arrêta, campé dans ses galoches.

— C'est avec un type comme ça qu'elle est, grasseya-t-il.

Mais il entendit :

— Où est donc Haricot-Rouge ?

Il se fit une confuse association d'idées dans la tête du passant.

— Qui c'est, Haricot-Rouge ? demanda-t-il du bout des lèvres en se tenant de trois-quarts.

— Son amie. La fille d'un épicier de la rue de la Gaîté.

— Ah! Et où c'est qu'elle demeure ?

On lui donna l'adresse de la rue Vercingétorix, car, dans l'affolement, personne ne pensa à demander à ce rustre qui il était.

Et le rustre se mit à courir avec ses galoches, dans la neige, sur le trottoir. A courir comme si un client était parti sans payer.

— Attends! Attends!...

Il demanda à la concierge. Il monta, en clopant, les sept étages. La clé était sur la porte. Haricot-Rouge était couchée depuis la veille.

L'homme ne regarda pas autour de lui. Il vit sa fille. Il avait sur les lèvres sa vengeance qu'il lâcha :

— Ton voyou est mort!...

— Hein ?... fit la pauvre fille.

— Viens avec nous, à présent...

Il allait la prendre par le poignet, l'emmener de force à la boutique, où l'on avait dû la remplacer par une bonne.

Mais comme elle se levait, il vit, nu, et que cette fille montrait à son père, le ventre rouge en bas, blême en haut et qui était rond comme une grosse dragée baroque.

Il se rappela les mots de la mère :

— Tant qu'elle ne rentrera pas enceinte...

Dame, ce seraient les frais en plus. Et la honte.

Il lâcha encore un mauvais mot et redescendit les sept étages, reprit sa course, ses galoches s'enfonçant dans le verglas.

Et quand il rentra dans sa boutique, il ne dit rien à sa femme, mais s'occupa d'une pratique.

XXIX

Où, comment était-il mort ?

Elle voulut se lever, aller se renseigner. Mais une douleur atroce la maintint là. Et devant la porte, il y avait le chat d'Outrokikempak.

Cet affreux matou, enfermé pendant les deux jours d'absence de Haricot-Rouge, était devenu fou. Et quand la malheureuse rentra chez elle, les genoux bleus d'être tombée presque à chaque marche, il lui avait sauvagement sauté aux seins, l'avait griffée, et mordue à la main.

Et comme la bête ne cessait de sauter sur elle-même, de sauter, de retomber pour recommencer, Haricot-Rouge avait peur que le chat ne fut enragé, et ne lui eut communiqué, à elle et à l'Enfant, la rage.

Alors, elle pensa que Modrulleau s'était tué en sautant par la fenêtre pour s'échapper de l'hôpital. Et elle regarda sa fenêtre à elle. Et la fenêtre la hanta.

Elle se rappela Modru regardant ses premiers dessins, au soir du journaliste, puis chez Zboro, quand il fit son portrait sur la porte, et, quand il revenait de chez Afthalien, leurs promenades sous les fenêtres

des ateliers comme ils en auraient espéré un, s'ils l'avaient osé, et tout à coup, cette féerie dans leur vie : Rome! Modru l'entraînant au pas de charge à travers les musées, après la course en vieux fiacre, avec Beppe, chez Despero. Et la Tritina di Monti, et le Pincio, et la nuit, la nuit où ils avaient conçu Celui-ci qui devait venir...

Et après ? Il avait été procréé dans le bonheur. Et il devait vivre dans le bonheur. Le pourrait-il, désormais ? « Celui qui doit venir doit vivre heureux, car il mourra jeune, comme Raphaël, et n'aura pas le temps, et ne devra pas s'inquiéter de la vie basse, ni des œuvres basses, l'enfant divin. C'est à nous les pourceaux, les maçons du métier, avait dit Modrulleau, de construire sa maison, fût-ce avec notre chair, notre chair... Et c'est pour celui-là que nous avons des chemises sans col et que nous marchons sur le sang de nos pieds... »

Mais Modrulleau était mort et personne ne construisait plus. Chacun s'en allait de son côté. Modrulleau l'avait bien dit : Picasso pissait sur ceux qui le suivaient. Kisling, à présent, peignait des roses, que Zboro lui achetait plus cher que les Modru. Ah! ils le lâchaient tous, l'enfant divin qu'elle seule portait dans son ventre affamé. Et le père était mort. Alors, alors...

Elle grimpa sur le rebord de la fenêtre. Il était cinq heures du matin. Le jour était sale, presque beige. Elle cria : Modru!

Et sans l'avoir fait exprès, sans doute parce que le chat s'accrocha à elle, et la fit sursauter, elle tournoya et tomba, l'ignoble animal l'accompagnant dans sa chute et allant se fracasser le crâne après elle.

Un des plâtriers qui entraient dans la cour, dit :

— Ah! une bombe!



— C'est vrai, dit un autre. Cela a fait « cloc! », mais très fort.

Un des gâcheurs courut en avant.

— Ah! venez voir.

On ne vit pas bien d'abord. Parce qu'il faisait encore sombre. Et parce que les jupes de Haricot-Rouge avaient fait ballon par-dessus sa tête.

— Oh!...

— Mais regardez, ce qu'elle a entre les cuisses.

Entre les jambes sanglantes, l'enfant divin sortait comme un immense saucisson nu, comme un immonde ver rouge, de ce ventre écrasé d'où les deux cuisses, rondes comme des bouleaux, s'engluaient d'ils ne savaient quoi.

La concierge arriva.

— Pas étonnant. Des fous. Des gens qui ont brûlé leurs meubles, qui... Ah! mais non. Vous n'allez pas remonter ça chez moi. C'était pas ma locataire. Ah! mais non, j'en veux pas...

— C'était pas ma locataire, elle répéta cela à tous, aux peintres accourus, aux sergents de ville.

Quelqu'un proposa de ramener le corps de Haricot-Rouge chez ses parents...

— Mais oui, chez ses parents!...

On enveloppa le tout dans une sorte de bâche qui était dans la cour, qu'on secoua de sa neige et que prit un agent en dépit des protestations de la portière.

— On vous la rapportera, allez.

L'autre gardien ramena un vieux fiacre à cheval. Et cette voiture s'arrêta ainsi devant la boutique de la rue de la Gaîté.

— Elle n'était plus ma fille. Elle n'était plus ma fille, vociféra le père. Je n'en veux pas. Merci, avoir encore les frais d'un enterrement. Je suis commerçant ici, et catholique, vous ne la rentrerez pas. Elle a eu un enfant en dehors de la religion...

— Allons au commissariat, cria un des agents. Je commence à en avoir assez.

Il reprit sa place auprès de la lugubre bâche.

— Où s'est-elle tuée ? demanda le commissaire.

— Rue Vercingétorix.

— Allez chez le commissaire de Plaisance.

Et la voiture et son cheval, et son vieux cocher, au chapeau de croque-mort, repartirent pour l'autre quartier. Là, le secrétaire se fâcha, ordonna qu'on remontât le cadavre « de là où il était parti ».

Et les sergents de ville, furieux, hissèrent en haut des sept étages le corps cassé en trois, de Haricot-Rouge, qu'ils remirent sur son sommier sans drap, basculant sur un pied cassé.

— Tenez, la voilà, votre bâche, madame la concierge. Donnez-moi un peu d'eau pour me laver les mains...




Albe Corbery

XXX

Ce fut à la Rotonde, un remue-ménage bien plus important qu'on ne l'aurait cru. Oh! pas pour Haricot-Rouge, dont les femmes plaignaient la malchance. Mais pour Modrulleau. Comme il tenait de la place! Les marchands accouraient de Paris, pour recueillir ce qu'ils pouvaient. Les critiques, les particuliers, lord Jarrout pour les uns ou les autres, les fonctionnaires de la Préfecture. Le patron de la Rotonde crut faire une bonne affaire en vendant presque d'un seul coup, cent francs pièce, dix-sept toiles que Modru avait confiées ou données en gage au prédécesseur. Le lendemain, les journaux, jusqu'ici muets, découvrirent cet étrange artiste de Montparnasse, qui était mort misérablement. Quelques-uns, deux grands quotidiens même, reproduisirent de ses dessins. Le journaliste avec qui Modru s'était empoigné et qu'il avait tiré des griffes de Kisling et de Cendrars fit, il faut le dire, une chronique splendide, à la honte du boulevard, à la gloire de ce coin de Paris où, avec un désintéressement de martyrs... et tout ce que lui avait dit Modrulleau, ce soir d'été fiévreux. Et il avait écrit un portrait superbe de ce grand garçon aux yeux de feu. Et il avait même inventé des

anecdotes à l'esprit du peintre. Ce fut la ruée. Les fleurs s'amoncelaient chez Zborowski (qui gara sous son propre lit une vingtaine de toiles de Modrulleau), et les couronnes envoyées par des associations inconnues, des admirateurs, des amateurs qui avaient de ses toiles, Libaude et Afthalien.

Près d'un millier de personnes stationnaient rue Bara, par un beau temps sec, quand le cortège s'ébranla.

Żborowski et Afthalien s'étaient entendus pour un bel enterrement, qui honorerait le peintre, certes, et ne nuirait point à la valeur à venir de ses toiles.

C'est derrière le cercueil qu'un monsieur se présenta à Zborowski.

— Je suis Monsieur Notaire, notaire.

— Oui, monsieur.

— Combien, à peu près, vous reste-t-il d'œuvres de Modrulleau ?

— Monsieur, pas ici...

Zborowski tenait son mouchoir sous son nez, peiné, mais affolé de toute cette affluence.

— Monsieur, il y a le sentiment, que rien n'empêche. Et il y a les affaires où il faut arriver premier. Je veux être le premier. Je retourne chez vous, je fouille votre maison. Combien voulez-vous de chaque toile, si je vous les prends toutes ?

— Non, monsieur, dit Zborowski.

— Monsieur, mettez-les seulement en gage chez moi. Je suis M. Notaire, notaire. Je vous avance quarante mille francs.

— Quoi ?

— Quarante mille francs. Pas un chèque : voici.

L'homme entr'ouvrit sa redingote et sortit à demi de sa poche un paquet de billets.

— Oui. dit Zboro, entre les lèvres. Après...

Et il courut le dire à sa femme.



Madame Zborowski, *par Modigliani.*

Au cimetière, il y eut des discours de gens qu'il ne connaissait pas, de critiques dont il n'avait jamais entendu parler, si Salmon, par exemple, prononça quelques paroles qui, en tombant sur la pierre, semblèrent s'y transformer en verts lauriers.

— C'était un grand seigneur... Il portait en lui des puissances d'épopée... toute la gloire de vivre en surhomme, si un destin forcené fit de ce prince l'hôte des lieux maudits ou des bouges... Dans son œuvre comme dans sa vie le drame et l'idylle s'allièrent au-dessus de la mort...

Car il fut le seul à jeter, par-dessus le tombeau du peintre, une fleur à Haricot-Rouge.

Afthalien racontait à Basler que des barbouilleurs avaient voulu l'assassiner.

— Justes représailles, racontait Basler. Tiens! il avait fait monter à des milliers de francs, des toiles qu'il leur avait arrachées à dix francs, cent sous, quarante sous le numéro.

Notaire tenait Zborowski par la manche, tandis que d'autres discouraient. Il finit par l'emmener, contre Jarrout, et tous deux tirèrent des trois pièces de la rue Bara une cinquantaine de toiles, de grands nus, des figures rouges et ocres, des cariatides, des études, un ou deux ciels.

Ils empilèrent le tout dans un taxi, Zboro heureux d'avoir conservé quelques portraits. Et, sur une table du bureau de tabac qui fait le coin de la rue, ils signèrent, en double, les conventions du prêt.

Zboro croyait avoir été malin. Jamais il ne pourrait rendre les quarante mille francs, pensait Notaire. Et les toiles s'en iraient une à une, d'accord avec le Polonais, et avec un bien meilleur bénéfice que si elles avaient été achetées ferme.

XXXI

Le cercueil de Haricot-Rouge était demeuré toute l'après-midi en travers du sommier, dans l'atelier plein d'eau, en travers, à cause du pied manquant, pour que la funèbre boîte ne glissât point.

Et c'est Outrokikempak qui avait voulu veiller la petite, après le bon Le Scouëzec et un ami dévoué, nommé Gilet, peintre, violoniste et ingénieur.

Outro arriva à minuit, avec deux bouteilles dans ses mains, et s'installa. Vers trois heures, des voisins durent frapper à la porte, car il dansait et chantait, effroyablement ivre :

— Elle ne veut pas danser avec moi. Elle fait la fière... Et qu'a-t-elle fait de mon chat ?... Elle fait la fière et pourtant, comme tout le monde, elle est dans un cercueil. C'est outrageant. Il faut imaginer autre chose.

On le fit descendre, après bien des histoires. Il avait barbouillé la bière de dessins et de couleurs, et déjà à demi décloué les planches pour les disposer selon un rythme visuel autre que le commun.

Les parents de la petite arrivèrent tout de même vers huit heures, après avoir fermé leur boutique pour la ma-

tinée. Le père, chapeau à la main, en costume de sortie la mère, en robe teinte et mouchoir sur les yeux, suivirent, jusqu'au cimetière, pour les convenances tout de même, quelques heures avant les obsèques quasi triomphales de Modrulleau.



Foujita.

ÉPILOGUE

Plusieurs semaines après ce jour lugubre, quelques amis de Modrulleau, le basque Ortiz, Survage le finnois, Lagar le Castillan, et des Polonais : Savadourki, Granowsky, Landousky, étaient attablés dans un petit café du boulevard et parlaient de lui.

Depuis la mort de leur ami, les peintres ni les sculpteurs n'allaient plus à la Rotonde, qui, toute de marbre, devenait un dancing qui singeait ceux des Champs-Elysées, pire, de Montmartre. Il y avait même un chasseur en casquette devant la porte. On parlait d'un maître d'hôtel. Et c'était la scie de tous les enfers, même pour boire un café en bas. Au lieu d'aller là comme on était, entre deux poses, sans même enlever la terre glaise ou l'huile de ses mains, il fallait s'habiller. Montparnasse allait f... le camp, comme la Butte. Et ce nom, au lieu d'évoquer le rude travail de ceux qui « venaient » n'allait plus signifier qu'un lieu d'amusements, à faux artistes, à vraies grues, à chansonniers retardataires. Et, avec les graveleurs pour journaux illustrés, dans dix ans on parlerait

encore, pour les spectateurs, de cubisme, alors que le cubisme était mort depuis si longtemps que les magasins de nouveautés en mettraient, ou croiraient, sur la couverture de leurs catalogues, ou sur leurs affiches, comme en Allemagne.

Autour de la table de bois, sous la lampe jaunâtre, ces artistes rappelaient les derniers jours :

— Cette statue...

— Il avait gravé dessus : « Pour mon tombeau ». C'était Haricot-Rouge.

— Non seulement ils ne sont pas enterrés ensemble, mais la statue...

— Où est-elle ?

— Sans doute encore dans la cour de la rue Vercingétorix.

Ils réfléchirent un instant. Ortiz dit :

— Ecoutez. Nous sommes six. Il est une heure du matin. Si on allait la chercher ?... Si nous la portions au cimetière pour la sceller sur la pierre.

Ils se regardèrent, les yeux brillants.

Ortiz se leva :

— Allons.

Et ils allèrent.

Rue Vercingétorix, ils sonnèrent à la grille qui s'ouvrit. En silence, on chercha dans la cour, pour découvrir la statue sous un amas de paille, une bâche, et sale! maculée! noircie! trouée! Pourtant, ils dirent :

— Qu'elle est belle!...

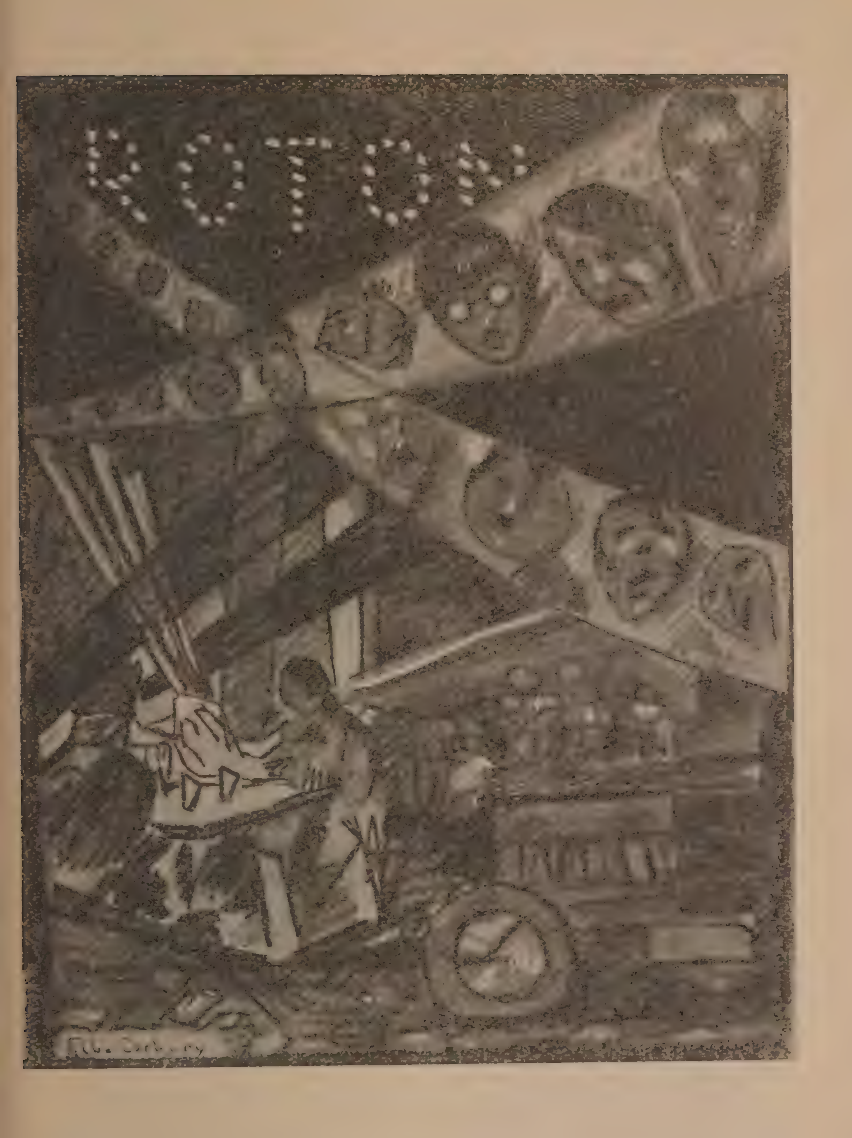
Ils la traînèrent dehors, à eux tous.

— Comment a-t-il eu la force de la porter jusqu'ici ?

Dans l'avenue du Maine, ils hélèrent un charretier.

— Eh! l'ami! Tu ne veux pas porter cette statue jusqu'à la porte du cimetière ? C'est pour un copain.

— S'il y a un verre au bout, oui!



On hissa la lourde pierre sur la voiture, et tous roulèrent sans mot dire.

Mais ils ne savaient pas que les cimetières sont fermés la nuit. Ils attendirent le matin. Le gardien ne voulut rien laisser entrer sans les formalités. En vain lui expliqua-t-on. Il consentit seulement à garder la statue derrière sa baraque jusqu'à l'après-midi.

Quand les six revinrent, il y avait là un inspecteur, qui les pria de le suivre au commissariat.

On s'expliqua :

— Vous n'avez pas le droit. Vous allez me rapporter cette pierre rue Vercingétorix. On a dû nommer un séquestre puisque le défunt devait de l'argent.

— Combien ? On le donnera...

La concierge, interrogée, finit par lâcher un chiffre :

— Quarante francs.

Ils s'entre-regardèrent.

— On vous trouvera ça.

Tout à coup, Ortiz se frappa le front. N'y avait-il pas là-haut les superbes cariatides, les ciels divins que Modru avait peints, hauts de deux mètres, chaque fois qu'il revenait de chez la princesse ? Ortiz les avait vus. C'était bien là ce que Modrulleau avait peint de plus beau. Et de loin !..

La concierge fit un geste :

— Pensez-vous. On n'y comprenait rien.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Oh !... enveloppé des matelas...

— Quoi ?

— Et c'est tout coupé. Et on a gratté la couleur tant qu'on a pu. Pensez-vous, un homme qui n'avait pas de chaussettes... Vous voulez...

Mais on la regarda avec de tels yeux qu'elle eut peur. Elle s'en alla.

La statue fut remise en place, sous sa bâche.

Quand on vendit ce que Modrulleau avait laissé : rien et cette statue, elle fut donnée à cinq mille francs à un antiquaire de la rue de Beaune, qui la revendit treize mille francs quinze jours après. Elle figurera à la prochaine vente de la rue de la Ville-l'Evêque.

8 décembre 1923.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY-AUX-ROSES, LE 30 SEPTEMBRE 1929




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00881 7377

